
Digitized by Google


NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
III
137/4
VITTORIO EM. III
NAPOLI


Digitized by Google

ROLAND

FURIEUX.

Digitized by Google

ROLAND

FURIEUX,

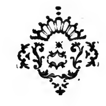
POËME HÉROÏQUE,

DE L'ARIOSTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXXIII.

961852

Fondo Doria 137 (4



Digitized by Google

AVIS DES ÉDITEURS

DE

ROLAND FURIEUX,

POEME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE.

La célébrité de ce Poëme, & l'accueil favorable qu'a reçu la Traduction de M. DUSSIEUX, *lorsque les premiers Chants ont paru, dispensent d'entrer dans aucun détail sur le mérite de cet Ouvrage.*

Les Libraires qui, par la mort du premier Editeur, acquirent cette

Digitized by Google

grande entreprise, promirent de mettre à son exécution les plus grands soins, réunis à la plus grande célérité, & d'employer les plus habiles Artistes, tant pour les Dessins que pour les Gravures. Les Amateurs pourront se convaincre aisément de l'exécution de leur promesse.

Nous prévenons qu'il existe deux formats de cette Traduction, l'un in-4.°, *& l'autre* in-8.°, *en quatre Volumes.*

Les Souscripteurs de cet Ouvrage qui ont négligé de retirer les Chants qui leur manquent pour le completter,

ſont priés de les faire prendre le plutôt poſſible. Un trop grand retard pourroit bien les mettre dans le cas de ne pouvoir plus ſe les procurer.

Digitized by Google

Cet Avis doit être placé après le Frontiſpice du premier Volume.

Digitized by Google



Digitized by Google

ROLAND
FURIEUX.
CHANT XXXVI.

UN cœur généreux, dans quelque lieu, dans quelque circonſtance qu'il ſe trouve, fait toujours éclater la nobleſſe de ſes ſentimens. La nature & l'habitude l'ont mis dans l'heureuſe impoſſibilité de ſe comporter autrement; de même une ame baſſe prouve ſans ceſſe ſa turpitude par de nouvelles infamies. La nature la pouſſe continuellement au mal, & l'habitude du vice devient bientôt incorrigible. Chez les anciens guerriers on trouve beaucoup d'exemples d'héroïſme & de généroſité. Ceux de nos jours en fourniſſent fort peu; mais on voit & l'on entend tous les jours rapporter un grand nombre d'exemples de la plus horrible cruauté.

Rappellez-vous, illuſtre Hyppolite, cette guerre où vous ornâtes nos temples de drapeaux

pris ſur l'ennemi, & où vous entraînâtes ſur nos rivages leurs galeres captives & chargées d'un riche butin. Les Turcs, les Maures & les Tartares commîrent-ils jamais autant d'actes de barbarie & de cruauté que les coupables mains des mercenaires, ſoudoyés par les Vénitiens, qui déteſtent aujourd'hui ces horreurs ſi éloignées de leur caractere de juſtice & de modération ?

Je ne parle pas des feux qui dévorerent nos moiſſons & conſumerent nos maiſons de campagne, quoique cette vengeance ſoit encore plus injuſte qu'atroce, car les incendières n'ignoroient pas que vous étiez auprès de l'Empereur, pendant que ce prince aſſiégeoit Padoue ; que vous l'empêchâtes d'allumer de coupables flammes, & que vous éteignîtes celles qui menaçoient de détruire leurs temples & leurs villages. Votre humanité ſeule vous portoit à arrêter des excès ſi révoltans ; mais oublions toutes ces horreurs, & tant d'autres maux que nous ont cauſé ces barbares. Je ne parlerai que d'une ſeule action qui tireroit des larmes des rochers, s'il leur étoit poſſible d'en verſer.

Le jour, Seigneur, où vous envoyâtes l'élite

de vos guerriers attaquer les ennemis contraints d'abandonner leurs vaiſſeaux pour ſe retirer dans un lieu fortifié, j'ai vu, tel qu'Hector & Enée qui ſe précipitoient dans les flots pour brûler la flotte des Grecs, Hercule, Ferrufin, & Alexandre Cantelme emportés par une ardeur indiſcrette, partir enſemble, devancer de beaucoup tous les autres, & porter le trouble & la confuſion dans les remparts ennemis. Ils ſe livrerent tellement à l'impétuoſité de leur bouillant courage, que Ferrufin eut bien de la peine à ſe ſauver, & que Cantelme fut pris. Infortuné duc de Foix, quels furent alors les mouvemens dont votre cœur paternel fut agité, lorſque vous vîtes votre fils déſarmé, entraîné par mille ſoldats ſur un vaiſſeau où on lui coupa la tête. Ce ſpectacle devoit vous donner la mort plus promptement que le fer ne trancha les jours de votre illuſtre fils.

Eſclavons féroces, dans quels lieux avez-vous puiſé ces maximes ſanguinaires ? dans quels cantons de la Scythie vit-on périr ſous le fer d'un bourreau, l'ennemi qui a rendu ſes armes, qui n'oppoſe plus de réſiſtance ? vous avez donc

donné la mort au héros pour avoir défendu sa patrie ! Barbares, vous avez fait périr le plus brave guerrier de son siecle. On ne trouveroit pas son égal d'un Pôle à l'autre, des rivages du Gange aux mers du Couchant. Sa beauté, sa jeunesse auroient touché de pitié le cœur de Poliphème, attendri des Antropophages; mais vous, vous n'en fûtes point émus. Non, je ne crois pas que l'on puisse trouver un exemple semblable parmi les anciens guerriers. Ils se distinguerent par leur clémence & par leur humanité. Jamais aucun acte de cruauté ne souilla leur victoire. Loin d'outrager ceux qu'elle avoit renversés, Bradamante arrêtoit leurs chevaux & les y faisoit remonter.

Je vous ai dit, dans l'autre Chant, que cette guerriere, aussi belle que vaillante, avoit renversé Serpentin, Grandonio, Ferragus, & rendu leurs coursiers à chacun de ces guerriers. Vous savez encore qu'elle avoit chargé ce dernier de défier Roger au combat. Celui-ci, qui la prenoit pour un chevalier, accepta l'offre avec joie & se fit apporter ses armes. Pendant qu'il s'en revêtoit, en présence du Roi & de toute sa

cour, ces guerriers toujours curieux de ſavoir quel étoit ce chevalier qui ſavoit porter des coups ſi aſſurés, continuerent à s'en entretenir, & comme Ferragus lui avoit parlé, on lui demanda s'il l'avoit reconnu.

Ce n'eſt, dit-il, aucun de ceux que vous avez nommés juſqu'à préſent. En le voyant, j'ai cru reconnoître le plus jeune des freres d'Arnaud; mais comme Richardet n'eſt pas ſi redoutable dans les combats, je crois que c'eſt Bradamante ſa ſœur, qui, dit-on, lui reſſemble beaucoup. Sa renommée eſt égale à ſa valeur, à celle de Renaud & de tous les autres paladins; mais d'après ce que je viens d'éprouver, je penſe qu'elle l'emporte ſur ſon frere, & même ſur ſon couſin.

Dès que Roger entendit prononcer ce nom chéri, ſes joues ſe teignirent de la couleur vermeille que l'aurore répand à ſon lever dans les airs. Son cœur tremblant eſt agité, & il ne ſait à quoi ſe réſoudre. Il brûle de tous les feux de l'amour; mais dans le même moment un ſentiment de crainte vient le glacer d'effroi. Il tremble que quelque nouveau ſujet de courroux n'ait détruit dans le cœur de ſa maîtreſſe tout l'amour

qu'elle lui portoit. Troublé par ces pensées diverses, il ne savoit s'il devoit rester ou sortir.

Pendant qu'il hésitoit, Marfise, qui desiroit beaucoup de combattre cet inconnu, & qui se trouvoit toute armée, parce qu'elle ne paroissoit presque jamais sans casque & sans cuirasse, crut que si Roger sortoit avant elle, il lui déroberoit cette victoire. Elle prit donc le parti de le prévenir & de ne pas laisser à un autre des lauriers qu'elle se promettoit bien de cueillir. Elle s'élance sur son cheval, & elle accourt au grand galop à l'endroit où la fille d'Aimon attendoit en palpitant le guerrier si cher à son cœur. Elle vouloit le faire prisonnier, & elle pensoit à l'endroit où elle pourroit le frapper sans le blesser.

Elle apperçoit alors Marfise qui se précipite hors des portes. Son casque étoit surmonté d'un phénix, soit que par cette altiere devise elle voulût faire entendre que nul dans le monde ne pouvoit l'égaler, soit qu'elle annonçât l'intention où elle étoit de vivre sans époux. Bradamante la considere ; & ne la reconnoissant pas pour l'objet de sa tendresse, elle lui demande qui

elle eſt, & auſſitôt elle entend le nom abhorré de celle qui lui avoit enlevé, ou plutôt qu'elle croyoit lui avoir enlevé le cœur de ſon amant, de celle qu'elle déteſte au point de vouloir mourir, pourvu qu'elle puiſſe s'en venger. Elle détourne ſon cheval & revient contre elle avec fureur, dans l'intention de lui percer le cœur & de ſe délivrer pour toujours d'une odieuſe rivale. Au premier coup Marfiſe eſt contrainte d'aller meſurer la terre pour la premiere fois de ſa vie. Le dépit d'avoir éprouvé une diſgrace à laquelle elle étoit ſi peu accoutumée, penſa lui faire perdre le ſens. A peine eut-elle touché la terre, que, l'épée à la main, elle voulut ſe venger de cette chûte. Non moins altiere, la fille d'Aimon lui crie : Que fais-tu ? Tu es ma priſonniere. Si j'ai ſu vaincre les autres & les pardonner, je ne prétends pas en uſer de même avec toi, qui es auſſi dépourvue d'honneur que remplie d'orgueil. A ces paroles outrageantes, Marfiſe frémit de courroux, comme les vents contre un rocher qu'ils ne ſauroient ébranler. Elle voudroit répondre; mais la rage étouffe ſes accens mal articulés.

Elle s'avance l'épée à la main ; & dans sa fureur, ses coups portent indistinctement sur le cheval & le chevalier. Bradamante détourne son coursier, & pleine de colere elle porte un autre coup de lance à Marfise, qu'elle renverse une seconde fois. A peine cette guerriere a-t-elle touché la terre, qu'elle se releve & revient encore l'épée à la main contre son ennemie. La fille d'Aimon la touche de nouveau de sa lance & la renverse encore. Quelque vaillante que fût la sœur de Renaud, elle n'avoit pas assez de supériorité sur Marfise pour la renverser ainsi à tous les coups; mais telle étoit la vertu de la lance enchantée.

L'armée des chrétiens n'étoit pas éloignée de cet endroit. Quelques chevaliers françois témoins de la bravoure de ce guerrier qu'ils ne connoissoient que pour être de leur parti, s'avancerent vers l'endroit où se faisoit cette joûte, entre leur camp & les remparts des ennemis, pour juger plus sûrement des coups qui s'y portoient. Le fils de Trajan les voyant s'approcher des murs, ne voulut pas se trouver pris au dépourvu ; & à tout hasard, il fit sortir

un nombre à peu près égal des siens. Roger, que l'empressement de Marfise avoit empêché de combattre, étoit de ce nombre.

Ce jeune guerrier, le cœur rempli d'amour & d'inquiétudes, attendoit l'issue de ce combat. Il connoissoit la valeur de Marfise, & trembloit pour une maîtresse chérie. Il fut, dis-je, allarmé dans le commencement, lorsqu'il les vit courir l'une contre l'autre avec une égale fureur. Mais l'événement changea bientôt sa crainte en surprise. Lorsqu'ensuite il vit que leurs querelles ne se terminoient pas comme celles qui avoient précédé, il éprouva de nouvelles allarmes. Il craignoit que l'animosité de ces deux guerrieres ne devînt fatale à l'une ou à l'autre. Toutes deux lui étoient cheres, mais à différens titres. Bradamante allumoit en lui tous les feux du desir, & ce qu'il ressentoit pour Marfise étoit plutôt de la bienveillance & de l'amitié, que de l'amour. Il les auroit séparées, s'il eût cru pouvoir le faire avec honneur; mais les guerriers qui l'accompagnoient, indignés de voir autant de supériorité dans un guerrier du parti ennemi, ne voulurent pas lui laisser

remporter ſur Marfiſe une victoire complette. Ils s'avancent ſur le champ de bataille dans l'intention de venger Marfiſe ; les guerriers de Charles n'abandonnent pas leur champion, & on en vient aux mains.

On entend crier aux armes de toutes parts. Montez à cheval ; armez-vous ; rangez-vous ſous vos drapeaux, diſoient d'un ton belliqueux cent trompettes ſonores.

Les tambours & les autres inſtrumens de guerre donnent les mêmes ſignaux à l'infanterie. Jamais on ne vit une mêlée plus terrible & plus ſanglante.

Cependant la vaillante fille d'Aimon déſeſpérée de n'avoir pas pu donner, comme elle le deſiroit, la mort à Marfiſe, porte ſes regards de tous côtés, & cherche ſi elle n'appercevroit pas Roger, pour qui ſon cœur ſoupire. Elle le reconnoît à l'aigle d'argent qui brille ſur ſon bouclier d'azur. Elle s'arrête un inſtant, conſidere la beauté de ſa taille, la grace & la majeſté de ſes mouvemens ; puis s'imaginant qu'un autre a le bonheur de poſſéder le cœur d'un guerrier ſi accompli, elle s'exprime ainſi dans ſa fureur.

Ces levres, que je presserois avec tant de plaisir sur les miennes, recevront donc d'autres baisers ! Non, jamais une rivale ne te possédera. Tu ne peux, tu ne dois être qu'à moi ! Plutôt que de mourir seule consumée de désespoir, je veux te faire périr de ma main. Si je te perds pour cette vie, du moins l'enfer pourra te rendre à mes vœux, & nous réunir pour l'éternité. Tu veux ma mort ; il est bien naturel que je me venge. Toutes les loix, toutes les nations ont condamné à la mort celui qui priveroit sans raison un autre homme de la vie. Mais cette mort que tu vas recevoir de ma main, tu l'as méritée, & moi je mourrai victime de ton crime. Je vais, hélas, porter le coup fatal à un ingrat qui veut m'ôter la vie ; mais toi, cruel, tu veux livrer aux horreurs du trépas celle qui ne respire que pour t'aimer & t'adorer ! Pourquoi ne chercherois-je pas à percer le cœur d'un perfide qui a porté tant de blessures au mien, en feignant un amour qui me rassuroit contre ses traits homicides, & qui maintenant n'est pas touché de ma douleur, & voudroit me voir expirer sous ses yeux ? Allons, mon cœur, point de foiblesse

pour ce barbare. Vengeons d'un ſeul coup tant d'outrages.

A ces mots elle pouſſe à lui. Traître, s'écrie-t-elle, défends-toi. Tu ne t'enorgueilliras pas long-temps d'avoir triomphé du cœur d'une femme. Dès que Roger entend ces paroles, il reconnoît la voix de ſa maîtreſſe. Elle eſt tellement préſente à ſon cœur, qu'il la diſtingueroit entre mille. Il voit bien à ſes diſcours, qu'elle croit avoir d'autres reproches à lui faire que celui d'avoir manqué à la parole qu'il lui avoit donnée. Il lui fait ſigne de la main, comme s'il vouloit ſe juſtifier ; mais forcenée de rage & d'amour, elle accouroit à lui la viſiere baiſſée, & alloit lui porter un coup dont il ne ſe feroit peut-être jamais relevé.

Lorſque Roger la vit tellement irritée, que rien ne pouvoit calmer ſa fureur, il s'affermit ſur ſes arçons, & met ſa lance en arrêt; mais il la baiſſe de maniere qu'elle ne puiſſe pas bleſſer un adverſaire ſi chéri. Bradamante, le cœur dépouillé de tout ſentiment de pitié, qui venoit pour percer les flancs de ſon amant, ne put pas, lorſqu'elle en fut plus près, ſe déterminer à lui porter le

coup;

coup, & à lui faire un auſſi ſanglant outrage. Ainſi leurs lances s'entrechoquerent ſans aucun effet; & dans ce combat, les traits de l'amour, qui joûtoit avec tant d'avantage contre l'un & l'autre, furent les ſeuls dont ils éprouverent l'atteinte. Bradamante, voyant qu'elle ne peut pas ſe déterminer à attaquer Roger, tourne ſa fureur d'un autre côté, & fait dans ce combat des prodiges qui ne feront jamais oubliés, tant que le monde tournera ſur ſon axe. En très-peu de tems elle abattit avec ſa lance d'or plus de trois cens guerriers; elle ſeule décida la victoire pour les chrétiens, & mit en fuite le peuple maure.

Cependant Roger qui la cherche partout, la rencontre enfin. Je meurs, lui dit-il, ſi je ne vous parle. Que vous ai-je donc fait? pourquoi me fuir ainſi? écoutez-moi; je vous en conjure au nom du ciel témoin de mon innocence. Comme du vent du midi les tiedes haleines fondent les neiges, rendent aux fleuves leur cours ſuſpendu, & diſſipent les glaces amaſſées par cent hivers; ainſi le cœur de la ſœur d'Arnaud, que la colere avoit endurci plus que le marbre,

s'émeut & s'attendrit à cette courte priere, & aux gémiſſemens de ſon amant. Elle ne veut ou ne peut pas lui répondre ; mais elle détourne Rabican, ſe tire de la mêlée, fait ſigne à Roger de la ſuivre, & prend le chemin d'un vallon écarté, où il y avoit une plaine de peu d'étendue, au milieu de laquelle étoit un petit bois de ciprès qui paroiſſoient avoir été plantés tous en même tems. Dans l'enceinte que formoit ces ciprès, on appercevoit un tombeau de marbre blanc nouvellement conſtruit. Une inſcription apprenoit le nom de celui dont il contenoit les reſtes. Bradamante, comme vous pouvez bien le penſer, ne s'amuſa pas à la lire. Roger précipite les pas de ſon cheval, & il hâte tant ſa courſe, qu'il arrive dans le bois preſqu'auſſi-tôt que Bradamante.

Mais revenons à Marfiſe, qui pendant cet intervalle étoit remontée à cheval, & cherchoit partout la guerriere qui l'avoit renverſée du premier choc. Elle la vit ſortir de la mêlée, & remarqua que Roger s'en éloignoit en même-temps & la ſuivoit. Elle ne crut pas alors que ce fût l'amour qui les conduisît dans ces lieux, mais l'envie de décider leur querelle. Elle pouſſe

fon cheval fur leurs traces, & elle arrive prefqu'en même-temps. Il n'eft pas befoin de vous dire combien fon arrivée fut défagréable aux deux amans. Tous ceux qui ont aimé en favent là-deffus plus que je ne pourrois leur en apprendre. Bradamante en eft la plus choquée. Elle croyoit, & qui ne l'auroit pas cru comme elle, que fon amour pour Roger l'attiroit en ce lieu. Elle accable fon amant de nouveaux reproches. Perfide, lui dit-elle, il ne fuffifoit donc pas que la renommée m'apprît tes trahifons; il falloit que tu me rendiffes le témoin de tes infâmes amours! Tu veux, je le vois bien, te féparer de moi pour jamais. Eh bien, tu feras fatisfait. Je vais mourir; mais en même-temps je ferai tous mes efforts pour donner le trépas à celle qui caufe mon fupplice.

Plus irritée qu'une vipere en furie, elle s'éloigne de Roger en prononçant ces mots, fond fur Marfife, l'atteint à fon bouclier & la renverfe avec tant de violence, que fon cafque entre plus d'à-moitié dans la terre. Marfife ne peut pas dire qu'elle a été furprife; elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour éviter le choc, & cependant elle fut

forcée de mesurer la terre. Déterminée à périr ou à arracher la vie à sa rivale, la fille d'Aimon se laisse tellement emporter aux bouillans transports de sa fureur, qu'elle ne songe plus à frapper son ennemie de cette lance qui l'avoit renversée tant de fois. Elle la jette loin d'elle, descend de son cheval, tire son épée, & veut lui couper la tête pendant qu'elle est étendue sur le sable ; mais la précipitation de Bradamante fut inutile. Marfise étoit déja sur ses pieds & tellement irritée d'avoir été renversée si facilement, que les cris & les prieres de Roger, qui voyoit avec la plus grande douleur l'acharnement de ces deux guerrieres, ne servent de rien. Elles sont toutes deux si aveuglées par leur haine, qu'elles combattent en désespérées. Elles se serrent de si près, qu'elles ne peuvent plus se porter de coups d'épées. Déja même elles se saisissent dans leurs bras vigoureux ; elles laissent tomber leurs épées qui leur sont devenues inutiles, & cherchent d'autres moyens de se nuire.

Roger les supplie & les conjure de cesser ce combat, mais en vain ; leur emportement ne

leur permet pas de l'entendre. Lorsqu'il voit que ses prieres & ses menaces ne servent à rien, il tente de les séparer de force. Il arrache à chacune d'elle le poignard dont elle vouloit frapper son adversaire, & il le pose au pied d'un ciprès. Lorsqu'elles ne peuvent plus se blesser avec le fer, il a encore recours, pour les appaiser, aux prieres & aux menaces; mais il ne réussit pas davantage. Comme elles n'ont plus d'armes, elles se frappent des pieds & des poings. Il ne se rebute pas; mais il prend par le bras, par la main pour les séparer, tantôt l'une, tantôt l'autre; enfin il en fait tant, qu'il excite contre lui la colere de l'impétueuse Marfise. Cette altiere beauté, qui méprise tout l'univers, fait alors peu de cas de l'amitié de Roger. Dès qu'elle est séparée de Bradamante, elle court reprendre son épée, & attaque Roger. Troubler un combat, lui dit-elle, est une action déloyale, indigne d'un homme d'honneur; mais ce bras saura t'en faire repentir; il suffit pour vous vaincre l'un & l'autre.

Roger fait tout ce qu'il peut pour appaiser Marfise en lui parlant avec douceur; elle

étoit ſi tranſportée par ſa fureur, qu'elle ne daignoit ſeulement pas l'écouter. Athènes, Rome, ou ſi l'on peut imaginer quelque choſe de plus magnifique que ces deux villes, n'eurent jamais dans leurs vaſtes théatres, de jeux plus agréables pour les ſpectateurs, que ce combat le fut pour Bradamante, dont il détruiſoit pour jamais tous les ſoupçons jaloux.

Elle avoit auſſi repris ſon épée, & elle ſe tenoit à l'écart, occupée à conſidérer les combattans. A ſa force & à ſon adreſſe, elle étoit tentée de prendre Roger pour le Dieu de la guerre ; mais ſi elle comparoît ſon amant à Mars, Marfiſe lui ſembloit une furie échappée des enfers.

Roger fut quelque temps ſans employer toute ſa force ; il connoiſſoit la vertu de ſon glaive, & il ſavoit, par ſon expérience, qu'il n'étoit pas d'armes enchantées qui puſſent lui réſiſter : ainſi il évitoit d'en frapper ſon adverſaire de la pointe ou du tranchant. Il conſerva cette attention pendant quelque temps, mais à la fin il perdit patience, & ſe défendit auſſi vigoureuſement qu'on l'attaquoit. Marfiſe lui déchargea ſur la tête un

Digitized by Google



coup terrible qui étoit capable de la lui fendre, s'il ne l'eût paré de son bouclier. Le coup porta sur l'aigle blanche qui étoit enchantée, y résista sans se fendre ou se briser; mais le bras de Roger en fut engourdi; & s'il eût eu d'autres armes que celles d'Hector, & son bouclier & son bras eussent été coupés par le coup, qui auroit ensuite pénétré jusqu'à la tête où cette fiere guerriere vouloit le porter. A peine put-il mouvoir son bras & soutenir l'aigle d'Hector.

Ce coup éteignit en lui tout sentiment de pitié. Ses yeux étincelans brillent comme deux flambeaux au milieu de la nuit, & il porte à Marfise un coup de toute sa force. Malheur à cette guerriere, si elle en eût été atteinte; mais il alla, je ne sais par quel hasard, donner dans un ciprès, où il entra de plus d'un pied. Aussi-tôt & la colline & le vallon furent ébranlés par une violente secousse, & on entendit sortir du tombeau placé au milieu du bois, une voix dont les accens n'étoient pas ceux d'un simple mortel.

Cessez ce cruel combat, disoit cette effroyable voix. Rien de plus barbare & de plus injuste: c'est un frere & une sœur qui cherchent à s'ar-

racher la vie. O vous Marfife & Roger, qui m'êtes tous deux fi chers, croyez-en mes difcours, ils ne vous tromperont pas. Vous êtes tous deux conçus du même fang, & la même mere vous a portés tous deux à la fois dans fes flancs. Roger deuxieme du nom, fut votre pere, & Galacielle vous donna le jour. Les freres de ce pere infortuné fe réunirent contre lui pour s'en défaire ; & fans être touchés de l'état de votre mere qui vous portoit alors tous deux dans fon fein, ils l'expoferent fur la mer dans un frêle vaiffeau, pour l'y faire périr. Mais la fortune qui vous réfervoit les deftinées les plus glorieufes, fit échouer votre vaiffeau fur les bords inhabités des Scites. Dès que votre mère vous eût donné la naiffance, fon ame retourna dans les céleftes demeures. Le hafard ou votre deftinée, voulut que ce trifte fpectacle fe paffât fous mes yeux.

Après avoir donné à votre mere une fépulture auffi honorable que me le permirent ces déferts, je vous enveloppai dans le pan de ma robe, & vous emportai fur le mont Corême. Je fus forcer une lionne de quitter fes

forêts, & d'abandonner ses petits, pour vous présenter ses mamelles, dont le lait vous nourrit pendant vingt mois. Un jour qu'il m'arriva de m'écarter dans la campagne & de m'éloigner de notre demeure, le hasard fit passer dans ces lieux une troupe d'arabes : ils se saisirent de vous, Marfise, qui vous trouvâtes alors sur le chemin ; mais ils ne purent pas s'emparer de Roger qui couroit mieux. Je fus sensiblement affligé de votre perte, & je redoublai de soins pour conserver Roger. Illustre guerrier, vous savez tout ce que cet illustre Atlant, qui vous éleva, fit pour vous tant qu'il vécut. Les astres lui avoient appris que vous deviez périr parmi les chrétiens, victime d'une lâche trahison. Il n'est rien que je n'aie tenté pour vous éloigner de la France, & pour prévenir ces influences malignes. Enfin, ne pouvant plus m'opposer au penchant qui vous entraînoit, le chagrin de votre perte future m'a conduit au tombeau.

Mais avant de mourir, j'avois prévu que vous deviez combattre l'un contre l'autre. J'ai donc forcé l'enfer d'elever cette masse qui me sert de

tombeau. J'ai commandé à Caron de laiſſer mon ombre errer dans ces bois jufqu'à ce que Roger vînt y combattre fa fœur. Ainfi mon efprit errant fous ces ombrages, attend depuis plufieurs jours votre arrivée dans ces lieux. Et vous, Bradamante, livrez-vous à tout votre amour pour Roger, fans que jamais la jaloufie vienne troubler un fentiment fi tendre. Mais il eft temps que je quitte ce féjour de lumiere, pour defcendre fur les fombres bords.

Alors la voix fe tut, & laiſſa Roger, Marfiſe & Bradamante dans le plus grand étonnement. Les deux premiers fe reconnurent pour frere & fœur. Dans le tranfport de la joie la plus pure, ils s'embraſſerent réciproquement fans offenfer celle qui brûloit pour Roger. Ils fe rappellerent enfuite les années de leur enfance, fe reſſouvinrent de plufieurs de leurs difcours, de quelques-unes de leurs actions, & fe convainquirent encore plus, que tout ce que l'ombre leur avoit dit étoit conforme à la plus exacte vérité.

Roger ne diſſimula point à fa fœur la violence de fon amour pour Bradamante : il s'étendit de

la maniere la plus affectueuse sur les obligations qu'il avoit à cette guerriere ; & il fit si bien, qu'oubliant tout sujet de discorde, elles s'embrasserent en signe de Paix. Marfise demanda ensuite quel étoit leur pere, quel pays l'avoit vu naître, de quelle famille il tiroit son origine, comment il avoit été tué ; si c'étoit en champ clos, ou bien en bataille rangée ; enfin, quel étoit le barbare qui avoit voulu faire périr leur mere sur les flots ; car elle n'avoit jamais entendu parler de ces événemens, ou bien ils lui étoient absolument sortis de la mémoire.

Roger lui apprit qu'ils descendoient des Troyens par Hector. Astianax, dit-il, sut échapper aux mains vigilantes d'Ulisse, & éviter les pieges qu'on lui avoit tendus, en laissant à sa place un enfant de son âge. Il quitta donc la Grèce ; & après avoir erré pendant long-temps sur les mers, il aborda dans la Sicile, & régna sur Messine. Ses descendans passerent le détroit, soumirent une grande partie de la Calabre, & vinrent enfin habiter la ville de Man. Depuis Constantin jusqu'à Charlemagne, cet illustre sang donna plus

d'un empereur à Rome & plus d'un ſouverain aux autres nations. Roger premier étoit de cette famille, ainſi que Jean Baron, Benoît, Raimbault, enfin Roger deuxieme du nom, à qui nous devons le jour, comme Atlant vient de nous l'apprendre. L'hiſtoire nous retrace dans ſes faſtes les grands exploits qui ont illuſtré notre maiſon.

Agolant, continua-t-il, paſſa en France avec Almont & Trajan, pere d'Agramant; il avoit auſſi à ſa ſuite Galacielle ſa fille, princeſſe ſi vaillante, qu'elle renverſa de ſa lance pluſieurs paladins. Enfin elle s'éprit d'amour pour Roger; & rebelle aux ordres de ſon pere, elle reçut le baptême, & elle épouſa ſon amant. Bientôt le traître Bertrand reſſentit pour ſa ſœur tous les feux d'un amour inceſtueux; & dans l'eſpoir d'en jouir, il trahit ſa patrie, ſon pere, ſes deux freres, & livra Riſa à l'ennemi. Agolant & ſes fils abuſerent indignement de leur victoire. Ils tuerent Roger, & expoſerent Galacielle notre mere à toute la fureur des flots, dans une barque ſans gouvernail.

Attentive à ce récit, Marfiſe avoit vu avec plaiſir qu'elle tiroit ſon origine d'une ſource auſſi féconde en grands hommes, que les maiſons de Montgrame & Clermont, dont la gloire pendant tant de ſiecles avoit brillé d'un éclat ſi pur. Mais lorſqu'enſuite ſon frere lui apprit que le pere d'Agramant, ainſi que leur aïeul & leur oncle, avoit fait périr Roger par une lâche trahiſon, & expoſé ſa femme à toutes les horreurs d'une mort affreuſe, elle ne put plus ſe contenir ; & interrompant Roger : Mon frere, lui dit-elle, permettez-moi de vous repréſenter que vous avez de grands torts d'être parvenu juſqu'à ce moment ſans venger la mort de votre pere. Puiſque la mort avoit mis Almont & ſon frere à l'abri de votre reſſentiment, vous deviez le faire éprouver à leurs enfants. Quoi! vous vivez & Agramant reſpire. Non-ſeulement vous ne l'avez pas mis à mort, mais vous vivez dans ſa cour, & vous combattez pour lui ? c'eſt une tache à votre gloire, que rien ne pourra jamais effacer.

Pour moi je fais vœu d'adorer le Chriſt, le ſeul Dieu véritable, celui qu'adora mon pere,

& de ne pas dépofer ces armes que je n'aie vengé Roger & fa trop malheureufe époufe. Je vous croirois indigne de votre illuftre origine, fi jamais je vous voyois dans les bataillons d'Agramant, ou de tout autre prince maure; à moins que ce ne foit pour inonder la terre de leur fang.

On peut juger combien Bradamante fut flattée par de pareils difcours. Elle joint fes inftances à celles de Marfife ; elle conjure Roger de venir trouver Charles, de fe faire connoître à un prince, pénétré d'une fi grande vénération pour fon pere, qu'il en parle toujours comme d'un guerrier incomparable. Roger leur répondit avec douceur, qu'il auroit dû fe comporter ainfi en débutant dans la carriere des armes, & qu'il n'auroit pas manqué de le faire, s'il eût été inftruit de tous ces événemens ; mais que comme c'étoit Agramant qui lui avoit ceint l'épée, & qu'il avoit reconnu ce prince pour fon fouverain, il fe rendroit coupable de trahifon en lui donnant la mort. Qu'il lui promettoit, comme il l'avoit déjà promis à Bradamante, de faifir & même de faire naître l'occafion de quitter avec

honneur le ſervice de ce prince ; que s'il n'avoit pas encore exécuté ſon projet, ce n'étoit pas à lui qu'elles devoient s'en prendre, mais au roi de Tartarie qui l'avoit dangereuſement bleſſé, comme elle devoit le ſavoir, & comme Marfiſe, qui ne l'avoit pas quitté, pouvoit l'en aſſurer.

Les deux guerrieres, après avoir allégué pluſieurs autres raiſons que Roger détruiſit facilement, finirent par conclure qu'il retourneroit ſous les drapeaux de ſon prince, juſqu'à ce qu'il trouvât un prétexte pour paſſer dans le parti de Charles. Laiſſez-le aller, diſoit Marfiſe à Bradamante, je vous réponds qu'avant peu je ſaurai bien empêcher Agramant d'être ſon maître. C'eſt ainſi qu'elle s'exprimoit, ſans s'expliquer ſur les projets que formoit ſon grand cœur,

Roger avoit déjà pris congé des deux dames; & il ſe détournoit pour aller rejoindre Agramant, lorſqu'ils crurent entendre dans une des vallées voiſines, des cris & des plaintes; ils écouterent attentivement, & reconnurent des voix de femmes. Mais je veux, ſelon mon uſage, terminer ce chant, & j'eſpere que vous

ne le trouverez pas mauvais. L'autre, ſi vous daignez y prêter l'oreille, vous apprendra des choſes encore plus intéreſſantes.



Google



Digitized by Google



CHANT XXXVII.

PLUSIEURS femmes illuſtres ont paſſé les jours & les nuits à acquérir des talens que la nature avare n'accorde pas ſans beaucoup d'efforts & de ſoins. Leurs travaux ont été couronnés par les plus brillans ſuccès. Si elles ſe fuſſent appliquées de même à cet art divin, qui éterniſe des vertus, périſſables ſans lui; elles y auroient ſans doute fait d'auſſi rapides progrès. Alors elles auroient elles-mêmes tranſmis à la poſtérité ceux de leurs noms dont la mémoire méritoit d'être conſervée. Elles n'auroient pas été réduites à mendier ce juſte tribut d'éloges, à des hommes qui, dévorés de la plus baſſe jalouſie, taiſent ſouvent le bien qu'ils peuvent dire de ce ſexe aimable, tandis qu'ils ſe plaiſent à dévoiler tous les défauts qu'ils croient lui trouver. Alors on verroit parmi elles tant de noms illuſtres, que leur gloire effaceroit celle des hommes. Mais il ne ſuffit pas à ceux-ci de ſe prêter des ſecours mutuels pour augmenter leur renommée; ils

s'appliquent ſans ceſſe à rabaiſſer leurs rivales; comme s'ils craignoient que leur gloire ne vînt obſcurcir la leur, comme les nuages obſcurciſſent les rayons du ſoleil.

Mais ni leurs diſcours, ni leurs écrits, quelque ſoin qu'ils aient pris pour groſſir le mal & diminuer le bien, n'ont pu anéantir totalement la gloire de ce ſexe. Il s'en eſt toujours échappé des rayons, qui ſeulement n'ont pas répandu autant d'éclat qu'ils l'auroient dû. Arpalice, Tomiris, l'héroïne qui combattit pour Turnus, celle qui, des rives du Termodon, vint au ſecours de Troie, la princeſſe qui, ſuivie d'une troupe de Phéniciens, vint fonder ſur les côtes de l'Afrique une ville puiſſante, la reine qui triompha de l'Aſſyrie, de la Perſe & de l'Inde; Zénobie enfin, & tant d'autres, ne ſont pas les ſeules qui aient mérité d'être connues par leur valeur. Rome & la Grece ne ſont pas les uniques pays qui aient produit des femmes fidèles, chaſtes, prudentes, & courageuſes. Dans tous les tems, dans tous les lieux que le ſoleil parcourt, depuis les Indes juſqu'au jardin des Heſpérides, il y en a eu un grand nombre, qui ſe

font diftinguées par leurs vertus & par leurs talens; mais & leur gloire, & leur mérite, ont été enfévelis fous la tombe par des écrivains jaloux, menteurs, injuftes; de forte que maintenant, à peine en nomme-t-on une feule fur mille.

O vous, beautés dignes d'un éternel renom, qui vous élancés dans la carriere des vertus, que la crainte de ne pas obtenir les honneurs qui vous font dûs n'arrête pas vos généreux deffeins! Rien n'eft durable fur la terre. Le mal cède au tems, ainfi que le bien. Si, jufqu'à préfent, les grands écrivains ont mal fervi votre gloire, ils vous feront déformais plus favorables. Marcelle, Ponton, & les deux Strozzi, vous ont déjà célébrées. Bembo, Capel, montent leur lyre pour vous, ainfi que Louis Alamanni, & deux princes également chéris de Mars & des Mufes, tous deux iffus du fang illuftre, qui donne des loix à cette ville, que le Mincio traverfe, & qu'il environne de fes profonds marais.

L'un de ces héros a fait retentir les échos du Parnaffe & du Pinde, des hommages qu'il vous a rendus. Un naturel heureux n'eft pas le feul

motif qui le porte à vous honorer. L'amour, la fidélité, l'attachement inviolable de sa chere Isabelle, que ni les menaces du sort en courroux, ni la crainte des plus horribles malheurs, n'ont pu ébranler, tant de vertus dont il a été l'objet, l'attachent à votre sexe beaucoup plus qu'au sien. Aussi ne se lassera-t-il jamais de vous célébrer dans ses vers immortels. Personne ne prendroit avec plus d'ardeur, votre défense, si quelqu'un osoit vous blâmer. Dans le monde entier, il n'est pas de guerrier qui ménage moins sa vie, lorsqu'il est question de soutenir l'honneur ou la vertu. Le front ceint d'un double laurier, il fait chanter la gloire des autres, & mériter par ses actions qu'on célebre la sienne. Il est certainement bien digne qu'une femme si richement pourvue de toutes les vertus de son sexe, soit inébranlable dans l'attachement qu'elle lui porte, telle qu'une colonne contre qui tous les coups de la fortune vont se briser. Egalement faits l'un pour l'autre, jamais on ne vit des nœuds plus parfaitement assortis. Au milieu du sang, du carnage, des débris épars des vaisseaux, il érige sur l'Oglio de nouveaux trophées, &

les embellit par des écrits si beaux, qu'ils excitent la jalousie du fleuve voisin.

Hercule Bentivoglio ne vous a pas moins illustrées par ses accords. Trivulse, Guidelto, que je chéris tant, vous consacrent leurs sons, ainsi que Mobra, qu'Apollon semble avoir choisi pour vous louer dignement. Hercule, fils de mon souverain, déploie ses aîles tel qu'un cigne harmonieux. Il chante vos vertus; il porte jusqu'au ciel & votre gloire & son vol audacieux. Il ne suffit pas au marquis du Guast d'occuper, par ses exploits, plus d'écrivains que n'en ont produit Rome ou Athenes, il veut encore que sa plume éternise les hommages qu'il vous rend.

Outre ceux-ci, & tant d'autres qui s'empressent de transmettre à la postérité la gloire de vos talens & de vos vertus, vous-mêmes vous pouvez vous charger de cet emploi. Il en est parmi vous un grand nombre, qui, laissant l'aiguille & le fuseau, vont se désaltérer dans les ondes d'Aganippe, & en reviennent tellement inspirées, que loin d'avoir besoin de nos secours, c'est à nous d'implorer leurs bontés. Si je voulois

les nommer toutes, décrire leurs talens, & les célébrer dignement, quelque long qu'il fût, ce Chant ne pourroit pas y suffire. En distinguer quelques-unes dans ce grand nombre, ce seroit offenser les autres, & m'attirer justement leur colere. Que faire dans un pareil embarras ? dois-je me taire absolument, ou ne parler que d'une seule ? Je prendrai ce dernier parti ; mais celle que je choisirai sera tellement au-dessus de l'envie, qu'on ne pourra se plaindre de ce que je passe les autres sous silence, pour m'occuper d'elle seule.

Elle ne s'est pas seulement immortalisée par le charme de son style, que rien n'égale ; à ces accens les morts sortent du tombeau, & reçoivent une nouvelle vie que rien ne peut leur ravir. Comme le Dieu du jour doue sa brillante sœur d'une lumiere plus pure & plus éclatante que celle de Vénus, de Maïa, ou des autres astres de la nuit, qui suivent le mouvement des cieux, ou qui errent dans sa vaste étendue ; ainsi le Dieu des vers dicte à cette jeune beauté des accens si persuasifs, & des accords si ravissans, que nous la prenons pour un nouvel astre. Elle

se nomme Victoire ; & ce nom lui convient d'autant mieux, que, née au sein de la victoire, en quelque lieu qu'elle porte ses pas, elle est environnée de trophées & de triomphes.

C'est une autre Artémise, ou plutôt, elle l'emporte sur cette reine si célebre, par son amour pour son époux ; car il est bien plus glorieux de préserver de la tombe fatale, que d'ériger un superbe monument. Si Laodamie, si la femme de Brutus, si Arrie, si Luadné ont mérité tant de louanges pour n'avoir pas voulu survivre à leurs époux ; de quels triomphes Victoire n'est-elle pas digne, pour avoir su, en dépit des parques & de la mort elle-même, faire repasser au sien le Léthé, & ce fleuve qui environne neuf fois la sombre demeure des ombres ? Si le héros de Macédoine envia à Achille le chantre de ses exploits, invincible Pescaire, combien ne seroit-il pas plus jaloux, s'il vivoit actuellement, de voir une femme si chaste, & que tu chéris à tant de titres, chanter tes triomphes, & ton nom retentir par-tout avec tant de force, que tu ne peux pas desirer que la renommée embouche une trompette plus sonore ?

Si je difois fur un fi riche fujet, tout ce que je puis, ou tout ce que je voudrois dire, je ferois, fans épuifer la matiere, un fort long ouvrage, & pendant ce tems je n'acheverois pas l'hiftoire de Marfife & de fes compagnons, que j'ai promis de vous raconter, fi vous vouliez bien continuer à m'écouter. Puis donc que vous êtes difpofés à m'entendre, je ne vous manquerai pas de parole. Dans un autre moment je m'étendrai fur les talens & fur les vertus de Pefcaire, non qu'elle ait befoin de mes vers pour leur donner du luftre, mais pour fatisfaire au defir que j'ai de rendre à ce fexe aimable tout l'hommage que je lui dois.

Je finis en concluant, que dans tous les fiecles il y a eu beaucoup de femmes dont les noms ont mérité de paffer à la poftérité; mais qui, par la jaloufie des écrivains, n'ont point été connues après leur mort: ce qui n'arrivera plus, puifque vous favez immortalifer vos vertus. Si les deux héroïnes dont je vous entretenois dans le dernier Chant, euffent eu comme vous ce talent, on connoîtroit beaucoup mieux leurs exploits. Je voudrois bien faire revivre leurs grandes ac-

tions; mais on les ignore presque toutes. Je m'empresse de publier ce que j'en sais, tant pour manifester, comme je le dois, des entreprises aussi nobles, que par le desir que j'ai de plaire à un sexe aimable, & de contribuer à sa gloire.

Roger, comme je vous l'ai dit, alloit partir. Il avoit déja pris congé des deux belles, & retiré son épée de l'arbre qui ne la retenoit plus comme auparavant, lorsque des cris qui partoient d'un endroit voisin, suspendirent ses pas, & l'engagerent, ainsi que ses deux compagnes, à porter des secours aux infortunées qui sembloient les réclamer. Ils s'avancent, & ces cris plaintifs frappent plus distinctement leurs oreilles. Arrivés dans le vallon, ils y trouverent trois femmes qu'on avoit traitées de la maniere la plus indigne & la plus bisarre. Un barbare leur avoit coupé leurs vêtemens depuis la ceinture. Elles étoient assises par terre, & n'osoient se lever; car cette posture étoit le seul voile que leur pudeur pût opposer aux regards.

Semblables à ce fils de Vulcain, qui, tirant son origine de la poussiere, naquit sans mere, que Pallas fit nourrir avec tant de soin par la

trop curieuse Aglaure, & qui, pour cacher sa difformité de ses pieds, fut l'inventeur des chars, où il se tenoit continuellement assis ; ainsi les trois dames cachoient, par cette attitude, ce que la pudeur ne leur permettoit pas de montrer.

Ce spectacle aussi étrange qu'indécent, teignit le visage des deux guerrieres, de la couleur des roses qui embellissent les jardins de Pestum. Bradamante les regarde, & aussitôt elle reconnoît Ullanie, que la reine de l'isle Perdue avoit députée en France. Elle se remet également la figure des deux autres dames, qu'elle avoit vues en même-tems; & s'adressant à celle à qui elle devoit témoigner le plus de considération, elle lui demanda quel étoit le barbare assez injuste & assez cruel pour dévoiler ainsi ce que la nature sembloit prendre tant de soin de cacher.

Ullanie, qui, à sa voix & à sa devise, reconnut Bradamante pour celle qui, quelques jours auparavant, avoit renversé les trois guerriers, lui répondit que des hommes cruels & impitoyables, qui habitoient un château peu éloigné, non-contens de leur couper ainsi leurs robes,

les avoient maltraitées & accablées d'autres outrages. J'ignore, ajouta-t-elle, ce que font devenus & le bouclier & les trois princes, qui m'ont accompagnée de si loin. Je ne sais s'ils ont été tués, ou si on les a faits prisonniers. Quelque pénible qu'il me soit de marcher à pied dans cet état, j'ai pris cette route pour me plaindre de cette insulte à Charles, qui, je l'espere, saura m'en venger.

Les deux guerrieres & Roger n'avoient pas moins de sensibilité que de courage. Le récit d'Ullanie, & sur-tout la vue de ces femmes, excita la plus vive indignation dans leur cœur. Ils résolurent de suspendre toute autre affaire; & sans attendre que ces femmes les en priassent, ils s'empresserent de se rendre à l'endroit où on les avoit insultées. Ils commencerent par se dépouiller de leurs cottes d'armes, pour en revêtir ces infortunées. Bradamante ne voulut pas non plus que la députée de la reine d'Islande restât à pied, elle la prit en croupe. Marfise & Roger en firent autant pour les deux autres femmes. Ullanie enseignoit à Bradamante le chemin qui la conduiroit le plus promptement à

cette forteresse, tandis que cette guerriere la consoloit & l'assuroit qu'elle la vengeroit de ceux qui avoient osé l'insulter ainsi. Elles quittent le vallon; & par un sentier long & tortueux, elles parviennent en se détournant tantôt à droite, tantôt à gauche, au sommet d'une colline. Elles ne s'arrêterent que lorsque le soleil caché dans les ondes, les eût entierement privées de sa lumiere.

Au haut de cette colline si escarpée, ils trouverent un hameau, où on les reçut aussi-bien qu'il étoit possible de le faire dans un lieu aussi champêtre. Ils regardent partout à l'entour; & de quelque côté que leurs yeux se portent, ils ne voient que des femmes, les unes dans la fleur de la jeunesse, les autres plus avancées en âge. Roger, & celles qui l'accompagnoient, furent fort étonnés de cette singularité. Jason & ses Argonautes ne furent pas plus surpris, lorsqu'ils ne trouverent qu'un seul homme dans Lemnos, dont les barbares habitantes avoient donné la mort à leurs époux, à leurs enfans, à leurs freres, à leurs peres.

Les deux guerrieres firent donner à Ullanie

& aux dames de sa suite, des vêtemens, qui, s'ils n'étoient pas aussi magnifiques que ceux dont on les avoit privées, les couvroient du moins entierement. Pendant qu'elles s'occupoient de ces soins, Roger appella une des habitantes de ce lieu, & lui demanda ce qu'étoient devenus les hommes, & pourquoi il n'en voyoit pas un seul? Elle lui répondit ainsi:

Ce qui cause votre surprise, est pour nous le plus grand des malheurs. Nous vivons ici dans les horreurs de l'exil, & le tyran qui nous y condamne, pour rendre cette peine plus dure, nous a séparées pour toujours de nos enfans, de nos époux, de nos freres; enfin, de tout ce que nous avons de plus cher. Ce barbare, après avoir épuisé sur nous tous les tourmens que sa cruauté ingénieuse a pu lui faire imaginer, nous a chassées des terres de sa dépendance, où nous sommes nées, & il nous a reléguées sur le sommet stérile de ce mont. En même-tems, il nous a menacées, ainsi que nos époux, des plus horribles supplices, s'il apprenoit que jamais nous fissions la moindre démarche pour nous revoir. Il porte tant de haine à notre sexe, qu'il ne veut

pas que nous nous trouvions plus près des lieux qu'il habite. Quand la vue d'une femme feroit pour lui le plus violent des poifons, il ne nous fuiroit pas avec plus de foin. Déja deux fois les arbres fe font dépouillés de leur parure, fans que ce tyran ait adouci la rigueur de fes loix, ou qu'il fe foit trouvé quelqu'un qui ait ofé le réprimer.

Le peuple le redoute plus que la mort elle-même; car à fon mauvais naturel, il joint une force prodigieufe & fort au-deffus de celle des autres hommes. Il eft d'une ftature gigantefque; cent hommes réunis ne pourroient pas lui réfifter. Nous ne fommes pas les feuls qui éprouvions fa tyrannie. Il traite encore plus cruellement les étrangeres. Si votre honneur, fi celui des dames qui vous accompagnent vous eft cher, le parti le plus fûr & le plus fage que vous puiffiez prendre, eft de vous détourner du chemin que vous paroiffez fuivre. Il conduit au château de ce tyran; & en le continuant, vous vous expofez à tous les outrages dont le barbare fe plaît à accabler les chevaliers & les dames qu'il peut faifir.

Morganor, c'eſt ainſi que ſe nomme ce monſtre exécrable, ſurpaſſe en cruauté les Caligula, les Nérons, ou tel autre s'il eſt encore quelque tyran dont le nom ſoit plus déteſté. Il eſt plus altéré du ſang humain, & ſur-tout de celui des femmes, que le loup ne l'eſt de celui des foibles agneaux. Il maſſacre, ou il fait honteuſement chaſſer toutes les femmes que leur mauvais ſort conduit aux environs de ſon informe repaire. Les dames & Roger voulurent ſavoir ce qui l'avoit porté à ces excès d'atrocité, & ils prierent cette femme de vouloir bien leur en faire récit.

Le maître de ce château, dit alors cette femme, fut toujours ſuperbe, injuſte, inhumain; mais pendant long-tems il ſut diſſimuler ces vices. Tant que ſes deux fils, dont les inclinations étoient fort éloignées des ſiennes, vécurent, on vit fleurir dans ces lieux la courtoiſie & l'honnêteté; car la cruauté répugnoit à leur ame, & jamais ils ne conçurent un ſentiment vil. Leur pere les aimoit tant, que quelqu'avare qu'il fût, il ne ſe refuſoit à rien de ce qui pouvoit leur faire plaiſir. Les dames & les chevaliers

qui passoient par ce château, y étoient si bien reçus, qu'ils s'en retournoient remplis d'estime & d'affection pour les deux freres. L'un s'appelloit Cilandre, l'autre Tanacre. Tous deux avoient mérité par leurs actions, d'être reçus chevaliers, & les graces de leur personne égaloient leur valeur.

Ils auroient continué à s'attirer l'estime de tous ceux qui les connoissoient, si l'amour ne fût pas venu troubler la paix de leur cœur. Ils marchoient dans la route des vertus ; cette funeste passion les entraîna dans le labyrinthe du crime, & leur fit perdre le fruit de tout le bien qu'ils avoient fait jusqu'à ce moment.

Il vint dans ces tems un chevalier de la cour de l'empereur grec. Il avoit avec lui une femme qui, à toutes les graces de son sexe, joignoit la plus rare beauté. Cilandre s'en éprit si fortement, qu'il ne crut pas pouvoir survivre au moment qui le sépareroit d'elle. Comme il jugea que toutes ses sollicitations seroient inutiles, il résolut de s'en emparer par force. Il prit ses armes, & il attendit le chevalier non loin du château de son pere. L'audace de la jeunesse, & la

la violence de ſon amour, lui fermerent les yeux ſur les ſuites de ſon action. Dès qu'il apperçut le chevalier grec, il le défia, & il courut ſur lui la lance baiſſée. Il s'imaginoit le renverſer du premier choc, & rentrer dans le château de ſon pere avec la victoire & la dame pour qui il avoit combattu. Mais ſon adverſaire, fameux dans l'art des combats, briſa ſon caſque, comme s'il eût été d'un verre fragile, & le renverſa mort à ſes pieds. On vint apprendre cette fâcheuſe nouvelle à ſon pere, qui fit apporter au château le cadavre de ſon fis, & le plaça dans le tombeau de ſes ancêtres, avec tous les ſignes de la plus profonde affliction. Les étrangers n'en furent pas moins bien accueillis, parce que Tanacre étoit auſſi honnête & auſſi obligeant que ſon frere.

La même année le haſard conduiſit dans leur château un baron d'un pays fort éloigné, & ſa femme. Tous deux étoient diſtingués par les plus brillantes qualités. L'un étoit brave au-delà de tout ce qu'on peut exprimer; l'autre, douée de tous les charmes de ſon ſexe, avoit autant de vertu & de grandeur d'ame, que de beauté.

Jamais union ne fut mieux aſſortie. Auſſi reſſentoient-ils l'un pour l'autre tous les feux que l'amour peut inſpirer. Olindre de Longueville étoit le nom du baron, & Druſille celui de ſon épouſe.

Incapable de réſiſter à tant de charmes, Tanacre conçut pour cette femme une paſſion auſſi violente que celle de ſon frere pour l'épouſe du chevalier grec. Les ſuites funeſtes qu'avoient eu l'injuſtice de ſon frere, ne l'épouvanterent point. Il réſolut de violer ainſi que lui, les loix ſacrées de l'hoſpitalité, plutôt que de mourir conſumé de deſirs & d'amour. Mais comme le ſort de ſon frere, qui avoit ſuccombé, l'allarmoit, il prit le parti d'enlever à Olindre ſon épouſe, de maniere qu'il ne pût pas s'en venger. C'eſt ainſi qu'oubliant les ſentimens de vertu par leſquels il s'étoit conduit juſqu'alors, il ſe plongea dans les vices dont ſon pere lui donnoit l'exemple.

La nuit qui précéda le départ d'Olindre, il fit armer en ſecret vingt hommes. Il les plaça loin du château de ſon pere, dans de ſombres cavernes, où ils attendoient cet infortuné. Lorſqu'il

fut arrivé dans cet endroit, ils l'attaquerent & lui fermerent tous les passages. Olindre se défendit avec courage; mais enfin, forcé de succomber sous le nombre, il perdit sa femme avec la vie. Alors Tanacre s'empara de Drusille, qui, plongée dans la plus profonde douleur, ne vouloit pas survivre à son époux, & demandoit en grace la mort à ses assassins. Pour se la procurer, elle se précipita dans un vallon; mais son dessein n'eut pas de succès. Elle se froissa seulement tout le corps, & se fit une blessure considérable à la tête. Tanacre donna ordre de la transporter sur un brancard au château de son pere, où, craignant de perdre le fruit de ses crimes, il la fit traiter avec toute l'attention possible.

Pendant qu'il s'occupoit des soins qu'exigeoit sa guérison, on faisoit les préparatifs de son mariage; car il croyoit qu'une femme si belle & si sage méritoit le titre d'épouse, & non celui de maîtresse. Tout entier à cette idée, Tanacre n'a pas d'autres soins, d'autres desirs. Elle est l'objet de ses pensées, de ses entretiens. Il sent qu'il a justement mérité son indignation; il l'avoue, & fait tout ce qu'il peut pour réparer

ſon crime ; mais en vain. Plus il lui donne de ſignes d'amour, plus il s'efforce de l'appaiſer, plus elle le déteſte, plus elle s'affermit dans la réſolution de lui donner la mort. Cependant toute violente qu'elle eſt, ſa haine ne l'aveugle pas au point de l'empêcher de comprendre que pour exécuter ſon deſſein, il faut diſſimuler, tendre des embuches ſecrettes, & qu'il ne lui reſte pas d'autre moyen de nuire à Tanacre. Elle prend donc le parti de feindre les ſentimens les plus contraires à ceux qu'elle éprouvoit. Son viſage annonce le calme & la ſérénité; mais ſon cœur ne reſpire en ſecret que la vengeance. Elle forme pluſieurs projets ſans s'arrêter à aucun. Elle crut pouvoir accomplir ſes deſſeins, en faiſant le ſacrifice de ſa vie, & ſur-le-champ elle le réſolut. Pouvoit-elle regretter la vie, en la perdant pour venger un époux qui lui avoit été ſi cher ?

Cette réſolution priſe, elle ne donne plus que des ſignes de joie, & elle ſemble deſirer ce mariage avec ardeur. Loin de montrer de la répugnance pour cette union, elle la preſſe ; elle écarte tous les obſtacles qui s'y oppoſent.

Elle se pare avec plus de plaisir qu'à son ordinaire ; Olindre paroît absolument oublié ; tout ce qu'elle exige, c'est que son mariage se célebre selon l'usage de sa patrie. Cet usage qu'elle réclamoit, n'avoit jamais existé chez elle ; mais elle s'imaginoit, à l'aide de cette fiction, se procurer plus facilement le moyen de faire périr celui qui avoit donné la mort à son époux. La veuve, dit-elle, qui veut passer dans les bras d'un autre mari, offense les mânes de son premier époux. Pour les appaiser, elle doit faire célébrer dans le lieu où repose sa cendre, des messes & d'autres prieres pour lui obtenir le pardon de ses fautes. Cette cérémonie terminée, elle reçoit l'anneau nuptial des mains de son époux ; mais auparavant, le prêtre consacre avec certaines formules pieuses, un vase rempli de vin. Il le verse ensuite dans une coupe, & il la présente aux deux époux. C'est la femme qui doit y porter les levres la premiere.

Tanacre qui croit fort indifférent de célébrer son mariage d'une maniere ou d'une autre, lui répond qu'elle peut faire à ce sujet tout ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle hâte l'instant

qu'il desire si ardemment. L'infortuné ne s'apperçoit pas qu'il court au-devant du piege qu'on lui tend, & qu'il accélere la vengeance d'Olindre. Comme il n'est occupé que de parvenir à son but, ses vues ne s'étendent pas plus loin.

Dursille avoit conservé une vieille domestique qui avoit été prise en même-tems qu'elle, & qu'on lui avoit laissée; elle l'appelle & lui dit, de maniere que personne ne pût l'entendre: Prépare-moi un des poisons les plus prompts que tu saches composer. J'ai trouvé un moyen de faire périr le perfide Morganor, & de me sauver ensuite, ainsi que toi. Je te dirai comment dans un autre moment. Soumise aux ordres de sa maîtresse, la vieille prépare les sucs venimeux, & les apporte à Drusille, qui les mêle dans un flacon d'un excellent vin de Candie, & le garde pour le jour de son mariage, auquel il n'y avoit plus d'obstacle.

Le jour fixé pour cette union, Drusille, ornée de pierreries, & pompeusement parée, se présenta dans le temple, où on avoit fait placer sur une colonne, l'urne qui contenoit la cendre d'Olindre. On y célebre solemnellement

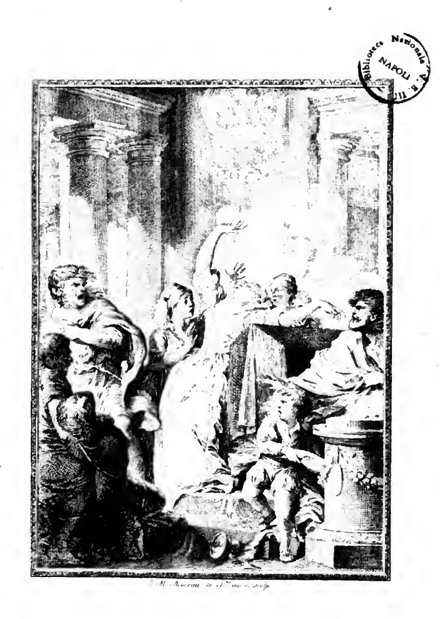
ses obseques. Le peuple y accourt en foule ; & Morganor, plus gai qu'à son ordinaire, y vient avec son fils & ses amis. Dès que ces rits sacrés furent accomplis, & que le pontife eût béni le vin, il le versa dans une coupe d'or qu'il présenta à Dursille. Elle en but autant qu'il le falloit pour effectuer son dessein ; puis d'un air riant, elle présenta la coupe à Tanacre, qui d'un seul trait la vida jusqu'au fond.

Lorsqu'il eut remis le vase au prêtre, il s'avança vers Drusille, la joie dans les yeux, & il ouvrit les bras pour l'embrasser. Mais alors cette femme altiere cessant les feintes douceurs dont elle l'avoit amusé jusqu'alors, le repousse avec horreur. Tous les feux de la colere étincellent dans ses yeux & dans sa figure. Traître! s'écrie-t-elle d'une voix terrible & entrecoupée, retire-toi loin de moi. Attends-tu de moi des plaisirs, après m'avoir fait verser tant de larmes, & causé de si cruels tourmens ? Meurs de ma main, & apprends que cette coupe est empoisonnée. C'est un supplice trop doux pour un si grand crime. Dans le monde il n'est pas de tortures qui puissent égaler tes forfaits. Tout ce

que je regrette en mourant, eſt de n'avoir pas accompli ce ſacrifice comme je le deſirois. Mes vœux étoient comblés, ſi j'avois pu te faire ſouffrir tout ce que tu mérites. Cet époux qui me fut ſi cher, excuſera, je l'eſpere, mon impuiſſance ; il ne conſiderera que la pureté de mes intentions, & il me pardonnera, ſi ne pouvant te punir comme je l'aurois voulu, je l'ai du moins vengé autant qu'il m'a été poſſible. Mais j'eſpere voir dans l'autre monde ton ame condamnée aux peines qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de te faire ſubir dans celui-ci. Je les y contemplerai, & j'y inſulterai d'un œil ſatiſfait.

Puis tournant de l'air le plus ſatisfait vers le ciel ſes yeux preſqu'éteints par l'effet du poiſon : Olindre, ajouta-t-elle, reçois cette victime qu'une épouſe chérie offre à la vengeance, du meilleur de ſon cœur, & obtiens-moi du Tout-puiſſant la grace d'habiter avec toi les céleſtes demeures. Nulle ame, il eſt vrai, ne parvient dans ce ſéjour de délices ſans l'avoir mérité par ſes œuvres ; mais je m'y préſente avec les dépouilles de ce monſtre odieux : purger la

Biblioteca Nazionale NAPOLI



M. Moreau le J.ne inv. e. sculp

Digitized by Google

terre des ſcélérats de cette eſpece, n'eſt-ce pas l'action la plus méritoire ?

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle ceſſa de parler & de vivre. Malgré les ombres de la mort qui couvroient ſon viſage, on y voyoit encore éclater la joie d'avoir puni de cette maniere la cruauté de celui qui l'avoit privée d'un époux ſi tendrement aimé. Je ne ſais ſi les derniers ſoupirs de Tanacre prévinrent ou ſuivirent les ſiens. Le poiſon, dont il avoit pris une plus grande quantité, dut, je crois, produire ſur lui de plus prompts effets.

Morganor, qui vit ſon fils tomber dans ſes bras, & y expirer dans l'inſtant, fut ſaiſi d'une douleur ſi ſoudaine, qu'elle penſa tarir en lui les ſources de la vie. Deux fils faiſoient ſa plus douce conſolation, il en eſt privé preſque à la fois; & ce ſont deux femmes qui les lui enlevent. L'une a cauſé la mort du premier, l'autre l'a donnée au ſecond de ſa propre main. La tendreſſe, la pitié, la douleur, la colere, agitent tout-à-la-fois ce malheureux pere; il frémit comme les flots d'une mer en courroux; il court ſur Druſille pour ſe venger; mais déja

elle avoit rendu le dernier ſoupir. Sa haine & ſa fureur cherchent à s'aſſouvir ſur ce corps privé de ſentiment. Comme un ſerpent mord en vain la terre qui le retient dans le ſable, comme un dogue au regard farouche ſe jette ſur la pierre qu'un Voyageur lui a lancée, & la briſe entre ſes dents, tel, & plus cruel encore, Morganor exerce ſa fureur contre ce corps inanimé.

Non-content de l'avoir déchirée de ſes mains, le barbare fond ſur les femmes dont le temple eſt rempli; & ſans aucune diſtinction, ſon fer cruel nous moiſſonne comme l'herbe tombe ſous la faulx du villageois. On ne ſauroit lui oppoſer aucune défenſe. En un moment il en tue trente, & il en bleſſe plus de cent. Il eſt ſi redouté, que perſonne n'oſe arrêter ſa fureur. Le peuple, les femmes, tout fuit. Il ne reſte dans le temple que ceux qui ne peuvent pas en ſortir. Enfin, ſes amis calment par leurs prieres, & par une honnête violence, cet effroyable emportement. On l'engage à ſe retirer dans ſon château ſitué ſur la cîme d'un rocher, & à abandonner ces lieux remplis d'horreur & de déſolation.

Tant de ſang répandu ne lui ſuffit pas pour appaiſer ſa colere. Ses amis & le peuple ſe réuniſſent pour le conjurer de ne pas nous exterminer entierement. Il veut bien y conſentir, mais à condition que nous quitterons toutes le pays. Dans le jour même il fit publier la loi qui nous en banniſſoit, & nous défendoit de paſſer ces limites. Malheur à celles qui s'approchent davantage du château. C'eſt ainſi que les maris furent ſéparés de leurs épouſes, les peres de leurs fils ; ſi quelqu'un d'eux a la hardieſſe de venir nous trouver, il faut qu'il ſe garde bien de ceux qui pourroient en inſtruire Morganor. Les peres ont été punis par des amendes conſidérables, les autres ont expiré dans les ſupplices. Il a enſuite porté pour les environs de ſa demeure, une loi plus barbare & plus atroce que tout ce qu'on a vu ou entendu dire juſqu'ici.

Cette loi ordonne que toute femme qui ſe trouvera dans le vallon ſur lequel domine ſon château, ſera battue de verges, & chaſſée de la contrée, après qu'on lui aura coupé ſes vêtemens, de maniere qu'elle ſoit réduite à mon-

trer ce que la pudeur & la nature s'efforcent de cacher. S'il s'en préfente quelques-unes accompagnées de chevaliers, elles y font condamnées à mort. Ce monftre, privé de tout fentiment de pitié, les traîne au tombeau de fes fils, & les y égorge de fa main. Il outrage les chevaliers qui les efcortent, les prive de leurs armes, de leurs chevaux, & les jette dans une obfcure prifon. Il lui eft facile d'exercer toutes ces horreurs, car nuit & jour il a plus de mille hommes fous les armes autour de fa demeure. S'il rend la liberté à quelqu'un de fes prifonniers, ce n'eft qu'après lui avoir fait jurer fur tout ce qu'il y a de plus facré, que pendant le refte de fa vie il aura les femmes en horreur. Si donc vous voulez vous perdre, ainfi que les dames qui vous accompagnent, vous pouvez vous avancer vers les murs qu'habite ce barbare, & éprouver ce qui l'emporte chez lui, de la force ou de la cruauté.

Le récit de cette femme, qui émût d'abord la pitié des deux guerrieres, excita enfuite fi vivement leur indignation, que fi la nuit n'eût retenu leurs pas, elles euffent fur le champ

couru au château. Dès que l'aurore donna aux étoiles le ſignal de diſparoître devant le ſoleil, Roger & ſes deux compagnes reprirent leurs armes, & remonterent ſur leurs courſiers.

Ils alloient partir, lorſqu'ils entendirent derriere eux un grand bruit de chevaux, qui leur fit porter les yeux dans le vallon. Ils y apperçurent à la diſtance de la portée d'un arc, environ une vingtaine d'hommes armés, les uns à pied, les autres à cheval, qui s'avançoient en aſſez bon ordre par un ſentier étroit. Ils conduiſoient au milieu d'eux, une femme qui paroiſſoit fort âgée; elle étoit liée ſur un cheval, comme un homme que ſes crimes ont fait condamner au feu, ou à quelqu'autre ſupplice. Malgré l'éloignement où elles la voyoient, les habitantes du bourg la reconnurent auſſitôt à ſa figure & à ſes habits, pour la confidente de Druſille. C'étoit la vieille que le raviſſeur Tanacre avoit enlevée avec l'épouſe d'Olindre, & qui avoit enſuite été chargée de préparer le poiſon qui produiſit de ſi terribles effets. Comme elle ſoupçonnoit en partie ce qui alloit ſe paſſer, elle ne s'étoit pas rendue au temple avec les

autres ; mais elle avoit profité de ce moment pour s'enfuir, & gagner un lieu où elle espéroit être en sûreté.

Morganor apprit dans la suite, qu'elle s'étoit retirée en Autriche ; & depuis qu'il le sut, il tenta tous les moyens de s'en rendre maître pour la faire brûler ou pendre. Enfin l'avarice, source de tant de crimes, avoit déterminé par de riches présens, un héros qui avoit donné à cette infortunée un asyle dans ses terres, à la livrer au perfide Morganor. Il la lui avoit envoyée jusqu'à Constance, liée sur un cheval, & renfermée dans une caisse comme un ballot de marchandises, avec un baillon dans la bouche, pour qu'on ne pût pas entendre ses cris. Les satellites de ce tyran, qui a banni de son cœur tout sentiment de pitié, l'y ont reçue, & la conduisent ici pour que leur maître assouvisse sur elle toute sa rage.

Comme le grand fleuve qui descend du Vérule gémit en s'éloignant de sa source, & en recevant dans son lit les ondes tributaires du Lambro, du Tesin & de l'Adda : ainsi plus Roger & les deux guerrieres apprennent d'horreurs de

Morganor, plus leur courage altier s'irrite, plus leur fureur devient impétueuſe. Leur haine & leur colere contre un homme ſanguinaire, s'accroiſſent au point qu'ils veulent le punir, malgré tous les ſoldats dont il eſt environné. Une mort prompte leur paroît trop douce pour lui faire expier tant de crimes. Ils décident qu'ils lui en feront ſentir toutes les horreurs, en la prolongeant par d'affreux tourmens. Mais auparavant, ils croient devoir délivrer la dame que les ſatellites de Morganor traînent à la mort. Un coup d'éperon fait franchir en un inſtant à leurs chevaux, l'intervalle qui les ſépare de cette troupe. Jamais ces miſérables n'avoient eu à ſoutenir un plus terrible aſſaut. Ils ſe trouvent trop heureux de jetter leurs boucliers, d'abandonner la vieille, leurs armes, & de s'enfuir nuds.

Tel qu'un loup qui, chargé de ſa proie, approche de ſon repaire & ſe croit déja en ſûreté, dès qu'il voit le chaſſeur & les chiens lui couper le chemin, ſe débarraſſe de ce fardeau, & s'efforce de ſe ſauver dans les buiſſons les plus épais : ainſi les gardes du tyran ne furent

pas moins prompts à prendre la fuite, que les chevaliers à les attaquer. Ils ne ſe contentent pas d'abandonner la vieille, & de jetter leurs armes; ils ſe précipitent de leurs chevaux dans l'eſpérance de gagner plus facilement les ſombres cavernes, & les endroits inacceſſibles de ce vallon. Ils ne pouvoient pas faire un plus grand plaiſir à Roger & à ſes deux compagnes, dont les chevaux s'étoient fatigués la veille à porter Ullanie & les deux dames de ſa ſuite, à qui ils donnerent trois des chevaux de ces fugitifs.

Ils ſe hâtent enſuite de ſuivre la route qui les conduiſoit à l'habitation du féroce Morganor. Ils veulent que la vieille les y accompagne, pour être témoin de la maniere dont ils alloient venger Druſille. Celle-ci qui craignoit que ces guerriers n'échouaſſent dans leur entrepriſe, ne veut pas y conſentir; elle pleure, s'écrie, ſe lamente, mais en vain; Roger la ſaiſit dans ſes bras, & tout en galoppant il l'emporte ſur la croupe du vigoureux Frontin. Bientôt ils arrivent à la vue d'un gros bourg, acceſſible de tous côtés, & qui n'étoit défendu par aucune fortification

fortification. Au milieu du bourg s'élevoit une roche ſur laquelle on avoit conſtruit un château. Ils s'avancent vers cet endroit qu'ils ſavent être la demeure du tyran.

Dès qu'ils ſont entrés dans le bourg, quelques gens de pied, qui en gardoient l'enceinte, formerent une barriere. On avoit déja laiſſé tomber celle du côté oppoſé. Dans l'inſtant Morganor, accompagné d'une nombreuſe troupe de gens armés, deſcend de ſon château, & leur expoſe en peu de mots, & du ton le plus menaçant, les coupables loix qu'il fait obſerver dans cette contrée. Au lieu de lui répondre, Marfiſe qui, auparavant, étoit convenue avec Roger & Bradamante, de la maniere dont ils devoient s'y prendre, court ſur le tyran; & comme elle ne vouloit pas ſe ſervir contre lui de ſa lance ni de ſon épée, elle aſsène un ſi vigoureux coup de poing ſur ſon caſque, qu'elle l'étourdit & le renverſe de ſon cheval. Bradamante pouſſe en même-tems le ſien. Roger ne reſte pas en arriere ; il la ſeconde ſi bien, qu'il tue ſix hommes ſans avoir beſoin de remettre ſa lance en arrêt. Un fut bleſſé dans

les flancs, deux à la poitrine, un à la tête, & l'autre au col. La lance se rompit dans le dos du sixieme, qui cherchoit à fuir, & elle lui sortit par la poitrine. La fille d'Aimon renverse tous ceux qu'elle touche de son arme. C'est la foudre qui, s'échappant des cieux embrasés, détruit tout ce qui se trouve sur son passage. Le peuple allarmé fuit vers la forteresse ou dans la plaine; quelques-uns se retirent dans les églises, d'autres s'enferment dans les maisons. Il ne reste sur la place que des morts & des mourans.

Cependant Marfise avoit lié à Morganor les mains derriere le dos, & l'avoit livré à la vieille suivante de Dursille, qui se trouvoit alors bien dédommagée de la frayeur qu'elle avoit eue. Il fut ensuite question de brûler ce bourg, si les habitans, touchés d'un sincere repentir, ne détruisoient les coupables loix de Morganor, & ne se soumettoient à celles qu'il leur plairoit de leur imposer. Il ne fut pas difficile de les y déterminer. Outre la crainte de Marfise, qui menaçoit de les exterminer jusqu'au dernier, tous détestoient Morganor & ses cruelles loix.

Mais le peuple obéiſſoit, comme il fait preſque toujours, à ceux pour qui il reſſent le plus d'averſion ; la défiance mutuelle fait que chacun gardant le ſilence, & n'oſant s'ouvrir à ſon voiſin, on laiſſe le tyran bannir l'un, condamner l'autre à la mort, s'emparer des biens d'un troiſième, ou lui faire perdre l'honneur. Mais le cœur, réduit au ſilence ſur la terre, pouſſe vers le ciel des cris qui excitent Dieu & ſes Saints à une vengeance toujours plus terrible, lorſqu'elle s'eſt fait attendre plus long-tems.

Enivrés de colere & de haine, les ſujets de Morganor cherchent à ſe venger par des outrages de toute eſpece. *Chacun*, dit le proverbe, *court à un arbre abattu par les vents.* Puiſſe l'exemple de Morganor apprendre à ceux qui regnent, que les maux qu'ils font ſont ſouvent ſuivis de maux encore plus grands qui retombent ſur leur tête ; & le peuple, & les grands, tout le monde étoit charmé de voir le tyran puni de ſes excès. Pluſieurs de ceux dont il avoit tué les femmes, les filles, les ſœurs & les meres, ne contraignant plus leur reſſentiment, accouroient pour lui donner la mort ; de ſorte que ces

magnanimes guerriers, & le brave Roger, qui vouloient le couvrir d'ignominie, & le faire périr dans des fupplices plus lents, avoient beaucoup de peine à le défendre contre la fureur de fes fujets.

Ils l'avoient, comme je vous l'ai déja dit, livré nud, & lié de maniere que tous fes efforts pour rompre fes chaînes étoient inutiles, à cette vieille, qui le haïffoit autant qu'une femme puiffe haïr fon plus mortel ennemi. Pour fe venger des pleurs qu'il lui avoit fait verfer, elle lui mettoit le corps en fang avec un aiguillon qu'un des habitans de ce lieu lui avoit donné. L'ambaffadrice de la reine d'Iflande, & les deux dames de fa fuite, qui n'avoient pas oublié l'affront qu'il leur avoit fait effuyer, n'ont pas moins d'ardeur que la vieille. Elles fe défefperent de ce que leurs forces ne répondent pas au defir qu'elles ont de le tourmenter. Elles lui jettent des pierres, le déchirent de leurs ongles, le mordent; il n'eft pas de maux qu'elles ne lui faffent, & il ne fouffre pas encore affez à leur gré.

Tel qu'un torrent groffi par de fréquentes

pluies, ou par des amas de neige que le soleil a rendus fluides, se précipite avec fracas du haut des montagnes, & entraîne dans sa chûte les arbres, les rochers, les guérets & les récoltes; mais cette impétuosité ne dure pas long-temps; bientôt ses eaux s'écoulent, ses ravages cessent, & il devient si foible, qu'une femme ou un enfant peuvent le passer, & souvent même à pied sec. Ainsi finit ce Morganor, au nom de qui tous ses sujets trembloient. Son orgueil est brisé, son pouvoir est anéanti, une femme, un enfant peuvent lui faire impunément les outrages les plus sanglans.

Roger & les deux guerrieres monterent ensuite au château, qui leur fut ouvert sur-le-champ par celui qui y commandoit. Une partie des richesses fut livrée au pillage. On abandonna l'autre à Ullanie & à ses compagnes. On y trouva le bouclier d'or, & les trois princes que le tyran avoit pris, & qui, comme je vous l'ai déja dit, étoient venus dans ce lieu à pied & sans armes. Depuis le moment où ils avoient été renversés par Bradamante, ils avoient tou-

jours marché ainsi à la suite de cette dame ; qui venoit des climats les plus reculés du nord.

Il seroit difficile de décider si elle dût se plaindre ou se féliciter de ce qu'ils s'étoient trouvés sans armes. Avec des armes ils auroient pu la défendre ; mais s'ils avoient succombé, son sort eût été beaucoup plus funeste. Comme toutes celles qui se présentoient accompagnées de défenseurs, on l'auroit conduite au tombeau des deux freres, & sacrifiée à leurs mânes. Quelque dur qu'eût été le traitement qu'on lui avoit fait essuyer, la honte qu'il lui avoit causée étoit préférable à la mort, d'autant plus que la violence excuse tout.

Avant de partir, les deux guerrieres forcerent les habitans de ce pays, de jurer qu'ils remettroient entre les mains des femmes le gouvernement du pays & toute l'autorité. Elles menacerent des peines les plus séveres quiconque oseroit s'y opposer. Enfin elles établirent dans cet endroit les femmes dans tous les droits dont jouissent ailleurs les maris. Elles leur font ensuite promettre qu'ils ne recevront dans

leur bourg, qu'ils n'admettront à leur table, ou sous leur toît, aucun chevalier, aucun fantassin, sans lui faire jurer sur tout ce qu'il y a de plus redoutable, qu'il sera toujours ami des femmes, & l'ennemi mortel de tous ceux qui auroient le malheur de les haïr; & que s'ils avoient des femmes, ou s'ils en prenoient dans la suite, ils leur seroient toujours soumis, & obéiroient à toutes leurs volontés. Marfise ajouta qu'elle reviendroit avant que les arbres se fussent dépouillés de leurs feuilles; & que pour peu qu'ils se fussent écartés de ces loix, elle mettroit tout à feu & à sang.

Elles ne quitterent pas non plus ce bourg sans faire tirer les restes de Dursille de l'indigne lieu où Morganor les avoit fait jetter, & on les plaça, par leur ordre, avec ceux de son mari, dans un tombeau qu'on leur érigea aussi magnifiquement qu'il fut possible. Pendant tout ce tems la vieille, armée de son aiguillon, ne cessoit de faire ruisseler le sang de Morganor. Tout ce qui la désespéroit, étoit que sa foiblesse la forçoit de donner quelque relâche à ses tourmens.

Digitized by Google



CHANT XXXVIII.

Aimables beautés, qui prêtez à mes accens une oreille indulgente, je lis dans vos yeux que le départ de Roger, qui abandonne si promptement une aussi fidèle amante, vous déplaît presqu'autant qu'à la fille d'Aimon; peut-être même êtes-vous tentées d'en conclure qu'il ne devoit pas être fortement épris. L'honneur seul pouvoit excuser une séparation aussi cruelle pour sa maîtresse. Tout autre motif, eût-il espéré plus de trésors que les Crésus & les Crassus n'en réunirent jamais, eût prouvé, j'en conviendrai avec vous, que la flèche qui l'avoit percé n'avoit pas pénétré bien profondément dans son cœur; car ni l'argent ni l'or ne peuvent se mettre en comparaison avec de telles délices & une aussi parfaite satisfaction. Mais Roger avoit son honneur à conserver; ainsi, loin d'être blâmé, il méritoit des louanges; & si la beauté dont il étoit épris eût résisté à ses instances, & eût exigé qu'il ne la quittât pas, elle auroit prouvé ou peu d'amour, ou peu de sens. Un amant, je parle ici de ceux dont l'amour a fait plus

qu'effleurer le cœur, doit préférer la vie de l'objet aimé à la ſienne propre. A combien plus forte raiſon ne doit-il pas renoncer à une légere ſatisfaction, lorſqu'il eſt queſtion de l'honneur, qui eſt ſi au-deſſus de la vie, après lui le plus grand des biens?

Roger fit ſon devoir en ſe rangeant ſous les drapeaux de ſon prince. Comme il n'avoit aucune raiſon de le quitter, il ne pouvoit pas l'abandonner ſans infamie. Almont avoit, il eſt vrai, fait mourir le pere de ce guerrier; mais ce n'étoit pas la faute d'Agramant, qui, depuis, n'avoit rien négligé pour effacer auprès de Roger le crime de ſes ancêtres. Le retour de Roger auprès de ſon prince étoit donc indiſpenſable, & Bradamante mérite également d'être louée pour n'avoir pas voulu le forcer de reſter auprès d'elle, comme elle pouvoit le faire en réitérant ſes prieres. Dans un autre inſtant il pourra conſoler ſa maîtreſſe de ſon abſence; mais l'honneur commande impérieuſement; & dans ce genre, des ſiecles ne ſuffiſent pas pour réparer l'erreur d'un moment.

Roger rentra dans Arles, où Agramant avoit

raſſemblé les débris de ſon armée ; & les deux guerrieres, qui avoient prévenu par la plus étroite amitié les liens du ſang qui devoient les unir un jour, ſe rendirent enſemble au camp, où Charles avoit réuni toutes ſes forces dans l'eſpoir de terminer par une bataille, ou par un ſiege, une guerre qui déſoloit ſes états depuis ſi long-tems.

L'arrivée de Bradamante cauſa la joie la plus vive dans le camp. Chacun l'honore & la ſalue. Elle répond à ces hommages en s'inclinant de côté & d'autre. Dès que Renaud apprit l'arrivée de ſa ſœur, il vint à ſa rencontre. Richard le ſait ; Richardet & ſes autres freres ne montrent pas moins d'empreſſement. Tous la reçoivent avec les témoignages de l'affection la plus ſincere. Mais lorſqu'on ſut enſuite qu'elle étoit accompagnée de Marfiſe, cette guerriere ſi fameuſe, qui avoit rempli de la gloire de ſon nom tout le pays qui s'étend depuis le Cathai juſqu'aux confins de l'Eſpagne ; ſoldats & chevaliers, pauvres & riches, tous ſortirent de leurs tentes. On accourt de toute part ſur leur paſſage. La foule ſe preſſe, ſe heurte, pour

voir tant de beauté réunie à tant de valeur.

Elles se présenterent avec respect devant le fils de Pepin. Ce fut, dit Turpin, la premiere fois que l'on vit Marfise poser un genou en terre. Dans la foule des rois ou des empereurs, qui, célebres par leurs vertus ou par leur puissance, commandoient aux sarrasins & aux chrétiens, Charles lui parut seul mériter cet honneur. De son côté Charles l'accueillit de la maniere la plus flatteuse. Il sortit de sa tente pour aller au-devant d'elle, & il la fit asseoir à ses côtés, au-dessus des rois, des princes & des barons. Bientôt un signal fit retirer le peuple. La foule disparut, & il ne resta plus que les paladins & un petit nombre de personnes du plus haut rang. Alors Marfise, d'un ton de voix à la fois noble & gracieux, adresse ce discours à Charles.

« Auguste & invincible empereur, qui depuis la mer des Indes jusqu'aux détroits de Tirinthie, depuis le pâle Scythe jusqu'à l'Ethiopien brûlé par les ardeurs du soleil, fais respecter la croix qui brille sur tes étendards ! O toi ! qui es en même-tems le plus juste & le plus sage des

princes, ta renommée, qui ne connoît pas de bornes, m'a attirée des extrémités de la terre dans ces contrées. Jaloufe, il eft vrai, d'un fi grand renom, j'étois venue dans l'intention de te faire la guerre. Je ne voulois pas qu'un prince auffi puiffant fuivît d'autres loix que les miennes. Voilà ce qui m'a fait inonder les campagnes du fang des Chrétiens; je me préparois à fignaler la haine que je t'avois vouée par bien d'autres actions; mais le fort, par un de fes coups imprévus, vient de me rendre pour jamais ton amie. Dans le moment où je ne m'occupois que de porter le fer & le feu dans tes nombreux bataillons, j'ai appris que le brave Roger de Riza, indignement trahi par fon frere, étoit mon pere. Ma mere, trop infortunée, m'a portée dans fon fein au-delà des mers, & je naquis au milieu du défaftre de ma famille. Un Mage m'a élevée jufqu'à ma feptieme année, & alors j'ai été enlevée par une troupe d'arabes.

Ces brigands m'ont vendue dans la Perfe à un roi qui voulut dans la fuite attenter à mon honneur; mais je le tuai avec tous fes courtifans; j'expulfai de fon trône fa race dégénérée;

je m'emparai de fon royaume ; & avant d'avoir atteint ma dix-neuvieme année, fept rois vaincus & pris avoient orné mes triomphes. Alors jaloufe, ainfi que je l'ai déja dit, de ta renommée, j'avois réfolu de détruire ton empire, & d'effacer ton nom de deffus la face de la terre. J'ignore fi j'aurois réuffi ou fuccombé dans cette entreprife ; mais un événement imprévu a changé ces projets & dompté ma fureur. Depuis mon arrivée dans ces contrées, j'ai appris que je t'étois unie par les liens du fang. Mon pere étoit ton parent & ton vaffal. Je réclame auprès de toi ces deux titres. Cette jaloufie & cette haine, dont je fuivis pendant un tems les mouvemens, je les abandonne pour jamais, ou plutôt, je les conferve pour les tourner contre Agramant & contre la déteftable famille de fon pere & de fon oncle, qui furent les affaffins des auteurs de ma naiffance.

A ce difcours elle ajouta qu'elle vouloit fe faire chrétienne ; & qu'après avoir donné la mort à Agramant, elle pafferoit dans l'Orient pour y faire recevoir le baptême à fes fujets, & porter enfuite la guerre dans tous les pays où

Mahomet & Tervogont sont adorés, afin d'y établir les loix de l'empire & notre saint culte.

L'empereur, qui n'étoit pas moins éloquent que vaillant & sage, donna beaucoup de louanges à Marfise sur son brillant courage & sur ses bonnes intentions, s'étendit sur l'éloge de son pere & de ses illustres aïeux, répondit à chaque partie de son discours, & déploya toute la magnanimité d'un grand cœur. Il finit par la reconnoître pour sa parente, & par l'adopter pour sa fille. Alors il se lève, l'embrasse une seconde fois; & en qualité de pere, il lui donne un baiser au front. Aussitôt tous les guerriers des maisons de Montgraine & de Clermont viennent lui témoigner leur joie. Je ne m'étendrai pas sur les témoignages d'estime & d'affection que Renaud donna à cette héroïne dont il avoit éprouvé le courage sous les murs d'Albraque, ni sur la joie du jeune Guidon, d'Aquilant, de Grifon & de Sansonnet, fidèles compagnons de ses exploits chez les femmes barbares. Maugis, Vivien & Richardet, ne donnerent pas moins de signes d'allégresse à la vue de celle dont le

bras & la vaillance les avoit si bien secondés contre le perfide comte de Maïence, & l'avare espagnol.

On prépara pour le jour suivant le lieu où Marfise devoit recevoir le baptême, & Charles lui-même eut soin de le faire orner magnifiquement. Les évêques les plus distingués par leur savoir & par leurs vertus, se rassemblerent pour instruire cette illustre prosélite. L'archevêque Turpin, revêtu de ses habits pontificaux, lui donna le baptême, & Charlemagne accomplit les autres rites sacrés. Mais il est tems de faire rentrer dans le cerveau vuide de Roland son bon sens, que le duc Astolphe, monté sur le char d'Elie, a rapporté de l'empire de la lune.

Astolphe, descendu de ce globe lumineux avec le vase qui contenoit le fluide précieux qui devoit rendre le sens au plus grand des guerriers, étoit déja parvenu au paradis terrestre. Dans ce lieu, le saint apôtre lui fit remarquer une plante, dont les sucs puissans rendroient la vue au roi de Nubie, dès qu'elle seroit appliquée sur ses yeux. Un service si

important, ajouta le ſaint, joint à votre premier bienfait, engagera ce prince à vous donner une armée pour aſſiéger Bizerte. Il lui apprit auſſi de quelle maniere il devoit armer & former aux combats ces peuples peu exercés, & comment il leur feroit traverſer ces déſerts de ſable, dont les vapeurs brûlantes ébiouiſſent la vue. Il le fit enſuite monter ſur ſon cheval aîlé, qui d'abord avoit appartenu à Atlant, & enſuite à Roger.

Le paladin, après avoir pris congé de ſaint Jean, quitta ce lieu de délices; & ſuivant toujours le cours du Nil, il apperçut bientôt la ville de Nubie; il deſcendit dans cette capitale, & il y trouva le ſenape. Son retour cauſa la joie la plus vive au prince, qui ſe reſſouvenoit avec reconnoiſſance du ſervice qu'il lui avoit rendu en le délivrant des harpies. Mais lorſque diſſipant l'humeur épaiſſe qui le privoit des rayons du jour, il lui eut rendu la vue, le monarque ſe proſterne à ſes pieds, le révère & l'adore comme un Dieu bienfaiſant. Aux troupes que le duc lui demande pour aſſiéger Bizerte, il ajoute cent mille hommes,

& lui offre de les commander en personne. Une plaine immense pouvoit à peine contenir toutes ces troupes qui étoient à pied ; car cette contrée, où il y a tant de chameaux & d'éléphans, ne produit pas de chevaux.

La nuit qui précéda le jour où l'armée de Nubie devoit se mettre en marche, Astolphe monta sur son hippogrife, lui fit fendre rapidement les airs ; & dirigeant son essor vers le midi, il vola droit à la montagne, d'où l'impétueux Notus s'élance vers les climats de l'Ourse. Il vit la caverne, d'où ce vent terrible, lorsqu'il s'éveille, s'échappe par une embouchure étroite. Ainsi que le lui avoit prescrit son maître, il s'étoit muni d'un outre vide. Il l'applique avec soin sur le soupirail de l'antre, où son fougueux ennemi, fatigué de ses courses, dormoit étendu. Le vent, qui ne se doutoit pas du piege., se trouva pris & lié lorsque le lendemain il voulut sortir. Satisfait d'un aussi grand succès, le paladin s'en retourne, & le jour même il part avec l'armée qui étoit suivie des provisions nécessaires, & marche droit au mont Atlas, à travers ces sables si

déliés, sans craindre qu'ils puissent lui nuire.

Lorsqu'il fut arrivé au bas de ce mont, dans un lieu d'où l'on découvroit au loin la plaine d'un côté, & les mers de l'autre, Astolphe choisit les plus vigoureux de ses soldats, & ceux qu'il croyoit les plus propres à être formés promptement aux exercices militaires. Il les range en bataille au bas de cette montagne, les y laisse, & monte sur le sommet, de l'air d'un homme qui médite un grand projet. Puis se prosternant, il adresse à son saint protecteur une fervente priere; & sûr qu'elle est exaucée, il jette du haut de la colline en-bas, une grande quantité de pierres. O prodige étonnant d'une foi extrême! on voit à l'instant, contre toutes les loix de la nature, ces pierres croître en descendant, & prendre de nouvelles formes. Il en sort des jambes, un ventre, un col, une tête allongée. Elles hennissent en bondissant sur cette pente; & parvenues dans la plaine, elles se redressent sur leurs pieds, secouent leur criniere, & sont devenues des chevaux très-réels; les uns gris, les autres bais, les autres noirs. Les soldats, qui les attendent, dans leur poste, au bas de

la montagne, les faisissent, & se trouvent montés sur le champ; car ces animaux étoient nés avec tous les harnois nécessaires pour le combat. Ainsi de quatre-vingt-dix mille fantassins, Astolphe fit en un seul jour quatre-vingt-dix mille chevaliers. Avec cette nombreuse cavalerie, il parcourt l'Afrique entiere, en y mettant tout à feu & à sang, & en y faisant un grand nombre de prisonniers.

Agramant avoit, pendant son absence, chargé de la défense de ses états, les rois de Fez, d'Algarer, & le brave Bronzard. Ils marcherent contre le duc anglois; mais auparavant ils dépêcherent un vaisseau qui, à l'aide des voiles & de la rame, fendoit rapidement les ondes, & ils le chargerent d'instruire Agramant que les peuples de Nubie étoient entrés avec une armée considérable dans ses états, qu'ils dévastoient. Ce bâtiment léger, voguant jour & nuit, arriva promptement sur les côtes de la province, & trouva dans Arles Agramant presque vaincu & pressé par l'armée de Charles, qui n'en étoit pas à plus d'un mille.

Alors ce prince trop présomptueux sentit à

quels dangers l'envie de conquérir les états de Pepin exposoit les siens. Sur le champ il fait assembler son conseil, formé des rois & des chefs du peuple sarrasin; & après avoir porté deux ou trois fois des regards inquiets sur Marsile & sur Sobrix, qui surpassoient tous les autres princes par leur âge & leur expérience, il s'exprima ainsi:

Quoique je sache combien peu il convient à un général de dire, je n'avois pas prévu cet événement, on peut cependant alléguer cette excuse, lorsqu'on est accablé par des circonstances que toute la prudence humaine ne sauroit supposer. Tel est le malheur qui m'arrive. J'aurois eu tort de laisser l'Afrique dépourvue de soldats, si j'avois cru possible qu'elle fût attaquée par les Nubiens; mais excepté Dieu seul, devant qui tout ce qui doit se passer dans l'avenir est présent, qui auroit pu croire qu'une nation si éloignée, dont nous sommes séparés par de mobiles sables que le vent agite comme les flots de la mer, viendroit ravager l'Afrique, & mettre le siege devant Bizerte. Tels sont, seigneurs, les grands objets sur lesquels je

demande vos conseils. Quitterons-nous ce rivage sans avoir recueilli le fruit de nos premieres victoires ? y resterons-nous jusqu'à ce que nous ayons fait Charles prisonnier ? est il des moyens de conserver à la fois notre empire, & de détruire celui de notre ennemi ? Si quelqu'un de vous en connoît, qu'il s'empresse de les exposer, afin que nous puissions voir quel est le meilleur parti, & le prendre.

En terminant ce discours, Agramant se retourna vers le roi d'Espagne, qui étoit assis à ses côtés, comme pour lui faire entendre que c'étoit à lui qu'il s'adressoit. Marsile, après s'être incliné devant ce prince, & avoir fléchi par respect un genou, se replaça sur son trône, & s'exprima ainsi :

La renommée, seigneur, se plaît également à accroître les biens & les maux. Aussi, quelque bonne ou quelque mauvaise nouvelle que je reçoive, je ne me laisse jamais abattre par la tristesse, ou emporter par une joie immodérée. Dans l'un & l'autre cas, je ne cesse jamais de craindre ou d'espérer ; car je sais à quel point la vérité s'altere en passant par tant de bouches.

Mais plus un fait est opposé à la vraisemblance, moins j'y ajoute de foi. Examinez maintenant, s'il est vraisemblable qu'un prince d'un pays aussi éloigné, ait, pour attaquer la belliqueuse Afrique, traversé des sables autrefois si funestes à Cambise. Je veux bien croire que quelques arabes vagabonds sont descendus de leurs montagnes, ont commis quelques hostilités, pillé quelques villages, & tué ou fait prisonniers quelques-uns de vos sujets; mais pour excuser pleinement sa négligence, ou son peu de courage, votre viceroi Branzard en compte mille pour un.

Je fais plus : je suppose pour un instant que, par un prodige inoui, les nubiens soient tombés du ciel sur la terre, ou qu'ils soient venus enveloppés dans des nuages, puisque personne ne les a vus en chemin; croyez-vous que cette nation soit capable de dompter l'Afrique? Quand vous ne lui enverriez aucun secours, il faudroit que vos garnisons fussent bien foibles, pour craindre un peuple si dépourvu de courage. Si cependant vous croyez ces forces insuffisantes, faites-y passer quelques vaisseaux

& un petit nombre d'hommes. Dès qu'ils verront vos étendards fortir de vos vaiffeaux, ces peuples lâches, foit qu'ils foient venus de la Nubie, ou des montagnes des arabes, fuiront vers leurs frontieres. Votre abfence feule leur a donné l'audace de vous attaquer. Saififfons l'inftant d'accabler Charles, que fon neveu ne peut plus défendre. Dans l'abfence de Roland, eft-il parmi vos ennemis quelqu'un qui puiffe vous réfifter? Si, par négligence, ou faute de lumieres, vous abandonnez les palmes que vous êtes prêt à recueillir, l'occafion, qui vous préfente fon front orné d'une grande chevelure, s'échappera de vos mains, & la honte fe joindra aux malheurs qui vous pourfuivront.

Par ce difcours, & par d'autres paroles également artificieufes, l'efpagnol vouloit perfuader au confeil, que l'armée ne devoit pas quitter la France avant d'en avoir chaffé Charles. Mais le roi Sobrin découvrit facilement le but de Marfile, qui ouvroit cet avis plutôt pour fon utilité particuliere, que pour l'intérêt général. Voici comment il combattit fes raifons.

Seigneur, dit-il, en adreffant la parole à

Agramant, que ne me suis-je trompé dans mes conjectures, lorsque je vous engageois à éviter cette guerre ! ou plutôt, si ce que je prévoyois devoit arriver, pourquoi n'avez-vous pas eu plus de confiance au fidèle Sobrin, qu'au présomptueux Rodomont, qu'à Marlaburte, qu'à Alzirde, qu'à Mortazin ? Je voudrois les voir tous ici, mais sur-tout l'audacieux roi d'Alger, pour lui reprocher sa folle présomption. L'insensé croyoit que la France se briseroit sous sa main, comme un verre fragile. Il vouloit vous suivre, ou plutôt vous précéder dans le ciel & dans les enfers, & maintenant il vous abandonne. Dans l'instant où il vous est le plus nécessaire, il se plonge dans une honteuse oisiveté. Mais moi qui, dans le tems où l'on délibéroit, fus regardé comme un homme de peu de courage, pour avoir prédit trop malheureusement ce qui vient de vous arriver, je suis encore avec vous, & j'y resterai jusqu'à ce que j'aie terminé cette vie, que, malgré mon grand âge, je ne cesse d'exposer contre tout ce que l'armée françoise a de plus vaillant. Personne, je pense, n'osera m'accuser de montrer de la

timidité ; & la plupart de ceux qui, dans leur vaine jactance, se sont élevés au-dessus de moi, sont bien éloignés de s'être comportés avec autant de courage.

Je me suis permis ces réflexions peu modestes dans toute autre occasion, pour vous prouver que les conseils que je vous donnai dans ce moment, & ceux que je vais ouvrir actuellement, ne partent point d'un cœur timide ou peu disposé à s'acquitter de son devoir, mais de l'attachement le plus sincere pour votre personne, & de mon zele pour votre service. Je vous engage à retourner dans votre royaume le plus promptement qu'il vous sera possible. Se laisser dépouiller de ses états pour conquérir ceux d'un autre, est un parti peu sage. Mais jusqu'à cet instant, quelles ont été vos conquêtes? Trente-deux rois, vos vassaux, suivoient vos étendards, lorsque vous quittâtes les rivages de l'Afrique. A peine en reste-t-il aujourd'hui le tiers; les autres ont péri dans les combats. Puisse le ciel conserver ceux qui ont échappé à tant de dangers! mais si vous vous opiniâtrez dans cette guerre, je crains

beaucoup qu'ils n'aient pas un ſort plus heureux, & que tout votre peuple n'y périſſe miſérablement. Roland, il eſt vrai, eſt abſent, & les ſecours de ce guerrier manquent à Charles. Sans cette circonſtance, nous ſerions ſans doute réduits à un plus petit nombre encore; mais pour être différée, notre perte n'en eſt pas moins certaine. Renaud, qui, par cent exploits, a prouvé qu'il n'étoit pas inférieur à Roland, eſt dans l'armée chrétienne avec ſa famille & tous les autres paladins ſi redoutés de nos troupes. Ils ont pour eux cet autre Dieu de la guerre (malgré moi je ſuis forcé de louer nos ennemis) le vaillant Brandimart, auſſi terrible que Roland, & dont j'ai moi-même, ainſi que tant d'autres, éprouvé le courage.

Depuis long-tems Roland a quitté le camp des ennemis. Nos affaires en ſont-elles en meilleur état? Si nous avons éprouvé des revers par le paſſé, je crains bien que nous n'en éprouvions encore de plus funeſtes dans la ſuite. Nous avons perdu Mandricard, Gradaſſe nous a quitté, Marfiſe nous abandonne, le roi d'Alger en fait autant, lui qui, s'il étoit auſſi fidèle

sujet que fameux guerrier, seroit fait pour nous consoler de la perte de Mandricard & de Gradasse. Outre tous ces guerriers que nous regrettons, la plus grande partie de nos soldats ont expiré sur le champ de bataille. Tous ceux sur qui nous comptions sont arrivés, & nous n'attendons plus ni vaisseaux ni troupes. Charles, au contraire, vient de voir ses forces s'accroître par la présence de quatre nouveaux chevaliers, que la renommée égale, pour le courage, aux Rolands & aux Renauds. En effet, d'ici à Bactus, il seroit difficile de trouver quatre guerriers d'un mérite égal. Je ne sais si vous connoissez Guidon-le-Sauvage, Sansonnet, & les deux fils d'Olivier; mais pour moi j'en fais plus de cas, & je redoute plus leurs armes, que celles de tous les guerriers allemands & étrangers qui se sont joints à Charles pour consommer notre ruine, notre ruine que tous ces nouveaux secours sont bien capables de hâter.

Chaque fois que vous vous exposerez aux risques d'une bataille, vous aurez du dessous, ou vous serez entierement défait. L'Espagne & l'Afrique ont si souvent succombé, lorsqu'elles

pouvoient oppofer à leurs ennemis le double de leurs foldats ! comment pourront-elles leur réfifter, aujourd'hui que l'Italie & l'Allemagne font réunies à la France, qui reçoit encore des fecours de l'Angleterre & de l'Ecoffe, & qui peut leur oppofer deux foldats contre un ? Si vous perfévérez dans cette entreprife, vous perdez à la fois votre armée & vos états ; mais en vous conformant à la dure néceffité que vous impofe la fortune, vous confervez les débris de votre armée & le royaume de vos peres.

Il y auroit, pourroit-on dire, de l'ingratitude à abandonner Marfile. Ne pouvez-vous pas faire avec Charles, une paix qu'il s'empreffera d'accepter, dès que vous la lui propoferez ? Mais vous êtes l'offenfé ; peut-être croyez-vous compromettre votre honneur, en vous abaiffant à demander la paix, & vous aimez encore mieux tenter le hafard des combats, quelque contraires qu'ils vous aient été jufqu'à ce moment. Tâchez du moins d'engager la victoire à fe déclarer pour vous ; ce qui vous eft facile, fi vous voulez prendre un feul chevalier pour

vider votre querelle, & que votre choix tombe fur Roger. Je le fais, & vous ne l'ignorez pas, Roger eft fi vaillant, que dans un combat fingulier, il eft en état de réfifter à Roland, à Renaud, à tout autre chevalier chrétien ; mais dans une action générale, fa valeur plus qu'humaine n'a pas un avantage auffi décidé. On peut lui oppofer des guerriers auffi redoutables que lui, foutenus par des bataillons entiers.

Si ce parti vous convient, comme il me femble le meilleur, il faut députer fur le champ à l'empereur des chrétiens, un hérault, qui lui dira, que pour terminer vos querelles, & faire ceffer le fang qui coule depuis fi longtems, il choififfe parmi fes plus braves guerriers, un champion qui puiffe réfifter à l'adverfaire que vous lui oppoferez. Ces deux chevaliers combattront jufqu'à ce que l'un d'eux ait remporté une victoire complette. Alors celui des deux rois dont le champion aura fuccombé paiera tribut à l'autre. Charles, j'en fuis bien fûr, acceptera cette condition, quoiqu'il ait tout l'avantage de fon côté ; & j'ai tant de confiance dans la force & dans le courage de

Roger,

Roger, que je ne doute pas qu'il ne triomphe de l'adversaire qu'on lui opposera. D'ailleurs, nos droits sont si évidens, que ce guerrier doit rester victorieux, eût-il à combattre contre le Dieu de la guerre.

Sobrin, par ces raisons, & par d'autres encore plus pressantes, qu'il ajouta, fit passer son avis. On choisit sur le champ des députés, qui, le jour même, se rendirent dans le camp des ennemis. Charles, qui avoit dans son armée tant d'excellens guerriers, se crut sûr de la victoire, dès qu'on lui fit cette proposition. Il chargea de cette entreprise le brave Renaud, celui de tous ses guerriers en qui il avoit le plus de confiance après Roland.

Cet accord plut également aux deux armées: tous étoient las des fatigues de corps & des agitations d'esprit qu'entraînoit après elle une si longue guerre. Chacun se promettoit de passer en paix le reste de ses jours, & maudissoit l'instant où la haine & le courroux lui avoit mis les armes à la main. Renaud regarde comme le plus grand honneur la confiance que Charles lui témoigne en le chargeant d'une entreprise si

importante, & il se prépare avec joie à remplir ses espérances. Il ne fait aucun cas de Roger. Malgré la victoire qu'il a remportée sur Mandricard, il ne le regarde pas comme son égal, & il ne croit pas qu'il puisse tenir un instant contre lui.

De l'autre côté Roger, quoique sensible à l'honneur d'être choisi pour le plus brave parmi les plus vaillans guerriers, pour la décision d'une semblable querelle, paroît affecté de la plus profonde tristesse. Ce n'est pas qu'il redoute son adversaire; quand Roland se joindroit à Renaud pour le combattre, son grand cœur ne seroit pas effrayé; mais Renaud étoit le frere de celle à qui l'amour avoit uni son sort, & qui ne cessoit, dans ses lettres, de lui reprocher le peu d'égards qu'il avoit pour son amour. Si à ses anciens torts, il ajoute encore celui de combattre son frere & de le faire mourir, il craint qu'à la tendresse de Bradamante ne succede une haine qu'il ne pourra jamais appaiser.

Si l'idée de ce combat désespere Roger, sa tendre compagne fait tout retentir de ses cris, & de ses gémissemens; elle se meurtrit le sein,

l'or de ses tresses tombe sous sa main, ses belles joues sont inondées de larmes, elle s'emporte contre l'ingratitude de Roger, & contre la rigueur de son sort. De quelque maniere que se terminât ce combat, il ne pouvoit que lui être funeste. La mort de Roger lui semble si affreuse, qu'elle ne peut pas même en supporter l'idée. Si d'un autre côté le ciel irrité veut la perte de l'empire des François, à la mort de son frere se joindra un malheur auquel elle sera beaucoup plus sensible. Elle ne pourra plus se livrer publiquement à son amour pour celui qu'elle regardoit comme son époux, & à qui elle avoit engagé sa foi, avec des promesses & des sermens qu'il n'étoit plus possible de rompre. Mais la sage Melisse, dont les fidèles secours ne lui manquoient jamais dans l'adversité, ne put entendre, sans en être émue, ses plaintes & ses cris de douleur. Elle vint la consoler, & elle lui promit d'employer en sa faveur toute sa puissance, lorsqu'il seroit nécessaire. Enfin elle l'assura qu'elle sauroit troubler ce combat, qui lui causoit tant de larmes & de si mortelles angoisses.

Cependant Renaud & le brave Roger se préparoient à ce grand combat. Le choix des armes appartenoit au champion de Charles. Renaud qui, depuis la perte de bayard, ne se servoit plus de chevaux, proposa de combattre à pied, armé de toutes pieces, avec la hache & le poignard pour armes offensives. Ainsi soit que ce fût un effet du hasard, soit que Renaud suivît en cela les conseils de Maugis, qui savoit combien Balezarde étoit dangereuse pour l'acier le mieux trempé, les deux chevaliers convinrent de ne pas se servir de leurs épées. Ils prirent pour champ de bataille une grande plaine aux environs des murs d'Arles.

A peine la diligente aurore avoit-elle quitté le palais du vieux Titon, pour faire luire les premiers rayons du jour fixé pour ce fameux combat, que déja des députés partis de l'un & l'autre camp, avoient dressé des tentes & élevé des autels aux deux extrémités de la lice. Quelques instans après, l'armée des Infidèles sortit rangée en bataille. Au milieu de ces nombreux escadrons paroissoit le roi d'Afrique, revêtu d'armes magnifiques, &

environné de toute la pompe du trône. Il étoit monté sur un coursier bai, dont les crins mouvans étoient du plus beau noir, & le front, ainsi que deux des jambes, marqueté de blanc. Roger marchoit à ses côtés. Dans ce grand jour, l'altier Marsile ne dédaignoit pas de le servir. C'étoit lui qui portoit ce casque si célebre, qui, mille ans auparavant, avoit défendu la tête d'Hector, qui avoit été chanté dans des vers bien plus harmonieux que les miens, & qui avoit coûté tant de sang à Roger, lorsqu'il voulut l'arracher au roi de Tartarie. D'autres rois & d'autres princes s'étoient partagés le reste de ses armes.

D'un autre côté Charles, suivi de tous ses soldats, sortoit de son camp dans le même ordre, & avec les mêmes précautions que s'il alloit aux combats. Il étoit entouré de ses pairs. Renaud marchoit à son côté, entierement armé, à l'exception de son casque, qui appartint autrefois au roi Mambrin, & qui étoit porté par le danois Ogier. Le duc Naimes, & Salamon, roi de Bretagne, portoient à sa suite les deux

haches d'armes qui devoient ſervir dans le combat.

Charles rangea toute ſon armée ſur une même ligne ; les africains en firent autant ; le milieu de la plaine reſta vide ; & des deux côtés on dévoue à la mort tout guerrier qui paſſera ces limites. Lorſqu'on eut donné au champion des infidèles le choix des haches, deux prêtres ſortirent des rangs des deux armées ; l'un portoit à la main le fidèle récit de la vie de notre divin ſauveur, l'autre tenoit l'alcoran. Charles ſuivoit le prêtre de notre ſainte religion, Agramant accompagnoit celui de Mahomet. Lorſque le premier de ces princes fut arrivé à l'autel dreſſé par les ſiens, il leva les mains vers les cieux, & dit :

O Dieu ! qui avez daigné mourir pour rendre la vie à nos ames ; & vous, vierge divine, dont les vertus furent ſi agréables au ciel, que le Tout-puiſſant daigna, pour ſe revêtir d'une dépouille mortelle, choiſir votre ſein, où vous le portâtes pendant neuf mois, ſans que votre virginité en fût altérée ; recevez le ſerment que



Digitized by Google

je vais prononcer : Je promets à mon nom, & à celui de tous mes successeurs, de payer tous les ans au roi Agramant, & à ceux qui après lui porteront son sceptre, vingt livres de l'or le plus pur, si le champion qui soutient ma cause est vaincu; je m'engage aussi à faire sur-le champ une paix que je ne romprai jamais. Si je viole ces fermens, puisse votre courroux, épargnant mon peuple, fondre sur ma tête, ainsi que sur celle de mes enfans, & apprendre aux mortels combien il est dangereux d'attester en vain votre saint nom. En parlant ainsi, Charles avoit la main posée sur l'évangile, & les yeux fixés vers le ciel.

Ils quittent ensuite cet autel, & ils s'avancent vers celui que les infidèles avoient richement orné. Agramant y jure qu'il se retirera avec son armée au-delà des mers, & qu'il paiera un tribut pareil à celui dont Charles vient de convenir, si Roger succombe sous les coups de Renaud. Il consent aussi à une paix perpétuelle, aux conditions qu'avoit proposé Charles. Il prend de même le grand Mahomet pour témoin de ses fermens, & il étend la main sur le livre

que lui présente son Iman. Ils s'éloignent ensuite l'un & l'autre à grands pas du champ de bataille, & les deux champions y viennent à leur tour faire de mutuels sermens. Roger, si le combat est troublé par la faute de son prince, s'engage à ne plus être son soldat ni son chevalier, & à passer du côté de Charles; Renaud jure aussi que si Charles interrompt le combat avant que la victoire soit décidée pour l'un ou l'autre parti, il se rangera sous les drapeaux d'Agramant.

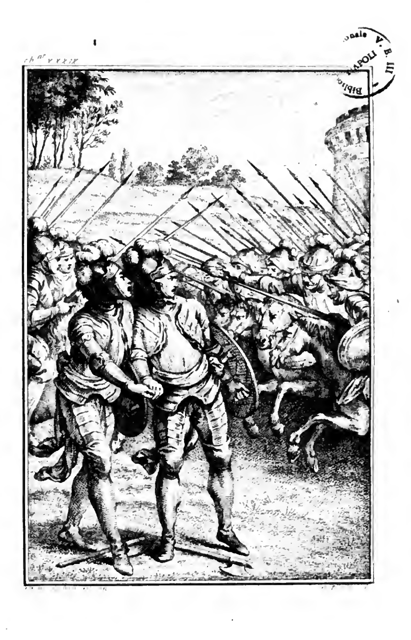
Ces cérémonies terminées, ils se séparent; & chacun d'eux va rejoindre les guerriers de son parti. A peine y étoient-ils arrivés, & déja la trompette avoit donné le signal du combat. Les deux adversaires s'avancent d'un pas mesuré; le combat commence; le fer retentit contre le fer; ils se portent des coups aux bras, à la tête, aux pieds; leurs mouvemens sont si rapides, que le récit en paroîtroit incroyable. Roger qui combattoit contre le frere de celle qui avoit un tel empire sur son cœur, lui portoit des coups avec tant de circonspection, qu'on étoit tenté de le croire le moins brave,

Plus attentif à se défendre qu'à attaquer, il lui auroit été bien difficile de se rendre compte de ses sentimens. Il ne vouloit ni perdre la vie, ni l'ôter à Renaud. Mais voici le terme où je dois suspendre mon récit; l'autre Chant, si vous daignez y prêter l'oreille, vous instruira de la maniere dont fut terminé ce combat.



Digitized by Google





CHANT XXXIX.

RIEN de plus déplorable que la situation de Roger. A ce pénible combat se joignoient les inquiétudes les plus violentes. Il sait qu'il doit périr, quel que soit le sort de ses armes. Renaud lui donne la mort s'il succombe. Si, au contraire, il l'emporte sur son adversaire, il la reçoit de Bradamante. Il sait qu'en portant le coup mortel à son frere, il mérite sa haine, qu'il redoute plus que le trépas. Exempt de ces allarmes, Renaud ne s'occupoit que de remporter la victoire. Il porte à son adversaire de grands coups de hache, tantôt sur la tête, tantôt sur les bras. Le brave Roger tâchoit de les éviter, en parant avec son arme, ou en se détournant à propos. S'il frappe Renaud, c'est dans des endroits où il ne peut y avoir de danger pour sa vie. Ce combat paroît trop inégal aux sarrasins. Roger attaque mollement, tandis que son adversaire le presse avec la plus grande vigueur. Agramant est consterné; il gémit, il soupire, il accuse Sobrin de ce malheur,

vous qui ne l'emporte fur cent de vos ennemis, lorfqu'il me fuit dans les combats. Séduit par ces difcours, Agramant s'avance contre les ennemis, fans trop réfléchir à ce qu'il va faire. Sûr d'avoir pour lui le roi d'Alger, il s'embarraffe peu du traité qu'il vient de jurer. Mille chevaliers accourus à fon aide ne lui feroient pas un plus grand plaifir. A l'inftant même les lances furent baiffées de toutes parts. On fond avec impétuofité les uns fur les autres. Meliffe difparoît dès qu'elle voit la bataille engagée, & avec elle fe diffipent les preftiges qui avoient caufé l'erreur d'Agramant.

Les deux champions, qui fe voient interrompus dans leur combat, contre toute convention, fufpendent à l'inftant leurs coups, & s'engagent réciproquement à ne combattre pour aucun des deux partis, jufqu'à ce qu'ils fachent quel eft celui des deux rois qui a violé les traités. Avant de fe quitter, ils réiterent le ferment qu'ils ont fait de fe déclarer l'ennemi de celui des deux qui aura manqué à fa parole.

Cependant la mêlée s'échauffe, les efcadrons fe choquent, l'un avance, l'autre recule, & le

brave & le lâche courent avec une égale vîtesse; mais l'un fuit, l'autre poursuit. Comme l'agile levrier qui voit l'animal timide destiné à sa dent meurtriere, s'élever devant lui, & mettre les autres chiens en défaut par cent détours, se débat en vain sous la chaîne qui le retient; telle avoit été jusqu'à cet instant Marfise, ainsi que sa belliqueuse compagne. A la vue de cette plaine immense couverte d'une riche proie elles avoient gémi, désespérées de se voir retenues par les liens d'un traité; mais dès qu'ils sont rompus, elles s'élancent avec joie sur les bataillons de l'Afrique.

Le premier que Marfise rencontre, elle le perce de sa lance, qui lui sort de plus de deux pieds par derriere. Elle l'y laisse, tire son épée, & en moins qu'il ne m'en faut pour exprimer ces terribles effets de son courage, elle brise quatre casques, qui semblent plus fragiles que du verre. Bradamante ne se signale pas par des coups moins terribles. Sa lance d'or renverse tous ceux qu'elle touche, mais sans en tuer aucun. Elles combattirent d'abord à peu de distance l'une de l'autre, mais bientôt elles

s'éloignerent, & elles firent couler des flots de ſang par-tout où leur fureur les entraînoit. Qui pourroit faire l'énumération de tous les guerriers que terraſſa cette lance d'or, ou des têtes qui, ſéparées de leur tronc, tomberent ſous le glaive de Marfiſe ? Tel au commencement du printems, lorſque les tiedes haleines du vent du midi ſoufflent ſur l'Appenin, & découvrent l'herbe ſur ſon penchant, deux torrens partis du même lieu précipitent à la fois leurs ondes troublées, puis ſe ſéparant dans leur chûte ; ils entraînent les rochers, renverſent les arbres, emportent dans le vallon les moiſſons & la terre qui les nourriſſoit, & ſemblent ſe diſputer à qui cauſera le plus de ravages ſur ſa route : ainſi les deux guerrieres ſe partagent dans l'armée des ſarraſins. Elles y font un effroyable carnage, l'une avec ſa lance, l'autre avec ſon épée.

Agramant a peine à retenir ſes ſoldats ſous ſes étendards, & à les empêcher de prendre la fuite. En vain il demande Rodomont, en vain il le cherche de tous côtés, il ne peut pas ſavoir ce qu'il eſt devenu. C'étoit lui, ou du moins il

le croyoit, qui l'avoit engagé à rompre ce traité si solemnellement juré à la face du ciel & de la terre, & il le quittoit si promptement. Il n'appercevoit pas non plus Sobrin. Ce prince vertueux s'étoit retiré dans Arles, en prenant le ciel à témoin de son innocence. Il étoit bien sûr que ce jour même Agramant porteroit la peine de son parjure. Egalement effrayé par la religion du serment, Morcile étoit rentré dans les murs. Aussi Agramant a-t-il bien de la peine à résister aux vaillantes troupes de l'Italie, de l'Allemagne & l'Angleterre, parmi lesquelles on voyoit les paladins répandus comme des pierres précieuses dans un riche tissu d'or.

Outre ces courageux soutiens de l'empire des françois, il y avoit encore plusieurs chevaliers de la plus rare valeur, tels que l'intrépide Guidon & les deux fils d'Olivier. Je ne parle pas des deux guerrieres dont j'ai déja décrit les exploits. J'entreprendrois en vain de compter le grand nombre de sarrasins qui tomberent sous le fer de ces fameux chevaliers.

Mais suspendons pour quelques instans le récit de ces combats, & passons la mer sans navire,

navire. Les victoires des françois ne doivent pas me faire oublier, Astolphe. Je vous ai déja parlé des faveurs dont le ciel avoit daigné combler ce brave paladin. Il me semble aussi vous avoir dit, que le vice-roi Branzard, & le roi d'Algazer, avoient rassemblé leurs troupes pour aller à sa rencontre. Elles étoient composées de tous les soldats qu'on avoit pu lever à la hâte. Pour les completter, on avoit pris les enfans & les vieillards. A peine avoit-on excepté les femmes; car Agramant, opiniâtre dans la poursuite de sa vengeance, avoit déja dépeuplé deux fois presque toute l'Afrique. On n'y avoit laissé qu'un petit nombre d'hommes, & ce petit nombre formoit une armée lâche & timide. Ils témoignerent bien toute leur foiblesse; car du plus loin qu'ils apperçurent les ennemis, ils prirent honteusemennt la fuite. Astolphe les chassoit devant ses braves soldats comme de vils troupeaux. Les campagnes furent couvertes des débris de cette armée, & il ne s'en sauva que la plus petite partie dans Bizerte. Le vaillant Bucifer fut fait prisonnier. Branzard eut de la peine à se sauver dans la capitale, plus affligé de la perte

du ſeul Bucifer, que de tous ſes autres malheurs.

Bizerte étoit une grande ville, & il avoit beſoin de tout le courage de ce guerrier pour la défendre. Il voudroit bien pouvoir le racheter. Pendant qu'il s'occupe de ces penſées affligeantes, il ſe rappelle que depuis pluſieurs mois le paladin Dudon eſt dans ſes fers. Le roi d'Alger l'avoit pris au-deſſous de Monaco, au paſſage de la riviere de Gênes. Depuis ce tems Dudon qui tiroit ſon illuſtre origine du danois Ogier, étoit priſonnier. Branzard crut devoir l'échanger contre le roi d'Algared, & il envoya pour cet effet un meſſage au général des abiſſins, que, d'après le fidèle rapport de ſes eſpions, il ſavoit être l'anglois Aſtolphe. Comme ce duc étoit paladin, Branzard ne doutoit pas qu'il ne ſe fît un devoir de rompre les fers d'un membre de cet illuſtre corps. Auſſi le généreux anglois accepta-t-il ſur-le-champ ſa propoſition. Dès que Dudon eût recouvré ſa liberté, il en rendit graces au duc, & il s'occupa avec lui des moyens de pouſſer vigoureuſement la guerre ſur terre & ſur mer.

Aſtolphe commandoit une armée contre laquelle un pays ſept fois grand comme l'Afrique ne ſe fût pas défendu. Il ſe rappella les avis du ſage vieillard, qui lui avoit recommandé de chaſſer le plus promptement qu'il le pourroit les ſarraſins des rivages de la Provence. Il fit donc parmi ſes ſoldats un nouveau choix de ceux qui lui parurent les plus propres aux fatigues de la mer. Puis prenant dans ſes deux mains des feuilles de laurier, de cèdre, d'olivier ou de palmier, il s'avança ſur les bords de la mer, & les jetta dans les flots. Que les ames favoriſées du ciel ſont heureuſes ! faut-il que Dieu accorde ces graces à ſi peu de mortels ! A peine ces feuilles eurent-elles touché les ondes, qu'elles produiſirent le plus étonnant prodige.

On les vit à l'inſtant s'accroître & devenir d'une grandeur prodigieuſe. Les fibres qui les traverſoient ſe changerent en poutres & en chevrons. Leur extrémité conſerve ſa pointe & forme une proue ; enfin elles deviennent autant de vaiſſeaux, qui different pour la grandeur & la forme, ſelon les arbres dont elles ont été cueillies. Rien de plus étonnant que de voir ces

feuilles éparſes produire des flûtes, des galeres, des vaiſſeaux de guerre & de tranſport. La ſurpriſe augmentoit encore en voyant qu'ils étoient munis de tous les agrès néceſſaires. Le duc ne manqua pas de gens propres à les gouverner contre la fureur des vents. La Sardaigne & la Corſe, qui n'étoient pas éloignées, lui fournirent des matelots, des rameurs & des pilotes. Il y embarqua vingt-ſix mille hommes, & le ſage Dudon, auſſi grand capitaine ſur mer que ſur terre, fut choiſi pour les commander.

Cette nombreuſe flotte attendoit ſur les rivages de l'Afrique un tems favorable pour ſon départ, lorſqu'il entra dans ces parages un navire chargé de captifs. Il portoit ces guerriers que Rodomont avoit faits priſonniers au paſſage dangereux de ce pont, où l'on avoit ſi peu d'eſpace pour joûter. Parmi ces infortunés étoient le fidèle Brandimart, parent du comte d'Angers, Sanſonnet, & pluſieurs autres chevaliers de différens pays qu'il eſt inutile de nommer. Le patron de cette barque avoit été forcé par les vents contraires de s'éloigner du port d'Alger, où il vouloit aborder; & ſans s'appercevoir qu'il

étoit au milieu de ses ennemis, il s'empressoit de gagner les rivages de Bizerte, où il croyoit trouver des amis, comme une hirondelle se hâte de revoler vers son nid où ses petits l'appellent par leurs cris. Mais dès qu'il vit de plus près l'aigle de l'empire, les lys & le léopard, briller sur les pavillons déployés, il pâlit, comme l'infortuné, qui, après avoir marché sur un serpent endormi, se retire épouvanté & demi-mort d'effroi pour échapper à la colere & au venin de l'animal irrité. Mais il lui est impossible de fuir. Brandimart, Olivier, Sansonnet, & plusieurs autres le forcent d'avancer au milieu de cette flotte, où le duc anglois & Didon les accueillirent avec des transports de joie. Le patron qui les y avoit amenés, fut condamné à la rame pour le salaire de son passage.

Le fils Othon, ainsi que je vous l'ai déja dit, reçut avec distinction les chevaliers chrétiens. Il les conduisit dans sa tente, où, après leur avoir donné un repas somptueux, il leur fournit des armes, ainsi que tout ce qui leur étoit nécessaire. Dudon différa son départ de quelques jours pour converser avec eux; il jugea qu'il

feroit bien plus utile pour fon entreprife de conférer avec ces fameux guerriers, que d'arriver quelques jours plutôt. Il fut par eux quelle étoit la fituation des affaires en France, ce qu'y faifoient Charles & Agramant, quel étoit l'endroit où il pouvoit débarquer le plus sûrement, & attaquer les ennemis avec le plus d'avantage.

Pendant qu'ils s'entretenoient fur ces grands objets, on entendit dans le camp un bruit confidérable qui s'accroiffoit à chaque inftant. On crioit fi fortement aux armes, que ces braves guerriers, qui ne favoient ce que c'étoit, en furent allarmés. Le duc & fes convives s'arment, s'élancent fur leurs chevaux, & courent vers l'endroit d'où venoit ce tumulte, en s'informant fur leur paffage de ce qui occafionnoit un tel défordre. Enfin ils arrivent à cet endroit, & ils y voient un homme fi robufte, que feul & nud, il caufoit dans le camp un effroyable carnage. Armé d'un bâton du bois le plus dur, il en donnoit des coups à droite & à gauche, & il étendoit fur la place tous ceux qu'il pouvoit atteindre. Il avoit déja tué plus de cent foldats ;

& personne n'osant plus l'attaquer, des fleches tirées de loin étoient la seule défense qu'on opposât à ses fureurs.

Dudon, Astolphe, Olivier, Brandimart, qui s'étoient hâtés d'accourir, admiroient l'étonnante vigueur de cet insensé, lorsqu'ils virent venir une jeune beauté en longs habits de deuil, & montée sur un palefroi. Elle courut à Brandimart, le salua, & se jetta dans ses bras. C'étoit Fleur-de-Lys, qui aimoit si passionnément le fils de Monodant, que quand il fut pris par Rodomont, sa douleur pensa lui faire perdre l'usage de ses sens. Elle avoit passé la mer dès que l'infidèle qui étoit la cause de ses malheurs, lui avoit appris que son amant étoit prisonnier dans la ville d'Alger avec plusieurs autres chevaliers. Déterminée à faire ce trajet, elle avoit trouvé à Marseille un vieux chevalier de la cour du roi Monodant, qui, après avoir cherché Brandimart sur terre & sur mer dans plusieurs climats, avoit enfin appris qu'il le trouveroit en France. C'étoit Bardin, qui avoit été enlevé à son pere Brandimart, encore enfant, & qui l'avoit nourri dans la roche des bois. Dès que

Fleur-de-Lys fut la caufe de fon voyage, elle l'engagea à retourner en Afrique, en lui apprenant les malheurs qui y avoient conduit Brandimart.

A peine étoient-ils débarqués, on leur apprit que Bizerte étoit affiégée par Aftolphe. On leur dit, mais fans les en affurer, que Brandimart fe trouvoit avec lui. Fleur-de-Lys, en le voyant, témoigna par les tranfports de fa joie, que les malheurs précédens ajoutoient encore au plaifir qu'elle avoit de le retrouver. Ce digne chevalier non moins charmé de revoir une maîtreffe fi tendre & fi fidele, qu'il aimoit plus que toutes chofes au monde, fe livroit à toute fon allégreffe, & lui témoignoit par les plus tendres careffes, combien il étoit flatté de fon retour. Il alloit continuer fes douces étreintes, lorfqu'en levant les yeux il apperçut Bardin, qui étoit venu avec Fleur-de-Lys. Il s'avançoit vers lui les bras étendus pour l'embraffer, & lui demander quelles raifons l'amenoient dans ces lieux ; mais le camp qui fuyoit en défordre devant ce terrible bâton avec lequel le fol fe frayoit un large paffage à travers les rangs les

plus ferrés, ne lui en laissa pas le tems. Fleur-de-Lys jetta les yeux sur cet insensé, & elle s'écria aussitôt à Brandimart : c'est Roland, c'est le comte d'Angers lui-même Dans le moment Astolphe reconnut aussi ce paladin à quelques indices que lui avoient donné les saints vieillards du paradis terrestre. Aucun d'eux, sans cela, ne se fût rappelé les traits du comte, qui depuis long-tems ne prenant pas le moindre soin de sa personne, ressembloit plutôt à une bête féroce qu'à un homme.

Astolphe touché de compassion, se retourna pour verser quelques larmes, & dit en même-tems à Dudon & à Olivier, qui étoient près de lui : Voici Roland. Ils l'observerent alors plus attentivement, & se remirent quelques-uns de ses traits. La surprise & la pitié se confondoient dans leurs regards attendris, & presque tous ces guerriers versoient des larmes sur le sort déplorable de cet infortuné. Ce ne sont pas, leur dit Astolphe, des larmes, mais des secours qu'il faut donner à Roland. En même-tems il descend de cheval. Sansonnet, Olivier, Brandimart, & le pieux Dudon en firent au-

tant, & s'approchent de Roland pour le faisir.

Roland qui se voit environné, agite son bâton comme un furieux. Il fait sentir la pesanteur de son bras à Dudon, qui, couvert de son bouclier, vouloit s'approcher de trop près de sa personne. Si Olivier n'eût pas rompu une partie du coup avec son épée, le bâton eût brisé l'écu, le casque & la tête du malheureux fils d'Ogier. Il ne fit que fracasser son bouclier, & il tomba si fortement sur son casque, qu'il fut étendu par terre. Dans le moment même Sansonnet donna dans le bâton un coup d'épée avec tant de force & d'adresse, qu'il le coupa presqu'entierement. Brandimart saisit le comte par derriere, & le serre dans ses robustes bras, tandis qu'Astolphe le prend par les pieds. Roland donne une violente secousse, & d'un coup de pied il étend l'anglois à plus de dix pas. Il ne fit cependant pas lâcher prise à Brandimart, qui le serroit plus fortement. Olivier qui s'en approchoit trop près, reçut un si violent coup de poing, qu'il tomba à la renverse, pâle, & semblable à un homme qui va rendre le dernier soupir. Le sang lui sortoit à gros bouillons par

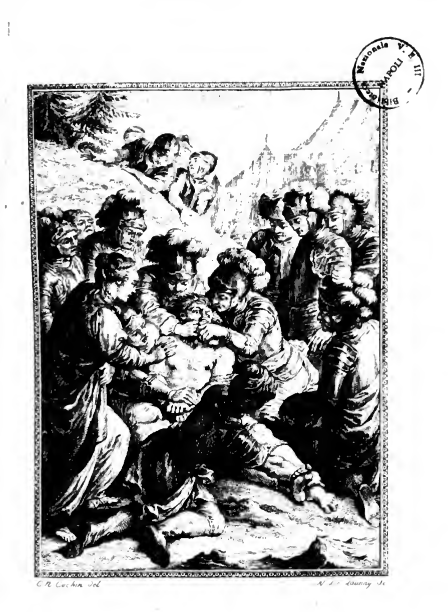
le nez & par les oreilles ; & si la trempe de son casque n'eût été parfaite, il ne se fût jamais relevé de ce coup. On croiroit que son ame dégagée des liens de son corps, va prendre son essor vers les demeures célestes. Dudon & Astolphe qui s'étoient relevés, quoique froissés de leur chûte, se rapprochent du comte, & se jettent tout à la fois sur lui.

Dudon, qui étoit très-vigoureux, le serre étroitement dans ses bras, & tente de le faire tomber en entrelaçant ses jambes dans les siennes. Astolphe & les autres le saisirent par les mains & par les bras ; mais malgré tous leurs efforts ils ont bien de la peine à l'arrêter. Comme un vigoureux taureau, saisi par une meute altérée de son sang, entraîne en mugissant, mais sans pouvoir s'en débarrasser, les chiens dont la dent meurtriere s'est attachée à ses oreilles ou à son superbe fanon : tel, & plus terrible encore, Roland entraînoit après lui tous ces guerriers.

Cependant Olivier se releve, & voyant combien les efforts d'Astolphe étoient inutiles, il imagina, pour faire tomber Roland, un moyen qui eut plus de succès. On apporte par son

ordre plusieurs cordes, à chacune desquelles on fait un nœud coulant. On les passe aux bras, aux jambes & à travers le corps du comte. Il en donne les extrémités à tenir aux chevaliers, qui tirant tous à la fois, font tomber Roland comme on abat un coursier indompté ou un superbe taureau. Lorsque le comte fut à terre, ils tomberent tous sur lui, & ils lui serrerent encore plus étroitement les pieds & les mains. Roland donne encore de violentes secousses, mais en vain. Astolphe, qui veut le guérir, fait signe qu'on l'enleve; & Dudon, dont la vigueur répond à la taille gigantesque, le charge sur ses épaules, & le porte ainsi sur le bord de la mer. Astolphe le fait plonger dans la mer, & sept fois on l'y lave avec soin, pour ôter la croûte épaisse qui s'étoit formée sur ses jambes. Puis on applique sur sa bouche, dont il souffloit avec fureur, certaines herbes cueillies à cet effet, & on lui serre les levres de maniere qu'il ne puisse plus respirer que par le nez.

Astolphe tenoit à la main le vase dans lequel étoit renfermé le bon sens de ce fameux guerrier. Il l'approche du nez du comte, qui, en


Biblioteca Nazionale Napoli V. H III

C N Cochin del   N de Launay Sc

Digitized by Google

retirant son haleine, le vide entierement. Dans le même moment il recouvre, par un prodige inoui, l'usage de sa raison, & on retrouve dans ses admirables discours, que son jugement revient plus clair & plus net que jamais. Comme celui qui, plongé dans un pénible sommeil, a cru voir dans ses songes des objets monstrueux, ou être exposé à de grands périls, reste encore dans son étonnement quelque tems après s'être éveillé, & être revenu à lui-même : ainsi Roland est surpris & consterné, au sortir de cette erreur, qui avoit duré si long-tems. Il regardoit, sans parler, Brandimart, Olivier, Sansonnet, & celui qui avoit fait rentrer le sens dans son cerveau. Il ne leur fait aucune question pour savoir comment il se trouve dans cet endroit, & qui l'y a amené. Ses regards surpris se tournent de toutes parts, & il ne sait où il est. Il s'étonne seulement de se voir nud, & de se trouver lié de tant de cordes, depuis les épaules jusqu'aux pieds. Puis s'adressant à ceux qui le tenoient dans leurs liens, il leur dit comme Silene, que des nymphes avoient surpris & enchaîné dans sa grotte profonde, déliez-moi;

mais d'un air ſi calme, & avec un regard ſi doux, que ſur le champ ſes chaînes furent relâchées. On lui préſenta auſſi des habits qu'on avoit apportés pour l'en revêtir. Tous s'efforcerent en même-tems de le conſoler, & d'appaiſer par leurs diſcours le regret de ſes fautes paſſées.

Lorſque Roland eût entierement recouvré l'uſage de ſes ſens, il ſe trouva plus ſage & plus ſenſé qu'il n'avoit jamais été. Tous les liens de l'amour étoient rompus; il ne fait plus aucun cas de cette Angélique, qui, auparavant, lui paroiſſoit ſi belle & ſi digne d'être aimée, il n'a d'autre but que de r'acquérir la gloire que ce fol amour lui a fait perdre.

Pendant ce tems Bardin racontoit à Brandimart, que Monodant ſon pere étoit mort, & qu'il venoit de la part de ſon frere Ziliante, & des peuples qui habitent les iſles, éparſes dans les mers les plus reculées de l'orient, l'appeller à la couronne du royaume le plus riche & le plus peuplé de la terre. Aux raiſons que Bardin lui donnoit pour l'engager à ſe rendre aux vœux de ſes ſujets, il ajoutoit que nul ſéjour n'offroit

autant de douceurs que celui de sa patrie ; & que dès qu'il auroit goûté ces délices, il détesteroit pour jamais la vie errante qu'il avoit menée jusqu'alors. Brandimart lui répondit, qu'il vouloit servir Charles & Roland pendant le reste de cette guerre, & que quand elle seroit terminée, il délibéreroit sur le parti le plus convenable à ses intérêts.

Le lendemain Dudon quitta le rivage, & fit voile vers la Provence. Roland voulut rester avec Astolphe ; & après s'être mis au fait de la guerre, il fit le siege de Bizerte, en laissant toujours l'honneur de la victoire au duc anglois, qui suivoit en tout ses sages avis. Si je ne vous parle pas actuellement des mesures qu'ils prirent pour le siege de la capitale de l'Afrique, de la maniere dont ils dirigerent leurs attaques contre cette ville immense, qui fut prise du premier assaut, ne vous en inquiétez pas, je ne m'en éloigne que pour quelques instans, & pour vous entretenir de la défaite des maures par les françois.

Le roi Agramant fut pour ainsi dire abandonné seul au plus grand péril qu'il eût couru dans

cette guerre ; car Marſile & Sobrin étoient rentrés dans Arles avec une partie de leurs ſoldats ; & craignant de n'être pas long-tems en ſûreté dans cette ville, ils étoient montés auſſitôt ſur la flotte. Pluſieurs généraux & chevaliers maures avoient ſuivi leur exemple. Agramant fit néanmoins tous ſes efforts pour ſoutenir un combat auſſi inégal ; & lorſqu'il lui fut impoſſible de le continuer, il prit le parti de ſe retirer vers les portes de la ville, qui n'étoient pas éloignées du champ de bataille. Bradamante, montée ſur Rabican, excite ce courſier de la voix & de l'éperon ; car elle deſiroit beaucoup de tuer celui qui l'avoit tant de fois privée de ſon cher Roger. Animée du même deſir, Marfiſe brûloit de venger ſon pere ; & ſon courſier, dont elle pique les flancs, ſemble partager ſon ardeur. Mais ni l'üne ni l'autre n'arriverent aſſez promptement pour empêcher ce prince d'entrer dans la ville, & de ſe ſauver enſuite ſur la flotte. Telles que deux lionnes ſorties en même-tems de leur fort, après avoir pourſuivi long-tems en vain le cerf timide, ou l'agile chevreuil, reviennent conſternées d'avoir manqué leur proie,

proie, ainſi les deux guerrieres gémiſſent d'avoir vu le chef des infidèles leur échapper. Elles ne s'arrêtent cependant pas; mais ſe mêlant dans la foule des fuyards, elles en font un horrible carnage.

Ces infortunés n'avoient aucun moyen de ſe dérober à leurs coups; car Agramant, pour ſe ſauver plus ſûrement, avoit fait fermer les portes d'Arles qui donnoient ſur le champ de bataille, & donné ordre de couper tous les ponts du Rhône. Peuples malheureux, vous ne fûtes jamais aux yeux de vos tyrans, que de vils troupeaux, qu'ils ſacrifioient toujours ſans remords à leur moindre intérêt! L'un ſe précipite dans le fleuve, l'autre ſe jette dans la mer, le champ de bataille eſt inondé de ſang. Preſque tous périrent; car comme on ne les croyoit pas en état de payer leur rançon, on fit fort peu de priſonniers. Les tombeaux que l'on voit encore aux environs d'Arles, dans la plaine où le Rhône forme un étang, ſont une preuve du grand nombre de ſoldats qui reſterent ſur le champ de bataille de part & d'autre; mais la perte ne

fut pas égale, & il y en eut infiniment plus de tués du côté des ſarraſins.

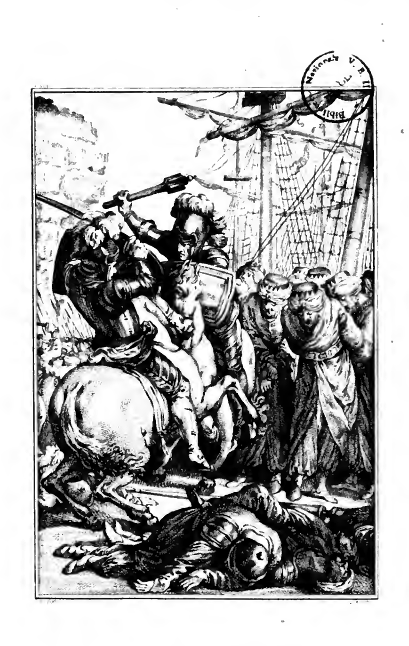
Agramant avoit déja fait mettre en mer, & éloigner ſes plus gros vaiſſeaux des côtes, où il n'avoit laiſſé que quelques barques légeres pour prendre ceux qui pourroient ſe ſauver, & les ramener à ſa flotte. Il reſta deux jours à l'ancre, tant pour raſſembler les débris de ſon armée, que parce qu'il étoit retenu par des vents contraires. Le troiſieme jour il partit dans l'intention de retourner en Afrique.

Le roi Marſile, qui craignoit beaucoup pour l'Eſpagne, & qui redoutoit l'orage affreux qui alloit fondre ſur ſes états, ſe fit débarquer à Valence, & commença à réparer ſes fortereſſes, & à faire les préparatifs de cette guerre, qui conſomma ſa ruine & celle de ſes alliés. Agramant continua ſa route vers l'Afrique, ſur une flotte mal équippée & dépourvue de ſoldats. Ce n'étoit de toutes parts que plaintes & que murmures; car il laiſſoit en France plus des trois quarts de ſes ſoldats. On reprochoit à ce prince ſon orgueil, ſa cruauté, ſon imprudence.

Chacun, ainsi qu'il arrive dans ces circonstances, le détestoit en lui-même, comme l'Auteur de ses maux; mais on le craignoit, & on gardoit le silence, ou si on le rompoit, c'étoit avec deux ou trois amis en qui on avoit assez de confiance, pour leur laisser voir le fond de son cœur, & soulager ainsi son mécontentement. Cependant l'infortuné monarque croit qu'on l'aime & qu'on le plaint; car il ne voit jamais que des visages dissimulés, & il n'est pas d'artifice que l'adulation n'emploie pour le tromper.

On avoit conseillé au roi d'Afrique de ne pas descendre dans le port de Bizerte; car on savoit que les peuples de Nubie couvroient tout ce rivage de leur armée. Il avoit donc pris le parti de remonter plus haut, & de faire sa descente dans un endroit où personne ne pourroit s'y opposer, pour aller ensuite porter des secours à ses peuples affligés. Mais le mauvais destin qui le poursuivoit, l'empêcha d'exécuter ses vastes desseins, & lui fit rencontrer cette flotte qui, née de feuilles par un prodige inoui, fendoit rapidement les ondes pour se rendre en

menace de percer, se précipitent dans la mer & s'y noient. Un autre, opposant avec succès à la fureur des flots, le mouvement de ses pieds & de ses bras, nage jusqu'à une frêle barque dans l'espoir de s'y sauver ; mais la barque est déja trop remplie, on le repousse, il s'opiniâtre, sa main saisit le bord de la chaloupe, on la lui coupe, elle y reste attachée, tandis que son corps mutilé ensanglante la plaine liquide. Celui-ci espere éviter les flammes en s'élançant dans la mer, ou du moins y perdre la vie avec moins de douleur ; mais la mer ne lui offre aucun secours. Bientôt ses forces & son courage sont épuisés. La crainte de se noyer le ramene aux flammes dévorantes, & sa frayeur le fait périr au milieu des feux & des eaux. D'autres redoutant la hache ou l'épée qui les menace, ont recours à la mer, mais en vain, le trait mortel les suit dans les ondes. Mais il vaut mieux, je crois, interrompre ce Chant pendant qu'il vous amuse encore, que de le continuer jusqu'à ce qu'il vous fatigue.



Digitized by Google

CHANT XL.

MAGNANIME fils de l'invincible Hercule, mon récit feroit beaucoup trop long, si je voulois m'étendre sur tous les événemens de ce combat naval. D'ailleurs vous les présenter en détail, ce feroit, comme dit le proverbe, *porter des chouettes à Athenes, des vases à Samos, des crocodiles en Egypte.* Ce que je raconte sur des ouï-dires, vous l'avez vu, Seigneur, & vous l'avez fait voir aux autres, lorsque vous donnâtes pendant une nuit & un jour entier ce brillant spectacle à vos peuples, qui contemploient de dessus les rives, comme d'un magnifique amphithéatre, la flotte ennemie pressée entre le fer & le feu. Ils pouvoient entendre les cris & les plaintes des vaincus, & voir l'onde rougie par le sang humain. Dans ces terribles momens, les vaincus eprouverent sous combien de formes la mort se présente dans ces combats.

Je ne pus pas être témoin de vos exploits; car depuis six jours j'étois parti pour me jetter

aux genoux d'un vénérable pontife, & lui demander de puiſſans ſecours d'hommes & de chevaux, que votre victoire nous rendit inutile. Pendant cet intervalle vous fûtes tellement briſer les dents & les griffes du fier lion de S. Marc, que depuis ce moment nous n'avons pas eu à redouter ſes attaques. Alfonſin Trotto, qui partagea avec vous les dangers de cette terrible journée, Annibal & Pierre More, Afronius, Albert, trois Arioſtes, Bagno & Zarbinatti m'ont appris tout ce qui s'y étoit paſſé. D'ailleurs tant de drapeaux attachés dans nos temples, quinze galeres captives, ainſi que mille autres petits bâtimens, font d'aſſez illuſtres preuves de vos ſuccès. Ceux qui virent ces incendies, ces naufrages, & le carnage qui vengea de tant de manieres l'embraſement de nos moiſſons & de nos palais, juſqu'à ce que tous les vaiſſeaux ſe fuſſent rendus, peuvent ſe faire une idée de l'horrible déſaſtre qu'éprouverent les peuples de l'Afrique & leur ſouverain, au milieu de cette nuit déſaſtrueuſe, où Dudon les attaqua.

Les ténébres étoient épaiſſes, & on ne voyoit

aucun aſtre briller dans les cieux, lorſque ce terrible combat s'engagea. Mais quand le ſouffre, la poix & le bitume répandus à grands flots eurent embraſé les proues & les poupes, & que ces navires ſi mal défendus devinrent la proie des flammes, on eût cru que les plus vives clartés du jour venoient de ſuccéder aux ténebres de la nuit. Agramant qui, dans l'obſcurité, avoit mépriſé des ennemis dont il ne connoiſſoit ni le nombre ni les forces, & qui avoit cru qu'il ſuffiſoit de leur réſiſter pour les vaincre, ſe vit forcé de prendre un parti bien différent, lorſque les ténebres diſſipées lui eurent fait voir que les ennemis avoient deux fois plus de vaiſſeaux que lui. Il deſcendit dans un bâtiment plus léger, où il avoit fait placer Bridedor, ainſi que ſes autres effets les plus précieux, & il ſe gliſſa en ſilence entre les vaiſſeaux acharnés au combat, juſqu'à ce qu'il ſe crût en ſûreté & bien éloigné des ſiens, que Dudon réduiſoit à la ſituation la plus déplorable. Le feu les conſume, la mer les engloutit, & celui qui a accumulé tous ces maux ſur leurs têtes fuit loin d'eux. Ce prince infortuné s'enfuit

avec Sobrin, dont la prudence presque divine avoit prévu tout ce qui arrivoit alors, & dont il se repentoit bien de n'avoir pas suivi les sages conseils.

Mais retournons à Roland, qui conseille à Astolphe de prévenir les secours qu'attendoit Bizerte, & de la mettre hors d'état de nuire jamais à la France. L'armée reçut ordre de se tenir prête à marcher pour le troisieme jour. Astolphe n'avoit pas confié tous les navires à Dudon. Il en avoit gardé, pour faire ce siege, un grand nombre, dont il donna le commandement à Sansonnet, aussi grand Capitaine sur mer que sur terre. Il alla se poster avec ses vaisseaux à un mille de Bizerte.

Astolphe & Roland, qui ne formoient aucune entreprise sans implorer auparavant la protection divine, ordonnerent dans leur armée un jeûne & des prieres publiques. Ils annoncerent en même-tems que le troisieme jour on assiégeroit Bizerte, qui seroit livrée au pillage, s'ils pouvoient s'en rendre maîtres. Après avoir rempli les saints devoirs de la religion, les chefs & les soldats, qui étoient unis par les

liens du ſang ou de l'amitié, s'inviterent à des feſtins, pour réparer leurs forces épuiſées par le jeûne. Ils s'embraſſoient en pleurant, comme des amis qui ſe ſéparent pour un long voyage.

Dans Bizerte les ennemis de la religion, & le peuple conſterné, adreſſoient des vœux au ciel. Ils ſe frappent la poitrine, & ils appellent à grands cris Mahomet, qui ne les entend pas. Que d'offrandes chacun ne lui promet-il pas en particulier! La ville s'engage à lui élever des temples, à lui dreſſer des autels, s'il veut la protéger contre un ſi grand danger. Le peuple, après avoir reçu la bénédiction du chef des miniſtres de ſa loi, prit les armes & parut ſur les murs.

La belle Aurore n'avoit pas encore quitté le lit de ſon époux, déja le duc anglois & Sanſonnet s'étoient rendus à leurs divers poſtes. Dès qu'ils eurent entendu le ſignal que donna Roland, ils commencerent l'attaque de Bizerte. La moitié de cette grande ville étoit défendue par la mer. On pouvoit s'approcher par terre des autres parties. Environnée d'un mur très-fort, mais ancien, elle n'avoit pas d'autres dé-

fenfes à oppofer à l'ennemi ; car depuis que Branzard s'y étoit retiré, il n'avoit eu ni affez de tems pour y faire de nouveaux travaux, ni des ouvriers affez habiles pour les diriger.

Aftolphe chargea le chef des abiffins d'écarter avec l'arc & la fronde ceux qui étoient placés fur les remparts, & de leur donner tant d'occupation, qu'ils ne puffent pas empêcher fa cavalerie & fes troupes de pied d'en approcher. Ils y vinrent avec des pierres, des pieces de bois, des fafcines & d'autres matériaux propres à combler le foffé, dont on avoit détourné les eaux de maniere qu'on en voyoit le fond en divers endroits. Il fut promptement rempli, & tout cet efpace, jufqu'au mur, fut égalé au terrein. Alors Aftolphe & Roland donnerent ordre aux fantaffins d'efcalader les murs. Les nubiens impatiens de fe fignaler, & animés par l'efpoir du pillage, ne penfent plus aux dangers qui les menacent. Couverts de leurs tortues, ils s'avancent avec leurs béliers & les autres machines propres à ébranler les murs & à brifer les portes. En un moment ils fe font approchés des murailles.

Les ſarraſins, qui s'attendoient à cet aſſaut, font pleuvoir du haut des remparts, le fer & le feu ſur les aſſiégeans. Ils les accablent avec des débris de creneaux, ou avec des toîts entiers. Ils briſent ou ils conſument par le feu les machines qu'on dirige contre eux. Tant que la nuit dura les chrétiens ſouffrirent beaucoup, & furent extrêmement maltraités; mais dès que le ſoleil ſortit de ſon riche palais, la fortune ſe déclara contre les africains. Le Comte d'Angers fit marcher de nouvelles troupes au ſecours des aſſaillans, tant du côté de la terre que de celui de le mer. Sanſonnet, dont la flotte avoit juſqu'alors été en pleine mer, entra dans le port, s'approcha de la terre, & nuiſit beaucoup aux aſſiégés par ſes archers, par ſes frondeurs, & par les traits qui partoient de ſes machines de guerre; en même-tems il faiſoit préparer les échelles & tout ce qui étoit néceſſaire pour monter à l'aſſaut.

Olivier, Roland, Brandimart, & celui qui avoit traverſé les airs avec tant de hardieſſe, attaquoient avec la même ardeur les autres côtés de la ville. Chacun d'eux, à la tête d'une

partie de l'armée qu'ils avoient divisée en quatre détachemens, signaloit son courage à l'attaque des différens postes. Ainsi distingués, la valeur de leurs troupes se faisoit bien mieux remarquer que s'ils eussent combattu confusément. Mille yeux ouverts sur chacun d'eux jugeoient s'ils méritoient des louanges ou du blâme. Des tours mobiles s'avancent sur leurs roues. Les éléphans en portent d'autres, dont la hauteur s'éleve au-dessus des creneaux.

Brandimart saisit une échelle, la pose contre le mur, y monte, & exhorte ses soldats à en faire autant. Une foule de braves guerriers le suivent d'un air intrépide. Ils ne craignent plus rien dès qu'il marche à leur tête. Aucun d'eux ne considere si l'échelle est assez forte pour résister à ce poids. Brandimart ne fait attention qu'aux ennemis; il arrive au haut de l'échelle en portant & en recevant des coups, & il saisit un des creneaux du mur. Il s'y attache des pieds & des mains, & il parvient ainsi sur le rempart. L'épée à la main il heurte, renverse, perce, pourfend les ennemis, & signale son grand courage. Mais dans ce moment l'échelle

trop chargée éclate, se brise; & tous, excepté Brandimart, sont renversés dans le fossé les uns sur les autres. Seul sur la muraille, en butte à tous les traits des assiégés, le brave fils de Monodant ne perd pas courage, & ne pense pas à se sauver par une honteuse fuite. On le conjure en vain de penser à son salut. Il se jette d'un saut dans la ville, quoique le mur ait plus de trente brasses de hauteur. Il ne se fit pas plus de mal en tombant, que s'il eût trouvé sous ses pieds de la paille ou du duvet; & sur le champ il tue, massacre, taille en pieces tout ce qui se présente à lui. Il court tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, & tous fuient devant lui. Ceux qui l'avoient vu s'élancer du haut des murs dans la ville, le crurent perdu sans ressource. Le bruit s'en répandit de bouche en bouche dans le camp; la Renommée semble multiplier ces cent bouches & augmente encore son danger en le racontant. Elle arrive, sans rallentir son vol, à l'endroit où combattoit Roland, Astolphe & Olivier.

Ces guerriers, & sur-tout Roland, qui avoient pour Brandimart des sentimens d'estime

& d'affection, persuadés qu'ils alloient perdre cet illustre compagnon de leurs travaux, s'ils ne le secouroient promptement, prennent des échelles, les appliquent contre le mur, & y montent d'un air si terrible, que leurs regards seuls font trembler les sarrasins. Comme au plus fort de la tempête, lorsque les ondes battent les flancs du navire téméraire qui brave leur fureur, & cherchent à y entrer par la proue ou par la poupe, & que le pâle nocher, qui devroit secourir le navire confié à ses soins n'a ni le courage ni le pouvoir de s'opposer à la fureur des flots, mais gémit & soupire, s'il vient une vague plus forte elle entre dans le vaisseau, & à l'instant elle y est suivie de plusieurs autres ; ainsi dès que ces fameux guerriers eurent escaladé les murs, une foule de soldats les y suivirent sur plus de mille échelles. Pendant ce tems les beliers avoient fait en différens endroits du mur de larges breches ; de sorte que l'on pouvoit porter du secours à Brandimart de plusieurs côtés à la fois. Tel que le fier roi des fleuves, lorsque sortant de son lit il rompt ses digues, se précipite dans les

champs

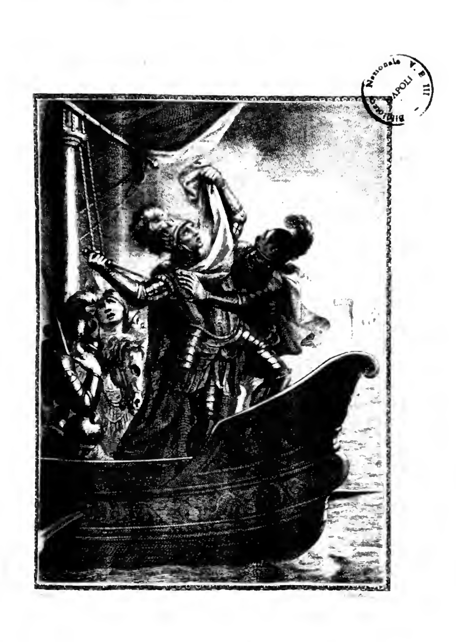
champs de Mantoue, & entraîne dans ses ondes les sillons chargés de fertiles moissons, les cabannes, les troupeaux, les bergers & leurs chiens, tels & plus impétueux encore, les nubiens, après avoir abattu le mur dans cent endroits, entrent dans la ville le fer & la flamme à la main, pour détruire & massacrer ce peuple si mal défendu. L'homicide, la rapine, la violence les y suivent, pour ne faire qu'un monceau de ruines de cette superbe ville, autrefois la capitale de l'Afrique entiere.

On ne voit de tous côtés que des morts & des mourans. Le sang qui y coule de toutes parts à grands flots, y forme un lac plus affreux que celui qui entoure l'horrible demeure de Pluton. De maison en maison l'incendie se communique aux temples, aux portiques, aux plus superbes édifices. Les voûtes des palais abandonnés retentissent de gémissemens & de longs sanglots. On en voit sortir les vainqueurs avec des vases précieux, de riches étoffes, & de l'or ravi aux Dieux qu'honoroient autrefois ces peuples. Le soldat féroce traîne en captivité les enfans & les meres éplorées. Il se commet des

viols & d'autres actions indignes, que Roland & Astolphe savent, mais qu'il leur est impossible d'empêcher.

Bucifar, roi d'Algazer, tomba sous les coups du brave Olivier. Le viceroi Branzard voyant que tout étoit perdu, se tua de sa propre main. Folve, qui avoit reçu trois blessures, dont il mourut peu de jours après, fut fait prisonnier par le duc anglois. C'étoit les trois généraux à qui Agramant avoit confié le gouvernement de ses états.

Ce prince infortuné, qui avoit abandonné sa flotte pour se sauver avec Sobrin, poussa de profonds soupirs, & versa des larmes sur le fort de Bizerte à la vue des flammes qui s'élevoient sur le rivage. Mais lorsque plus près de cette capitale, il fut sûr de sa ruine, il voulut tourner ses mains contre lui-même, & il l'auroit fait si Sobrin ne l'en eût détourné. Ah Seigneur! lui disoit ce sage conseiller, la nouvelle de votre mort flatteroit plus vos ennemis que toutes leurs victoires. Elle leur assureroit la tranquille possession de l'Afrique. Conservez vos jours pour les priver de cette satisfaction. Ils



Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI



ſavent que votre mort ſeule peut leur ſoumettre entierement l'Afrique. En mourant vous privez vos ſujets de l'eſpérance, l'unique bien qui leur reſte. Vivez pour rompre nos fers, & pour nous rendre nos jours de gloire & de bonheur. Vous pouvez être sûr d'obtenir du ſoudan d'Egypte de puiſſans ſecours d'hommes & d'argent. Il ne verra pas avec plaiſir l'Afrique au pouvoir d'un voiſin auſſi puiſſant que Charlemagne. Le roi Norandin, votre parent, emploiera toutes ſes forces pour vous rétablir ſur le trône de vos peres. L'arménien, le turc, le perſe, l'arabe, le mede, armeront pour vous ſi vous les en ſollicitez.

C'eſt ainſi que ce prudent vieillard s'efforçoit de ranimer dans le cœur de ce prince l'eſpoir de reconquérir l'Afrique, quoique peut-être lui-même fût bien éloigné de croire la choſe auſſi facile. Il ſavoit trop combien eſt déplorable la ſituation d'un roi qui s'eſt laiſſé enlever ſes états, & combien celui qui implore la protection des autres princes verſe ſouvent d'inutiles pleurs. Annibal, Jugurtha, & tant d'autres illuſtres infortunés, ne l'ont que trop éprouvé

dans l'antiquité. De nos jours, Louis-le-Maure ne s'est-il pas vu trahir par des étrangers, & livrer à son plus cruel ennemi ?

O vous que je m'honore de servir, illustre Alfonse, votre frere, bien convaincu par tous ces exemples, a toujours cru qu'il falloit être le plus insensé des hommes pour s'en rapporter à un autre plus qu'à soi-même. Cependant dans la guerre qu'excita contre lui le courroux d'un pontife terrible dans ses vengeances, quelque peu qu'il dût compter sur ses forces, quoique son défenseur fût chassé de l'Italie & eût vu tout ce qu'il possédoit au-delà des Alpes au pouvoir de son ennemi, ni promesses, ni menaces ne purent jamais l'engager a se dessaisir de ses états.

Cependant le roi Agramant faisoit voile vers l'orient, & déja il perdoit de vue les côtes, quand un vent qui s'éleve de terre vint frapper les flancs de son vaisseau. Le pilote leve les yeux, contemple le ciel, & lui dit : Seigneur, je vois une horrible tempête prête à fondre sur nous. Notre vaisseau ne sauroit y résister. Heureusement j'apperçois sur notre gauche une isle

peu éloignée. Nous pouvons y aborder sans danger, & y rester jusqu'à ce que la mer ait calmé ses fureurs. Agramant y consentit, & ils gagnerent, en voguant sur la gauche, une isle qui semble située entre l'Afrique & la Sicile, pour le salut des navigateurs. Des mates & des genevriers couvroient presque toute la surface de cette isle inhabitée, qui étoit un séjour délicieux pour les cerfs, les daims, les lievres & les chevreuils. Elle n'étoit gueres connue que des pêcheurs, qui, laissant les poissons tranquilles au fond des eaux, étendoient leurs filets sur ces arbrisseaux pour les y faire sécher.

Agramant y trouva un autre vaisseau que la fortune avoit contraint d'y relâcher, & qui y avoit amené d'Arles le fameux guerrier qui régnoit dans Séricane. Ces deux rois s'embrasserent avec tous les témoignages de l'estime & de l'affection; car ils étoient amis, & ils avoient été compagnons d'armes sous les murs de Paris. Gradasse fut très-sensible aux malheurs d'Agramant, il fit tout ce qu'il put pour le consoler, & il lui offrit sa personne & ses services; mais

il le détourna d'aller implorer les secours du perfide égyptien.

L'exemple de Pompée, lui dit-il, doit vous faire respecter ce pays, & vous apprendre comment on y traite les vaincus. Astolphe, m'avez-vous dit, soutenu par les éthiopiens soumis au sénape, est venu pour vous enlever l'Afrique, il en a brûlé la capitale ; & Roland, qui a recouvré le sens, combat avec lui. Cessez de redouter ces maux, je crois avoir trouvé un excellent moyen de les terminer. Mon amitié pour vous m'engage à défier le comte à un combat singulier ; & fût-il de fer ou d'airain, il ne pourra pas, j'ose vous en répondre, se défendre contre moi. Ce guerrier une fois vaincu, je ne crains pas davantage le reste des chrétiens, qu'un loup affamé ne redoute de foibles agneaux. Il me sera, je pense, encore facile de faire sortir promptement les nubiens de l'Afrique. J'exciterai contre eux les nubiens qui habitent de l'autre côté du Nil, & qui suivent une autre religion & d'autres loix. Les arabes & les macroles sont des peuples puissans, les uns par leurs chevaux, les autres par leurs richesses.

Ils sont soumis à mon empire, ainsi que les perses & les chaldéens. Je les engagerai à faire une si cruelle guerre aux nubiens, qu'ils ne seront pas tentés de rester dans vos états.

Agramant accepta volontiers cette derniere offre, & il rendoit déja graces à la fortune, qui l'avoit conduit dans cette isle déserte : mais dût-il recouvrer par ce moyen Bizerte, il ne veut pas que Gradasse combatte pour lui. Son honneur ne lui permet pas d'y consentir. Si quelqu'un, répond-il au roi de Séricane, doit défier Roland, c'est moi, & je suis prêt à le faire. Le ciel peut ensuite disposer de ma personne comme bon lui semblera. En ce cas, reprit Gradasse, prenons un autre parti que la réflexion vient de me suggérer. Combattons tous deux contre Roland & contre un second. Volontiers, répondit Agramant, pourvu que je participe aux dangers, il m'importe peu d'être votre second, ou que vous soyez le mien. Dans le monde entier je ne saurois trouver un meilleur compagnon d'armes. Et moi, dit Sobrin, que deviendrai-je ? les années n'ont fait qu'ajouter à mon expérience, & dans les dan-

gers il eſt bon d'unir la prudence à la force.

Malgré ſa vieilleſſe, Sobrin avoit conſervé beaucoup de vigueur, & dans plus d'une occaſion il en avoit donné des preuves. Il ajoute que malgré ſon grand âge, il ſe ſentoit toutes les forces de ſa jeuneſſe. On trouva ſa demande juſte, & ſur le champ on fit partir de cette iſle pour les rivages africains, un hérault chargé de défier Roland au combat, & de l'engager à ſe rendre avec un nombre égal de guerriers dans Lipadure. C'étoit une des iſles qui ſe trouvoient ſur cete côte. Le hérault ne ceſſa de faire force de voiles & de rames, qu'il ne fût arrivé à Bizerte. Il y trouva Roland occupé à faire le partage du butin & des priſonniers. Il y expoſa publiquement la propoſition de Gradaſſe. Roland eut tant de joie de cette nouvelle, que ſur le champ il fit faire de riches préſens à celui qui la lui apportoit. Il ſavoit que Gradaſſe poſſédoit Durandal; & comme on lui avoit appris que ce prince avoit quitté la France, il croyoit ne pouvoir le trouver qu'aux Indes, & il étoit réſolu d'y paſſer pour recouvrer cette fameuſe épée. Il fut charmé que le haſard le diſpensât

de faire un ſi long voyage, & lui rendît ſur le champ cette admirable arme. Le roi d'Almont, qui appartenoit à Gradaſſe, & Bride-d'or, qui étoit entre les mains d'Agramant, ajoutoient encore au plaiſir que lui cauſoit ce défi.

Il choiſit pour ſeconds dans ce combat, Brandimart, & Olivier ſon parent. La valeur de ces deux guerriers étoit éprouvée, & il ſavoit combien ils lui étoient attachés. Il fit enſuite chercher d'excellens chevaux, & des armes d'une trempe parfaite; car vous n'ignorez pas qu'aucun d'eux n'avoit alors celles dont il ſe ſervoit ordinairement dans les combats. Roland, ainſi que je vous l'ai déja dit pluſieurs fois, avoit jetté les ſiennes dans ſa fureur, & Rodomont avoit ſuſpendu à ſa tour celles des deux autres chevaliers. Il étoit difficile de réparer cette perte en Afrique, parce qu'Agramant avoit pris les meilleures pour la guerre qu'il avoit portée en France, & qu'on en fabrique peu dans ce pays. Roland donna ordre de raſſembler toutes celles qu'on pourroit trouver; & pendant qu'on s'occupoit de cette recherche, il alla avec ſes deux compagnons d'armes s'entretenir

ſur les bords de la mer du combat auquel ils ſe préparoient. Ils étoient déja à plus de trois milles du camp, & ils portoient leurs regards ſur l'immenſe étendue des mers, lorſqu'ils virent venir droit à eux un vaiſſeau qui, ſans pilote & ſans matelots, voguoit à pleines voiles ſur le liquide élément, comme il plaiſoit aux vents & à la fortune de diriger ſa courſe. Enfin il vint échouer ſur les ſables de ce rivage.

Mais avant de continuer ce récit, mon affection pour Roger me ramene vers lui, & m'engage à vous parler de ce héros & de ſon vaillant adverſaire. Ces deux guerriers avoient, ainſi que je vous l'ai dit, ceſſé de combattre, lorſqu'ils avoient vu rompre les conventions & les bataillons des deux partis s'élancer les uns contre les autres. Chacun d'eux interroge ceux qu'il rencontre, & s'efforce de ſavoir qui de Charles ou d'Agramant a le premier violé ſes ſermens & cauſé tous ces maux. Pendant ce tems un des écuyers de Roger, auſſi adroit que fidèle, qui dans le choc des deux camps n'avoit pas perdu un ſeul inſtant ſon maître de vue, vint le trouver, & lui remit ſon cheval & ſon

épée, pour qu'il pût fecourir les maures opprimés ; mais il ne voulut pas combattre. Il quitta le champ de bataille après avoir promis de nouveau à Renaud d'abandonner Agramant & fon culte, fi ce prince s'étoit parjuré. Tant que dura cette journée, Roger ne s'occupa qu'à demander à tous ceux qu'il put voir, qui, d'Agramant ou de Charles, avoit le premier agi contre les traités. Tout le monde lui répondit qu'Agramant étoit l'agreffeur. Cependant comme il étoit extrêmement attaché à fon prince, il ne favoit fi pour une pareille raifon il pouvoit le quitter fans avoir des reproches à fe faire.

La défaite des africains avoit, ainfi que vous le favez, été entiere ; & Agramant avoit été précipité du plus haut au plus bas de l'inconftante déeffe, comme il plaît à celui qui difpofe de tout. Roger incertain ne fait s'il doit fe joindre au vainqueur ou fuivre fon fouverain. L'amour de fa maîtreffe eft un frein bien puiffant pour le retenir ; il fait qu'il va s'attirer fon indignation, & mériter toute fa colere, s'il retourne encore parmi fes ennemis au mépris des fermens faits à Renaud. D'un autre côté la crainte qu'on

ne l'accufe de lâcheté, s'il abandonne Agramant dans cette circonftance, eft un motif bien puiffant pour l'engager à fuivre ce prince. S'il refte en France, plufieurs perfonnes approuveront fa conduite; mais un plus grand nombre encore la blâmeront. On lui dira que jamais on ne fut lié par des fermens qu'on n'avoit pas eu droit de faire.

Roger paffa le refte du jour, toute la nuit, & une partie du lendemain dans cette cruelle incertitude. Enfin il fe détermina à fuivre fon prince en Afrique. L'amour avoit beaucoup de pouvoir fur lui; mais l'honneur & le devoir lui commandoient encore plus impérieufement. Il prit donc le chemin d'Arles, où il efpéroit encore trouver la flotte dans laquelle il repafferoit en Afrique; mais il ne vit fur ces rivages, ni vaiffeaux, ni farrafins, excepté les cadavres de ceux qui avoient été tués. Agramant avoit emmené tous les vaiffeaux qui lui étoient néceffaires, & il avoit brûlé le refte dans les ports. Roger réfolut de fe rendre, en fuivant les bords de la mer, à Marfeille, où il efpéroit trouver quelque navire, dont il engageroit le

patron, soit par ses sollicitations, soit à force ouverte, à le passer en Afrique.

Déja le vaillant fils d'Ogier étoit arrivé sur ces bords avec la flotte captive des barbares. La mer étoit entierement couverte de ses vaisseaux chargés des vainqueurs & des vaincus; car excepté un petit nombre qui avoient pris la fuite, Dudon avoit conduit à Marseille tous les vaisseaux des infidèles qui avoient échappé aux flammes & aux naufrages de cette nuit fatale. Dans le nombre des prisonniers se trouvoient sept princes qui avoient régné dans l'Afrique. Après la défaite de la flotte, ils s'étoient rendus au vainqueur avec leurs vaisseaux; plongés dans la plus profonde affliction, ils gardoient le silence & versoient des larmes. Dudon, qui vouloit rejoindre Charles ce jour même, étoit descendu sur le rivage, & il se disposoit à se rendre auprès de ce prince dans une espece de triomphe, précédé des dépouilles prises sur l'ennemi, & d'une longue file de captifs. Tous ces infortunés étoient étendus sur les sables du rivage, & les nubiens vainqueurs

faifoient retentir le nom de Dudon dans leurs cris d'allégreffe.

A la vue de ce grand nombre de vaiffeaux, Roger crut de loin que c'étoit la flotte d'Agramant; & pour s'en affurer il hâta la courfe de Frontin. Il reconnut bientôt fon erreur en voyant chargés de chaînes le roi des Nafamones, Bambirague, Agricalle, Farurante, Manilard, Balaftre, Rimedonte, qui, le front baiffé, déploroient leur fort. Roger, qui aimoit ces princes, ne voulut pas les laiffer dans cet état d'abjection. Il favoit que fans employer la force, fes prieres lui feroient inutiles. Il baiffe fa lance, fond fur ceux qui les gardent, & leur fait éprouver fa valeur; puis mettant fon épée à la main, il en fait tomber en un inftant plus de cent. Dudon entend le bruit, il voit le carnage que fait Roger; mais il ne fait pas quel eft ce chevalier. Il rencontre fes foldats qui, dans leur épouvante, fuient en pouffant d'horribles cris. Auffitôt il demande fon cheval, fon bouclier & fon cafque; car il étoit couvert du refte de fes armes. Il s'élance fur fon courfier, fe fait donner

sa lance, & se présente au combat avec tout le courage d'un paladin. Il pique vers Roger, & crie à ses soldats de s'écarter. Pendant ce tems Roger en avoit encore tué plus de cent autres, & fait renaître l'espoir dans le cœur des prisonniers. Lorsqu'il vit venir à lui le pieux Dudon, seul, à cheval, tandis que tous les autres étoient à pied, il le crut leur chef, & il courut avec joie à sa rencontre.

Dudon étoit déja près de Roger; il s'apperçut que ce chevalier n'avoit pas de lance; & aussitôt dédaignant de combattre contre lui avec un si grand avantage, il jetta la sienne. A ce signe de loyauté, Roger ne douta pas que son adversaire ne fût un de ces paladins françois si renommés par leur courage & leurs vertus. Il voulut, s'il étoit possible, le connoître avant de le combattre, & il lui demanda son nom. Il apprit de lui qu'il étoit Dudon, fils du danois Ogier. Dudon fit à son tour la même question à Roger, qui lui répondit avec autant d'honnêteté. Ils se défierent ensuite, & ils en vinrent au mains.

Armé de cette masse garnie de fer, qui, dans mille occasions, lui avoit fait tant d'honneur,

Dudon prouva par ses grands coups, qu'il descendoit du danois si célèbre par sa valeur. Roger de son côté, tira son épée, & se défendit contre le paladin. Mais comme il ne vouloit rien faire qui déplût à sa maîtresse, il ne pouvoit pas, sans exciter son ressentiment, verser le sang de son adversaire; car il savoit que Dudon étoit fils d'Armelline, sœur de Béatrix, qui avoit donné le jour à Bradamante. Il ne lui portoit donc jamais de coups de la pointe, & rarement du tranchant de Balisarde; mais il se contentoit de parer ou d'éviter, en se détournant, l'atteinte de cette masse de fer. Turpin prétend qu'il auroit été très-facile à Roger de tuer Dudon; mais toutes les fois que ce guerrier se découvroit, il ne le frappoit que du plat de son épée, qui, étant extrêmement large & très-pesante, tomboit sur lui si rudement, que plusieurs fois elle l'étourdit & pensa le renverser de son cheval. Mais pour la plus grande satisfaction de ceux qui m'écoutent, je remets à un autre Chant la fin de ce combat.


Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

CHANT XLI.

L'ODEUR dont un jeune-homme remplit ses cheveux, celle qu'une tendre beauté que l'amour réveille souvent au milieu des larmes, répand sur ses magnifiques habits, prouve combien elle étoit parfaite, lorsqu'au bout de quelques jours elle exhala ses parfums. La liqueur délicieuse, dont pour son malheur, je ne fis goûter à ses moissonneurs, & qui, dit-on, engagea les gaulois & les celtes à franchir les Alpes, sans qu'ils fussent rebutés par les difficultés du chemin, prouve, en conservant sa douceur jusqu'à la fin de l'année, combien ses sucs étoient bienfaisans à l'instant où on les versa dans le tonneau. L'arbre que les frimats n'ont pu dépouiller de ces feuilles, montre combien son ombrage devoit être épais dans la saison des amours. Il en est de même de l'illustre maison d'Est. Le courage & les vertus qui la distinguent depuis tant de siecles, & qui maintenant semblent y briller plus que jamais, font bien voir que celui dont elle tire son illustre origine, dut

Je ne desire pas, lui répondit Roger, la paix avec moins d'ardeur que vous; mais c'est à condition que vous voudrez bien rendre la liberté à sept rois qui sont vos prisonniers, & en même-tems il lui montra ces sept princes qui étoient chargés de chaînes. J'exige aussi que vous me permettiez de repasser avec eux en Afrique. Le paladin rompit sur le champ les fers de ceux que Roger lui avoit désignés, & il lui permit de choisir un vaisseau dans sa flotte. Aussitôt Roger fit lever l'ancre, tendre les voiles, & se livra à l'inconstance du perfide élément.

Le vent d'abord favorable pousse leur vaisseau vers l'Afrique. Les côtes disparoissent à leurs yeux, & la mer semble n'avoir plus de rivage. Mais sur le soir le vent qui les trahissoit manifesta sa perfidie. De la proue il passa à la poupe, & de la poupe aux flancs de leur navire. Il change encore; & entraînant le navire dans ses tourbillons, il confond le savoir & l'expérience des plus habiles navigateurs. Il souffle à droite, à gauche, à la poupe, à la proue, l'onde mugit, menace & s'élève en flots blanchis par l'écume,

Le matelot effrayé croit voir la mort dans chaque vague qui vient frapper le vaiſſeau. Les vents déchaînés ſoufflent de tous les côtés à la fois, & il n'en eſt aucun qui ne le menace d'un affreux naufrage. Le pilote ſoupire & pâlit. C'eſt envain qu'il s'écrie & qu'il fait ſigne de la main de tourner ou d'abattre les antennes ; & ſes cris ſont inutiles. Les ténébres épaiſſes d'une nuit profonde empêchent qu'on ne voit les uns, & ſa voix ſe perd ſans être entendue dans les airs, qui retentiſſent des cris des navigateurs, & du frémiſſement des vagues qui s'entre-choquent. Les vents, en ſe briſant dans les cordages, produiſent d'horribles ſifflemens. L'air eſt enflammé par de continuels éclairs, le ciel retentit d'épouvantables ſons. Le grand uſage des matelots, fait que chacun, placé à ſon poſte, s'occupe de ſes fonctions. On reſſerre, on lâche à propos les différens cordages ; on vide l'eau de la ſentine, & on rend à la mer ſon onde importune.

Mais voici que ſoudain l'horrible tempête ; augmentée par le ſouffle impétueux de Borée redouble. Le mât, frappé par les voiles, retentit

effroyablement. La mer s'éleve, & semble toucher les nues. Les rames se brisent, la proue tourne, & laisse les flancs du vaisseau à la merci des ondes. L'eau entre déja par le côté droit, & le navire est sur le point d'être submergé. Dans ce péril extrême, chacun implore le ciel. Au danger auquel on a échappé, succede un danger encore plus grand. Le vaisseau longtems battu par les flots, s'entr'ouvre en plusieurs endroits, & l'onde ennemie s'y fraye cent passages. La tempête lui livre de tous côtés de redoutables assauts. Tantôt la mer semble se confondre avec les cieux, tantôt elle s'engloutit dans de si profonds abîmes, qu'on croit découvrir les sombres demeures des enfers. Il ne reste plus d'espérance à ces infortunés, & une mort inévitable est toujours présente à leurs yeux.

Ils courent ainsi pendant toute la nuit sur la vaste étendue des mers, au gré des flots & des vents. L'orage, qui devoit cesser avec le jour, reprit au contraire de nouvelles forces. Un écueil paroît à leurs yeux allarmés. Ils veulent l'éviter, mais ils ne savent comment y réussir.

Les vents & la tempête les y entraînent malgré eux. Trois ou quatre fois le pâle nocher fait d'inutiles efforts pour détourner le gouvernail & faire prendre une autre direction à fon vaiffeau. Le gouvernail fe brife fous fa main, & la mer lui enleve bientôt les débris. On ne fauroit baiffer ni ployer les voiles gonflées par le vent. Le péril trop preffant ne permet aucun fecours, aucuns confeils.

Dès qu'on croit la perte du vaiffeau certaine, chacun s'occupe de fon intérêt particulier, & ne penfe qu'à fe fauver. On defcend en foule dans la chaloupe; mais elle devient tout-à-coup fi pefante par la quantité de gens qui l'empliffent, qu'elle a peine à fe mouvoir. Roger, qui voit le pilote abandonner le vaiffeau & gagner la chaloupe, s'y jette en pourpoint tel qu'il étoit. Ils y furent fuivis par tant d'autres perfonnes, que ce frele bateau furchargé coula bientôt à fond, & entraîna dans fa ruine tous ceux à qui l'efpoir de fe fauver avoit fait quitter le vaiffeau. Alors on entendit un mélange confus de voix, qui, s'élevant vers le ciel, imploroient fes fecours ou fa clémence par des cris & des

gémissemens. Mais la mer impitoyable ferma bientôt les bouches d'où s'échappoient ces cris lamentables. L'un reste au fond sans reparoître, l'autre s'éleve & est porté pendant quelques instans sur les flots. Celui-ci surnage, & sa tête paroît au-dessus des eaux. Plus loin on apperçoit des traces des jambes, qui font de vains efforts pour fendre les flots.

Roger qui ne craint pas les menaces de la tempête, s'élance du fond des eaux jusqu'à leur surface. Il voit l'écueil qu'il avoit, ainsi que ses compagnons, fait de vains efforts pour éviter, & il se croit assez de vigueur pour pouvoir le gagner à la nage. Il souffle, & il écarte de son visage l'onde & le flot importun.

Cependant le vent & la tempête continuent à agiter ce vaisseau abandonné par ceux qui, croyant éviter la mort, y avoient été précipités par leur fatale destinée. O vaines conjectures des hommes ! ce vaisseau abandonné par le pilote, par les matelots, & qu'on croyoit devoir périr, échappa à la tempête. Le vent, comme s'il eût attendu qu'il n'y restât plus personne, s'appaisa dès que tout le monde l'eut

quitté. Le hasard voulut ensuite que ce vaisseau parcourût les mers sans donner contre aucun écueil. Tant qu'il avoit été gouverné par un pilote, il n'avoit pas tenu de route certaine. A peine en fut-il privé, que tendant vers l'Afrique, il vint échouer, lorsque l'eau & le vent lui manquerent, sur des sables stériles, à deux ou trois milles de Bizerte.

Le hasard avoit, comme je vous l'ai dit, amené sur cette plage Roland, qui se promenoit avec ses deux compagnons d'armes. Curieux de savoir si ce vaisseau abandonné aux vents étoit absolument vide, ou s'ils y trouveroient quelqu'un, ces trois guerriers s'y transporterent dans une petite barque. Ils n'y trouverent pas un seul homme ; mais sous le pont ils apperçurent Frontin, l'excellent cheval de Roger, avec l'épée & les armes de ce guerrier. Il s'étoit tellement hâté de sortir du vaisseau, qu'il y avoit oublié son épée. Roland reconnut promptement Balizarde. Elle lui avoit appartenue autrefois. Vous avez sans doute lu comment il l'avoit enlevée à Fabrine, lorsqu'il détruisit ses superbes jardins, & comment ensuite Brunel la

lui avoit dérobée pour en faire préfent à Roger au pied du mont de Carêne.

Roland favoit par lui-même quel étoit le tranchant de ce redoutable glaive; auffi fut-il enchanté de le trouver dans ce moment, & en remercia-t-il le ciel comme d'une faveur fignalée. Il crut & il répéta fouvent dans la fuite, que le Tout-puiffant lui avoit envoyé ce glaive redoutable pour feconder fes efforts dans cette occafion, où il devoit combattre contre le terrible Gradaffe, qui, à la plus grande valeur, joignoit Bayard & Durandal. Comme il ne connoiffoit pas le refte de l'armure, il n'en fit pas autant de cas. La trempe lui en fembloit parfaite, mais fa richeffe étoit ce qui le frappoit le plus. D'ailleurs fon corps enchanté étoit impénétrable aux traits, & par conféquent il n'avoit pas befoin d'armure. Il la céda donc entiérement à Olivier, à l'exception de l'épée. Le cheval fut pour Brandimart. Ainfi chacun de ces compagnons partagea également ce qu'ils avoient trouvé commun.

Ils fongerent enfuite à fe pourvoir de riches cottes d'armes pour le jour du combat. Roland

prit pour sa devise la superbe tour de Babel frappée de la foudre. Olivier fit graver sur l'azur de son bouclier un chien couché la lesse sur le dos, avec ces mots au-dessous : *Jusqu'à ce qu'il vienne.* L'or le plus pur enrichissoit sa brillante cotte d'armes. Brandimart, pour donner une marque de sa piété filiale, voulut que sa cotte d'armes annonçât par ses couleurs lugubres, la douleur dont son cœur étoit pénétré. Fleur-de-Lys en forma le tissu de ses mains; & pour répandre quelques agrémens sur ces tristes couleurs, elle en orna le tour d'une broderie de perles. Elle fit aussi la housse & les autres ornemens qui devoient couvrir la croupe, le poitrail & les crins mouvans de son cheval. Mais depuis l'instant où elle commença cet Ouvrage, jusqu'à celui où il fut terminé, on ne vit point le doux sourire embellir ses attraits ; elle ne donna aucun signe d'allégresse. Troublée par de noirs pressentimens, son cœur étoit livré aux plus mortelles angoisses. Elle craignoit de perdre Brandimart. Cent fois elle l'avoit vu braver la mort dans les entreprises les plus dangereuses, & jamais elle ne s'étoit senti les mêmes inquié-

tudes. Cet effroi glaçoit ſon ſang dans ſes veines, & pâliſſoit les roſes de ſon teint. Ces allarmes auxquelles elle étoit ſi peu accoutumée, redoubloient encore ſes terreurs.

Lorſque leurs armes & leurs équipages furent prêts, les trois guerriers s'embarquerent pour ſe rendre au lieu du combat. Aſtolphe & Sanſonnet reſterent à la tête de l'armée des chrétiens. Fleur-de-lys toujours craintive, fatiguoit le ciel de ſes vœux & de ſes plaintes. Elle ſuit des yeux le navire qui porte cet amant chéri; & lorſqu'elle la perdu de vue, ſes regards reſtent encore fixés ſur la mer. Aſtolphe & Sanſonnet l'arrachent avec peine à ce rivage, & l'entraînent dans ſon palais, où elle ſe jette ſur ſon lit éplorée & tremblante.

Cependant le vent favorable porte rapidement ces braves chevaliers à l'endroit où devoit ſe donner ce grand combat. Le comte d'Angers deſcend ſur le rivage avec ſon couſin Olivier & Brandimart; il fait dreſſer les tentes du côté de l'orient. Agramant arriva dans la même journée, & il campa du côté oppoſé. Mais comme le jour penchoit déja ſur ſon déclin,

ils différerent le combat jusqu'au lendemain. De part & d'autre leurs fidèles écuyers, les armes à la main, faisoient la garde de leurs tentes.

Le soir Brandimart, de l'aveu de son chef, passa dans le pavillon d'Agramant, pour parler à ce prince, dont il avoit été l'ami, & sous les drapeaux de qui il étoit venu en France. Après les premiers embrassemens, ce fidèle chevalier voulut détourner, par plusieurs motifs, le roi d'Afrique de ce combat. Il lui offroit de la part de Roland, de lui rendre tous les états situés entre le Nil & les colonnes d'Hercule, pourvu qu'il se fit chrétien.

Seigneur, ajoutoit-il, l'affection que j'ai toujours eue, & que je conserve encore pour vous, m'engage à vous presser de vous rendre à ce conseil. J'ai prouvé, en le suivant moi-même, combien je le trouvois avantageux. J'ai reconnu que le fils de Marie étoit un Dieu, & Mahomet un imposteur. Ce que je desire le plus, est de vous voir, ainsi que tous ceux à qui je suis attaché, marcher dans ces routes salutaires, qui conduisent au salut. Tels sont vos véritables intérêts : jamais vous ne recevrez d'avis

plus utiles. Le parti le plus dangereux que vous puissiez prendre, est de combattre le fils de Milon. Les risques ne sont pas égaux dans cette entreprise ; vous n'avez rien à y gagner, & vous pouvez tout y perdre. Quand vous tueriez Roland, & nous qui sommes venus ici pour vaincre ou pour mourir avec lui, notre mort ne vous rendroit pas les états que vous avez perdus, & ne changeroit rien à la situation des choses. Charles ne manquera pas d'autres guerriers qui défendront ses conquêtes jusqu'à la derniere goutte de leur sang.

Ainsi parloit Brandimart. Il alloit ajouter plusieurs autres raisons, lorsqu'Agramant l'interrompit d'un air irrité, & d'un ton de voix altier : Qu'un conseil soit bon ou mauvais, lui répondit-il, il y a plus que de la témérité à le donner, lorsqu'on ne le demande pas. Puis-je croire qu'il parte de l'amitié que vous prétendez avoir conservée pour moi, lorsque je vous vois ici avec Roland. Devenu la proie de l'infernal dragon, vous voudriez entraîner tout l'univers dans cet abîme de douleur & de perdition. Si je dois succomber ou remporter la victoire ;

remonter ſur le trône de mes peres, ou en être banni pour toujours, c'eſt ce que Dieu a réſolu dans ſes éternels décrets, & ce que, ni vous, ni Roland, ne pouvez prévoir. Quoiqu'il doive en arriver, je ne m'abaiſſerai jamais par une lâche crainte, à rien faire d'indigne d'un roi, & je mourrois plutôt mille fois, que de deshonorer le ſang dont je ſuis iſſu. Vous pouvez vous en retourner; & ſi demain vos armes n'ont pas plus de ſuccès ſur le champ de bataille, que vos raiſons n'en ont ici, Roland ſera bien mal ſecondé. Ces derniers mots échapperent à Agramant dans ſa fureur. Ils ſe ſéparerent enſuite, & ils prirent du repos juſqu'à ce que le jour ſortît du ſein des ondes.

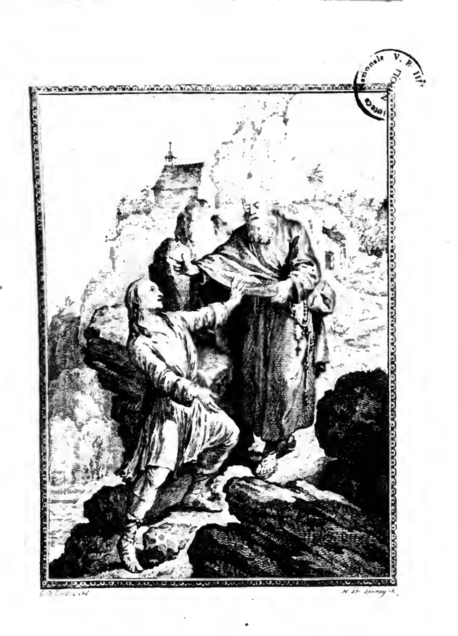
A peine la nouvelle aurore blanchiſſoit-elle les cieux de ſes rayons, que déja ces guerriers étoient armés & montés ſur leurs courſiers. Ils ſe joignent; & ſans conſumer le tems en longs diſcours, ils baiſſent le fer de leurs lances, & fondent les uns ſur les autres. Mais, ſeigneur, ſi je vous entretenois plus long-tems de ces fameux champions, les flots pourroient ſubmerger Roger, & je me le reprocherois éternellement.

Ce jeune chevalier s'efforçoit de rompre les vagues par le mouvement de ſes bras & de ſes jambes. Le vent & la tempête le menacent, mais ſes remords l'épouvantent encore davantage. Il craint que le Dieu des chrétiens ne ſe venge ; & que pour le punir de l'indifférence avec laquelle il avoit rejetté les eaux ſalutaires du baptême, il ne le faſſe périr dans ces ondes ameres. Il ſe rappelle les promeſſes tant de fois faites à ſa maîtreſſe & tant de fois éludées ; ainſi que le viol des engagemens pris ſous la foi du ſerment avant de combattre contre Renaud. Dans ſon repentir il invoque le ciel, il le prie de lui pardonner. Il s'engage par des ſermens que ſon cœur prononce ainſi que ſa bouche, à ſe faire chrétien, s'il échappe à ce danger ; à ne plus porter la lance, ni ceindre l'épée en faveur des maures ; enfin à retourner en France le plutôt qu'il lui ſera poſſible, & à rendre à Charlemagne l'hommage qu'il lui doit. Il ſe promet bien auſſi de ne plus tourmenter par de vaines eſpérances le cœur de Bradamante, mais de hâter l'inſtant d'une union ſi deſirée.

Il finiſſoit à peine ce vœu, & déja ſes forces

ſont accrues par un prodige inoui. Il fend plus rapidement les eaux, ſon courage toujours inébranlable redouble. A l'aide de ces nouvelles forces il repouſſe la vague, qui tantot l'éleve, tantôt l'abaiſſe; enfin il parvient, apres beaucoup d'efforts, à toucher le sable, & il ſort de la mer épuiſé de fatigue & de laſſitude. Les autres compagnons de ſon naufrage périrent miſérablement; lui ſeul ſe ſauva ſur cet écueil ſolitaire, par une grace ſpéciale du ciel. Lorſqu'il ſe trouva ſur ce rocher inculte & ſauvage, de nouvelles allarmes ſuccéderent à la joie qu'il avoit d'avoir échappé à la fureur des flots. Il craignoit de ſe voir confiné pour jamais dans les bornes étroites d'un lieu ſi reſſerré, & d'y périr de miſere. Cependant, ſans être abattu par le malheur, il ſe réſigne à ſouffrir avec fermeté tout ce que le ciel ordonne ſur ſon ſort, & il marche droit à la cîme de ce rocher.

Il n'avoit pas encore fait cent pas, qu'il apperçut un homme exténué par les ans & par ſes auſtérités. C'étoit, ainſi qu'il en put juger par ſon air & par ſes habits, un vénérable anachorette. Saul, Saul, lui cria ce ſaint vieillard, lorſqu'il



lorsqu'il en fut plus près, pourquoi me persécutez-vous, comme le dit le Seigneur à Paul, lorsque sa grace le frappa d'un coup si salutaire. Vous avez cru passer la mer impunément, & vous dérober au Dieu qui vous poursuivoit ; mais son bras, qui s'étend sur tout l'univers, a su vous atteindre dans l'instant où vous vous en croyez le plus éloigné. Ce saint homme ajouta, que la nuit précédente il avoit eu une vision dans laquelle Dieu l'avoit instruit que Roger devoit se sauver sur cet écueil. Dieu lui avoit en même-tems révélé toutes les actions de la vie passée de ce héros, les exploits qui devoient l'honorer dans la suite, la trahison dont il seroit victime, & le sort glorieux qui attendoit son illustre postérité.

Il fit ensuite quelques reproches à Roger, & il finit par lui donner des motifs de consolation. Il le blâmoit d'avoir tant différé à s'imposer le joug doux & léger du Seigneur, qui l'appelloit avec bonté, & de ne s'y être soumis que lorsque le Tout-puissant le menaçoit, armé de ses foudres. Pour le consoler, il l'assuroit que le ciel ne se refuse jamais à ceux qui l'implorent

ſincerement ; il lui citoit ces ouvriers de l'évangile, qui tous pris à une heure différente, reçurent un égal ſalaire. C'eſt ainſi qu'en l'inſtruiſant avec zele & charité, dans la foi qu'il alloit embraſſer, il le conduiſoit à pas lents vers ſa cellule, qui étoit creuſée dans le milieu du rocher.

Au-deſſus de cette habitation étoit une égliſe petite, mais propre & commode, dont l'entrée étoit tournée du côté de l'orient. Au-deſſous on trouvoit un bois de myrthe, de lauriers & de palmiers, qui s'étendoit juſqu'au bord de la mer. Il étoit arroſé par un clair ruiſſeau qui tomboit avec un doux murmure du haut de la montagne. Depuis près de quarante années, ce pieux ſolitaire vivoit ſur cet écueil, qu'inſpiré par le ciel il avoit choiſi pour y mener une vie pure & retirée.

Il ne s'y nourriſſoit que des fruits de ſes arbres, l'eau étoit ſon unique boiſſon ; & en vivant ainſi, il étoit parvenu à une vieilleſſe ſaine & vigoureuſe ; car il avoit alors plus de quatre-vingts ans.

Il alluma du feu dans ſa cellule, & il chargea

ſa table de divers fruits, dont les ſucs bienfaiſans réparent les forces de Roger, lorſqu'il en eut goûté, après avoir fait ſécher ſes habits. Il s'inſtruiſit enſuite plus à loiſir dans ce lieu des grands myſtères de notre ſainte religion, & le jour ſuivant il reçut le baptême à la fontaine des mains du ſaint hermite. Roger vivoit fort content dans cet aſyle, & le bon vieillard l'aſſuroit que Dieu lui fourniroit bientôt les moyens d'en ſortir. Pendant ce tems il l'entretenoit tantôt des délices céleſtes, tantôt de ſon ſort & de celui de ſa poſtérité. Dieu, à l'œil clairvoyant de qui rien n'échappe, avoit révélé au ſaint hermite, que Roger n'avoit plus que ſept ans à vivre depuis l'inſtant où il avoit reçu le baptême. La perfide famille des comtes de Maïence devoit l'aſſaſſiner pour venger la mort que ſon épouſe avoit donnée à Pinatelce, dont on le croyoit l'auteur.

Il ſavoit que cette trahiſon, couverte des voiles du plus profond ſilence, reſteroit ignorée pendant long-tems, par la précaution que prendroient les aſſaſſins de cacher ſous la terre le corps de Roger, dans l'endroit où ils lui auroient

porté le coup mortel, & qu'il se passeroit beaucoup de tems avant que Bradamante & Marfise parvinssent à découvrir & à venger ce crime; quoique l'épouse de Roger dût le chercher dans cent climats divers, en portant dans son sein le fruit de leurs amours.

C'étoit entre l'Adige & la Brente, au pied de ces collines qui plûrent tant au troyen Antenor, par leurs veines de soufre & par leurs ruisseaux, qui en descendoient en murmurant pour arroser de fertiles sillons & de riantes prairies; qu'elles le consolerent de la perte de l'Ida, des rives de l'Ascagne & des bords du Xante. C'étoit, dans les forêts voisines de l'habitation du phrygien Ateste, que Bradamante devoit donner le jour à un fils qui, croissant en valeur & en beauté, porteroit le nom de Roger, & qui, reconnu pour être issu d'Hector par les descendans des troyens qui habitoient ces lieux, seroit choisi pour les gouverner. Charles, à qui dans la suite ce jeune guerrier offrit ses secours, devoit lui conférer cette principauté, & lui donner le titre honorable de marquis; & comme, en lui faisant ce don,

il se servira du mot latin *Este* pour le mettre en possession de ces lieux, lui & toute sa race, ce pays, flatté d'un si heureux augure, quittera son nom pour prendre celui d'Este.

Dieu avoit aussi révélé à son fidèle serviteur, la manière dont la mort de Roger seroit vengée. Ce héros devoit apparoître en songe à sa fidèle épouse quelques instans avant le lever de l'aurore, lui faire connoître ses assassins, & lui désigner l'endroit où ils avoient caché son cadavre. Alors Bradamante, unie avec Marfise, devoit mettre tout à feu & à sang dans Poitiers; tandis que son fils Roger étoit destiné à venger aussi sévérement le meurtre de son pere sur les habitans de Maïence. Le vieillard savoit également tout ce qui devoit arriver aux Azzons, aux Alberti, aux Obici, & à leur illustre postérité, jusqu'à Nicolas, Lemello, Borso, Hercule, Alfonse, Hyppolite & Isabelle. Mais le saint hermite, dont la langue étoit retenue par le frein de la prudence, n'instruit Roger que de ce qu'il doit savoir; il ne lui parle pas de ce qu'il faut lui taire.

Pendant ce tems Roland, Brandimart & le

marquis Olivier courent à la rencontre de Gradaffe, le Mars des farrafins, d'Agramant & de Sobrin, qui venoient contr'eux en pouffant leurs chevaux à toute bride. Le rivage & la mer retentiffent au loin de leur choc impétueux. Les tronçons de leurs lances brifées volent jufqu'au ciel. A ce bruit que l'on entend fur les rives de la France, l'onde émue s'enfle & s'agite.

Roland & Gradaffe s'attaquerent. Le combat auroit pu fe foutenir avec égalité entre ces deux guerriers, fi l'avantage de poffféder Bayard n'eût d'abord donné à Gradaffe une efpece de fupériorité. Son courfier frappa fi rudement celui fur lequel Roland étoit monté, qu'il le fit chanceler & tomber. Roland voulut le faire relever à coups d'éperon; mais lorfqu'il vit que tous fes efforts étoient inutiles, il mit pied à terre, tira Balizarde, & embraffa fon bouclier. Le combat fe foutenoit avec un avantage égal entre Olivier & le roi d'Afrique, qui avoient couru l'un contre l'autre. Brandimart renverfa Sobrin fans qu'on pût favoir s'il y avoit de fa faute ou de celle de fon cheval. Quoiqu'il en foit, ce prince refta étendu fur la terre. Brandimart,

qui le vit hors d'état de se défendre, le laissa pour courir au secours de Roland qui avoit été renversé par Gradasse. Le combat entre Olivier & Agramant continuoit comme il avoit commencé, & tous deux avoient mis l'épée à la main après avoir brisé leurs lances.

Roland qui, en se relevant, vit que Gradasse pressé par Brandimart, ne pouvoit pas revenir contre lui, regarde de tous côtés, & voit Sobrin sans adversaire; il s'élance vers lui, & le ciel effrayé tremble de son fier regard. A l'aspect de ce redoutable guerrier, Sobrin rassemble ses forces & se couvre tout entier de ses armes. Semblable à un pilote qui, voyant de loin la vague mugissante prête à fondre sur son vaisseau, présente la proue à l'onde qui s'éleve, & qu'il voudroit en vain éviter; ainsi Sobrin oppose son bouclier au glaive de Sullerine qui va tomber sur lui. L'acier de Balizarde étoit d'une trempe si parfaite, que les meilleures armes n'étoient qu'un foible rempart contr'elle, sur-tout lorsqu'elle se trouvoit entre les mains de l'incomparable Roland. Elle fend le bouclier de Sobrin, malgré les cercles de fer qui l'en-

vironnoient ; elle pénétre à travers sa cuirasse jusqu'à son épaule ; & quoiqu'elle soit défendue par un double acier & par une cotte de maille, elle y fait une large & profonde blessure. Sobrin cherche à frapper le comte, & il l'atteint, mais en vain. Le maître des cieux avoit rendu invulnérable le corps du défenseur de sa sainte religion. Le vaillant comte redouble le coup, & il croit qu'il va lui abattre la tête. Sobrin, qui connoît la prodigieuse vigueur du paladin, & qui vient d'éprouver combien il étoit inutile de lui opposer son bouclier, se détourne ; mais il ne put pas le faire assez promptement, pour ne pas recevoir ce coup au front ; l'épée ne le toucha que du plat ; mais le coup fut si terrible, qu'il l'étendit, faussa son casque, & le fit tomber sur le sable, d'où il fut fort long-tems sans se relever.

Roland, qui le crut mort, courut aussitôt vers le roi Gradasse, dans la crainte que Brandimart ne succombât contre cet infidèle, qui avoit beaucoup d'avantage sur lui par l'excellence de son cheval, & par son étonnante vigueur. Cependant le vaillant fils de Monodant,

monté fur le cheval qui avoit appartenu à Roger, fe défendoit de maniere à faire croire qu'il n'étoit pas fort inférieur à Gradaffe. S'il eût eu une armure d'une trempe auffi parfaite, que ce prince, il lui auroit encore réfifté avec plus d'égalité. Mais comme il étoit très-mal armé, il fe trouvoit fouvent obligé de fe détourner pour éviter les coups. Il ne pouvoit pas avoir un cheval plus propre à ce manége. Frontin fembloit deviner fon intention; on eût dit que fon inftinct le portoit à fouftraire fon maître aux atteintes de Durandal. Agramant & Olivier continuoient à combattre, & paroiffoient deux guerriers également vigoureux & également exercés dans la fcience des armes.

Roland, comme je l'ai déja dit, avoit laiffé Sobrin étendu fur la place, & il accouroit à grands pas pour fe réunir à Brandimart contre Gradaffe. Il alloit l'attaquer, lorfqu'il vit l'excellent cheval dont il avoit renverfé Sobrin, errer fur le champ de bataille. Auffitôt il fe mit en devoir de le faifir. Comme perfonne ne le lui difputoit, la chofe lui fut facile. D'une main il prend fes rênes, de l'autre il tient fa redou-

table épée, & il s'élance ſur le courſier. Dans ce moment Gradaſſe apperçoit Roland, & déja il voudroit en être aux mains avec lui. Il l'appelle, il le défie, il croit pouvoir lui donner la mort ainſi qu'à Brandimart. Il laiſſe ce dernier pour fondre ſur Roland, qu'il atteint au défaut du caſque & de la cuiraſſe. Rien ne réſiſte à Durandal, excepté la peau du comte, qui étoit impénétrable à tous les traits. Dans le même moment le paladin fait tomber ſur lui Balizarde. Il n'eſt pas d'enchantement qui puiſſe émouſſer le tranchant de ce glaive. Il briſe l'écu, le caſque, la cuiraſſe; & coupant tout ce qu'il rencontre dans ſa chûte, il bleſſe au viſage, à la poitrine & à la cuiſſe, le roi de Séricane, qui, depuis qu'il poſſédoit ſes armes, n'avoit jamais vu couler ſon ſang. Il eſt ſurpris, irrité d'éprouver qu'une autre épée peut être auſſi tranchante que Durandal. Ce coup, s'il eût porté un peu plus avant, le fendoit depuis le ſommet de la tête juſqu'à la ceinture. Inſtruit par cette funeſte expérience, qu'il ne doit plus autant compter ſur ſes armes, il combat avec beaucoup plus de circonſpection, & il s'applique

davantage à parer. Brandimart qui se voit enlever son adversaire par Roland, se place entre les deux combattans, pour aller au secours de celui d'entr'eux qui en auroit le premier besoin.

Tel étoit l'état du combat, lorsque Sobrin, qui avoit été long-tems étendu sur la terre, reprit l'usage de ses sens, & se releva, quoiqu'il souffrît beaucoup du visage & de l'épaule. Il hausse la visiere de son casque, & regarde autour de lui. Puis pour seconder Agramant, il s'approche doucement du lieu où ce prince combattoit, se place derriere Olivier, qui, entierement occupé de son adversaire, ne pensoit pas à Sobrin. Alors ce prince coupe les jarrets du cheval d'Olivier, qui tombe soudain renversé sous son cheval, dont il ne peut pas dégager son pied gauche, qui étoit resté dans l'étrier. Sobrin redouble ses coups pour abattre la tête du paladin françois; mais les armes fabriquées par Vulcain, & qu'Hector avoit autrefois portées, le garantirent de ces coups.

Brandimart, qui voit le danger de son compagnon, court à toute bride sur Sobrin; il le frappe de son épée, le renverse; mais sur le

champ l'intrépide vieillard ſe releve & ſe prépare à porter à Olivier un coup qui puiſſe l'envoyer dans les ſombres régions, ou du moins l'empêcher de ſe débarraſſer de deſſous ſon cheval. Olivier, dont heureuſement le bras droit n'étoit pas engagé, ſe défend de ſon mieux avec ſon épée; & en en préſentant la pointe à Sobrin, il l'éloigne de toute la longueur de cette arme. Pourvu qu'il puiſſe encore l'écarter pendant quelques momens, il eſpere ſe tirer de ce danger. Son adverſaire baigné de ſon ſang, qui couloit en abondance ſur le ſable, n'étoit pas en état de lui diſputer long-tems la victoire, & déja il étoit ſi foible, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir. Olivier fait les plus grands efforts pour ſe relever; mais il ne lui eſt pas poſſible de retirer ſa jambe de deſſous ſon cheval.

Pendant ce tems Brandimart en étoit aux priſes avec Agramant, monté ſur Frontin, qui tourne autour du roi d'Afrique; il attaque ce prince par-devant, par-derriere, à droite, à gauche. Le fils de Monodant avoit un excellent cheval, mais celui de ſon ennemi n'étoit pas moins parfait. C'étoit Bride-d'or, dont Roger

lui avoit fait préfent, après l'avoir enlevé, avec la vie, au féroce Mandricard. A cet avantage, Agramant joignoit celui des armes, qui étoient à l'épreuve du fer le plus tranchant, tandis que Brandimart avoit pris les fiennes au hafard, telles qu'il avoit pu les trouver fur le champ. Mais il a tant de confiance dans fa valeur, qu'il compte bien les échanger promptement contre celles de fon adverfaire, quoique ce prince lui ait déja porté à l'épaule droite un coup qui avoit fait couler fon fang, & que Gradaffe lui eût fait une bleffure confidérable aux flancs. Il faifit avec tant d'adreffe l'inftant où fon adverfaire fe découvre, qu'il perce fon bouclier, le bleffe au bras gauche, & d'un autre coup lui effleure la main droite.

Ce combat n'étoit qu'un jeu, en comparaifon de celui que fe livroient Roland & Gradaffe. Ce dernier avoit prefqu'entierement défarmé Roland. Il avoit fendu fon cafque de deux côtés. Le fable étoit couvert des débris de fon bouclier. Sa cuiraffe & fa cotte de mailles étoient ouvertes en cent endroits, & cependant il ne pouvoit pas parvenir à entamer la peau de ce

corps enchanté. Outre ſes premieres bleſſures ; le paladin lui en avoit fait de nouvelles au viſage, à la gorge & à la poitrine. Déſeſpéré de voir ſon ſang couler de tous côtés, tandis qu'il ne peut pas en faire verſer une goutte à ſon adverſaire, à qui il a porté tant de coups en vain, Gradaſſe prend ſon épée à deux mains, la ſouleve, & la fait retomber de toute ſa force ſur la tête de Roland, qu'il croit devoir fendre juſqu'à la ceinture. Il l'atteint, comme il le ſouhaitoit, au milieu du front & du tranchant Tout autre que le comte d'Angers eût été pourfendu par cet horrible coup ; mais l'épée revint auſſi claire & auſſi brillante que ſi elle ne l'eût frappé que du plat. Etourdi de ce coup, Roland croit voir, de ſes yeux éblouis, des étoiles en plein jour. Il laiſſe tomber la bride de ſon cheval. Son épée auroit échappé de même à ſes mains affoiblies, ſi elle n'eût été retenue par une chaîne. Le courſier qui portoit Roland, épouvanté par cet horrible coup, prit la fuite, & emporta ſur les ſables du rivage le comte évanoui, qui ne pouvoit plus le retenir.

Gradaſſe le pourſuivoit, & il alloit l'atteindre,

lorſqu'en ſe detournant, il vit que le roi Agramant couroit le plus grand danger. Brandimart qui l'avoit ſaiſi par ſon caſque, en avoit déja rompu les courroies, & il alloit lui enfoncer ſon poignard dans la gorge. Agramant ne lui oppoſoit qu'une foible défenſe; car il n'avoit plus ſon épée. Gradaſſe détourne auſſitôt ſon cheval, & vole au ſecours du roi d'Afrique. Brandimart fut pris au dépourvu. Il ne penſoit plus à Gradaſſe, qu'il croyoit trop occupé avec Roland pour venir l'attaquer; & il ne cherchoit qu'à percer de ſon poignard le chef des ſarraſins. Dans ce moment Gradaſſe ſurvient; & prenant ſon épée à deux mains, il lui en décharge de toute ſa force un grand coup ſur la tête.

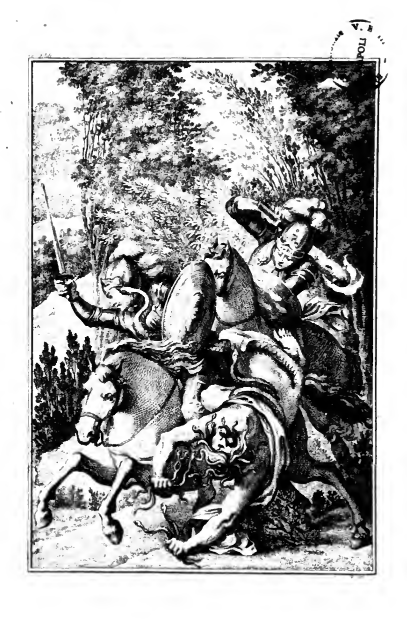
Puiſſant maître du ciel, recevez parmi vos élus ce martyr de votre foi. Ah Durandal! ſe peut-il que tu ſois aſſez cruelle, pour trancher ſous les yeux de ton maître, les jours de ſon plus cher compagnon, du plus fidèle de ſes amis? Un cercle de fer d'un pouce d'épaiſſeur entouroit ſon caſque. Il fut briſé par la violence du coup, qui fendit également la coëffe d'acier, Brandimart tombe de cheval le viſage déja

couvert des ombres de la mort, & son sang coule à grands flots sur le sable.

Cependant le comte reprend ses sens : il regarde autour de lui, & il voit Brandimart étendu sur la terre, & Gradasse auprès de cette victime de sa fureur, dans l'attitude d'un homme qui vient de lui porter le coup mortel. Je ne sais ce qui, dans ce moment, l'emporta sur le paladin, de la douleur ou de la colere. Il avoit si peu de tems pour verser des larmes, que la douleur se renferma au fond de son cœur, dont la colere sortit avec impétuosité. Mais il est tems de terminer ce Chant.




Digitized by Google



CHANT XLII.

QUEL frein, quels nœuds d'acier, quelles chaînes de diamans auroient assez de force pour contenir la colere dans de justes bornes, lorsqu'on voit la violence ou la calomnie attaquer les jours ou noircir l'honneur d'une personne à qui on est uni par les liens d'une amitié sincere! Si quelquefois ces mouvemens impétueux entraînent l'ame hors d'elle-même, & font commettre des actions cruelles, inhumaines, on a droit à l'indulgence; car alors la raison ne conserve plus son empire. Quand Achille vit le corps de Patrocle ensanglanter le camp des grecs, il ne se contenta pas de donner la mort à celui qui l'avoit tué, il outragea son cadavre.

Invincible Alfonse, une semblable colere saisit vos soldats ce jour où, atteint au front, d'une pierre vigoureusement lancée, on crut votre brillante carriere terminée. En vain des murs, des fossés, des palissades s'opposoient à leur fureur; ils exterminerent leurs ennemis jusqu'au dernier, sans qu'il en restât un seul pour porter

la nouvelle de ce carnage. Votre chûte excita chez eux cette douleur, qui les rendit ſi cruels. Sans cela leurs glaives n'euſſent pas été altérés de ſang. Il ſuffiroit à votre gloire d'avoir recouvré la Baſtie en moins d'heures que les peuples de Grenade & de Cordoue n'avoient paſſé de jours à la prendre. Un Dieu vengeur permit ſans doute que cet accident vous retînt pour punir de leurs coupables excès ces barbares, qui, lorſque l'infortuné Veſtidel, épuiſé par ſes bleſſures & par les fatigues d'un long combat, ſe fut rendu, le tuerent, quoiqu'il fût ſans armes, au milieu de leurs nombreux bataillons.

Je conclus en vous répétant qu'il n'eſt pas de colere égale à celle dont on eſt ſaiſi, lorſqu'on voit attaquer ſous ſes yeux ſon prince, ſon ami, ſon pere. Le cœur de Roland devoit donc ſe livrer au plus violent courroux, lorſqu'il vit ſon cher Brandimart mortellement bleſſé par l'effroyable coup que lui avoit porté le roi Gradaſſe. Tel qu'un berger numide qui voit fuir en ſifflant, à travers les herbes, le ſerpent dont la dent venimeuſe vient de faire expirer ſon fils

qui folâtroit ſur l'herbe, pourſuit dans ſa colere ce reptile qu'il écraſe ſous ſon bâton, tel Roland ſe précipite ſur ſes ennemis en agitant ce glaive formidable, au tranchant de qui rien ne ſauroit réſiſter. Le premier qu'il rencontra fut Agramant.

Ce prince, couvert de ſang, privé de ſon épée, ne conſervant plus que la moitié de ſon bouclier, & bleſſé en cent endroits, s'étoit ſauvé des mains de Brandimart, comme un épervier s'échappe demi-mort des ſerres tranchantes de l'autour, en y laiſſant ſa queue & la plus grande partie de ſon plumage. Roland arrive, & il lui porte un coup préciſément à l'endroit où la tête ſe joint au buſte. Les courroies de ſon caſque étoient rompues, & ſon col ſe trouvoit ſans armes; de ſorte qu'il le coupa comme un foible roſeau. Il tombe; & le corps du dominateur de l'Afrique palpite pour la derniere fois ſur ces ſables ſtériles. Son ombre indignée s'envole ſur les bords du Cocite, où Caron la fait entrer dans ſa barque fatale. A l'inſtant Roland, toujours l'épée à la main, s'avança contre le roi de Séricane.

Lorſque ce guerrier voit tomber la tête d'Agramant ſéparée de ſon corps, il pâlit, il friſſonne, un ſecret preſſentiment ſemble enchaîner ſa valeur, & il ne fait rien pour parer le coup mortel qu'il va recevoir. Roland l'atteignit au côté droit, au-deſſous de la derniere côte, & le fer plongé dans ſes flancs ſortit de plus d'un pied du côté gauche. Ce terrible coup, qui trancha les jours du plus brave des ſarraſins, ne pouvoit partir que de la main du plus grand guerrier de l'univers.

Peu ſenſible au plaiſir d'une ſi grande victoire, le paladin deſcend à l'inſtant de cheval, & les larmes aux yeux il ſe hâte de courir vers ſon cher Brandimart. Le ſang couloit de toutes parts autour de ſa tête. Son caſque, qui ſembloit fendu par un coup de hache, n'eût pas oppoſé moins de réſiſtance, quand il eût été d'une frêle écorce. Roland lui ôte ſon caſque, & il voit ſa tête fendue juſqu'au nez, entre les deux ſourcils. Cependant il lui reſte encore aſſez de force pour implorer le pardon de ſes fautes, & pour conſoler le comte qui le baignoit de ſes larmes. Roland, lui dit-il, reſſouvenez-vous de votre

ami dans vos vœux toujours exaucés par le ciel. Je vous recommande ma chere Fleur-de..... il ne put achever la derniere syllabe de ce nom chéri, & il expira. A peine cette ame si pure eût-elle été séparée de sa dépouille mortelle, qu'on entendit l'air retentir des concerts des anges, & qu'on la vit prendre son essor vers les cieux, au milieu de cette douce mélodie.

Roland auroit dû se réjouir d'une mort aussi pieuse. Il étoit bien sûr que Brandimart, au-devant de qui il voyoit le ciel s'ouvrir, jouissoit du suprême bonheur. Cependant la foiblesse attachée à l'humanité, lui faisoit regretter un ami qu'il chérissoit à l'égal d'un frere, & il versoit sur son sort un torrent de larmes.

Sobrin perdoit beaucoup de sang par ses blessures, il étoit tombé depuis long-tems, & ses veines étoient presqu'entierement épuisées. Olivier étoit aussi étendu sur la terre. Jusqu'alors il n'avoit pas pu retirer de dessous son cheval sa jambe froissée; & jamais il n'y seroit parvenu, si Roland ne fût venu à son secours. Lorsqu'elle ne fut plus accablée par ce poids, il y sentit de si vives douleurs & de si cruelles

fouffrances, qu'il ne pouvoit ni la mouvoir, ni fe foutenir deffus, ni marcher fans fecours.

Roland étoit bien éloigné de fe réjouir de fa victoire. La mort de Brandimart, & l'état où il voyoit Olivier fon beau-frere, le pénétroit de douleur. Sobrin confervoit encore un refte de vie, qu'il étoit prêt à perdre par la quantité de fang qu'il répandoit. Roland le fit emporter, & ordonna qu'on eût le plus grand foin de fes bleffures. Il le confoloit avec autant de bonté que s'il eût été fon pere; car après le combat, ce généreux paladin ne confervoit pas le moindre fiel contre fes ennemis, & il ne fuivoit que les mouvemens de fon humanité & de fa clémence. Il fit enlever les chevaux & les armes des vaincus; leurs écuyers furent libres de difpofer du refte.

Ici Frédéric Fulgofe jette quelques doutes fur la certitude de cette partie de mon hiftoire. Dans le tems où il parcouroit toutes les côtes de Barbarie à la tête d'une puiffante flotte, il prétend s'être arrêté à cette ifle, & l'avoir trouvée fi montueufe & inégale, que dans aucun endroit il n'étoit poffible d'y pofer la plante du

pied. Il ne croit donc pas vraisemblable que six chevaliers, l'élite des guerriers de ce tems, aient pu combattre à cheval sur un terrein si inégal. Tout ce que je puis répondre à cette objection, c'est qu'alors il y avoit sur la droite de l'isle un espace où le terrein étoit uni; mais que dans la suite un rocher qui se détacha de la montagne, couvrit entierement cette partie de ses débris. O vous donc, qui répandez par vos vertus tant d'éclat sur la famille des Fulgoses, si quelquefois vous m'avez fait ce reproche devant ce duc invincible, à qui votre patrie doit son repos, & qui en bannit les dissentions pour y faire régner la paix, ne tardez pas, je vous prie, à l'assurer que dans cette occasion, comme dans toute autre, mon récit est conforme à la vérité.

Roland qui portoit ses regards sur la mer, apperçut un bâtiment léger qui venoit droit à l'isle. Dans ce moment je ne saurois trop vous dire qui c'étoit; car j'ai à rejoindre plusieurs autres personnes qui m'attendent dans divers lieux. Ainsi repassons en France, & voyons si on s'y livre à la joie ou à la tristesse depuis

la défaite des ſarraſins. Sachons auſſi ce que devient cette fidèle amante, qui voit s'éloigner d'elle l'objet de ſes vœux.

L'infortunée Bradamante ; car c'eſt d'elle dont je veux parler, ſe déſeſpere, en apprenant que Roger a manqué aux ſermens qu'il avoit faits à à la face de l'une & de l'autre armée. Elle ne ſait plus ſur quoi fonder des eſpérances tant de fois abuſées. Elle ſe livre de nouveau aux plaintes & aux gémiſſemens auxquels elle n'étoit que trop accoutumée ; elle accuſe Roger de perfidie & de cruauté ; elle ſe plaint de la rigueur de ſes deſtins ; puis s'abandonnant à toute ſa douleur, elle s'emporte contre le ciel qui ſouffre de tels parjures ; elle le taxe d'injuſtice ou de foibleſſe, pour n'en avoir pas encore tiré une vengeance éclatante. Elle s'en prend à Méliſſe ; elle charge de malédictions l'oracle de la grotte, qui l'a engagée dans un amour qui ne peut que la perdre. Elle reproche à Marfiſe le parjure de ſon frere, & elle implore ſa protection contre cet outrage.

Marfiſe, confuſe de ſes reproches, ne ſait que lui répondre. Elle la conſole de ſon mieux,

& l'assure qu'un prompt repentir ramenera Roger à ses pieds. S'il ne revient pas, elle lui jure qu'elle ne souffrira pas qu'il se donne ce tort, & qu'elle combattra contre lui, ou qu'elle le forcera d'observer ses promesses. Les plaintes de Bradamante adoucissent la douleur, qui a moins de violence lorsqu'elle peut s'épancher.

Nous venons d'entendre Bradamante donner à Roger les noms de barbare, de traître, de parjure ; voyons maintenant si l'état de Renaud, son frere, est plus heureux que le sien. L'amour avoit pénétré de ses flammes les plus vives tous les sens de ce guerrier, qui, comme vous le savez, étoit passionnément épris de la belle Angélique. S'il étoit ainsi retenu dans les chaînes de l'amour, c'étoit plutôt l'effet d'un enchantement, que des attraits de cette reine. Après avoir détruit l'empire des maures, tous les autres paladins goûtoient les douceurs du repos ; Renaud seul, captif au milieu de tous ces vainqueurs, gémissoit dans les fers de l'amour.

Il avoit envoyé de tous côtés pour apprendre des nouvelles de cette princesse. Lui-même il n'avoit cessé de la chercher ; enfin il eut recours

à Maugis, qui l'avoit souvent secouru dans les plus fâcheux événemens. Il rougit & baissa les yeux en lui faisant cet aveu. Ensuite il le pria de lui indiquer les lieux où il pourroit trouver cette reine. A cet aveu, auquel il s'attendoit si peu, Maugis ne sauroit revenir de sa surprise. Il sait que cent & cent fois Renaud a été le maître d'obtenir les faveurs d'Angélique. Lui-même avoit dit & fait tout ce qui lui avoit été possible pour l'engager à se rendre aux desirs de cette belle ; il avoit employé les menaces & les promesses pour le persuader, sans jamais pouvoir y réussir. L'envie même de le tirer de la prison où il gémissoit, n'avoit pas pu l'y déterminer, & maintenant il le desire passionnément, sans aucun motif. Il le prie de se rappeller combien il avoit de reproches à lui faire à ce sujet, puisque ses refus opiniâtres avoient pensé le faire périr dans les horreurs d'une prison. Mais plus les demandes de Renaud lui paroissent extraordinaires, plus elles lui prouvent la violence de sa passion. Il oublie sur-le-champ tous les torts de son cousin, & il ne pense qu'à lui procurer des secours. Il lui de-

mande feulement du tems pour lui rendre réponfe, & il lui fait efpérer qu'elle fera favorable.

Sur-le-champ il part pout fe rendre au lieu où il avoit coutume d'évoquer les démons. C'étoit une profonde caverne fituée entre des rochers inacceffibles. Il ouvre fon livre, & il appelle la troupe nombreufe des efprits infernaux ; puis s'adreffant à celui d'entr'eux qui avoit la connoiffance la plus parfaite de l'amour & de tous fes myfteres, il voulut favoir de lui comment il pouvoit fe faire que le cœur de Renaud, autrefois fi infenfible, fe fût attendri à ce point pour la belle Angélique. Alors le démon lui apprit que ce changement venoit de la vertu différente des eaux de deux fontaines ; l'une allumoit les feux de l'amour, l'autre les appaifoit ; & rien ne fauroit remédier aux maux que l'une caufe, fi ce n'eft l'onde de celle qui produit un effet contraire.

Renaud avoit puifé dans celle dont les ondes glacées banniffent l'amour, lorfqu'il avoit réfifté fi opiniâtrement aux longues prieres de la belle Angélique. Son mauvais deftin l'ayant depuis

ramené à celle qui inſpire les feux les plus puiſſans de l'amour, l'étonnante vertu de ces eaux l'avoit contraint d'aimer celle pour qui il reſſentoit auparavant une averſion ſi inſurmontable. Il ne pouvoit lui arriver rien de plus malheureux ; car le haſard voulut que dans le même moment Angélique ſe déſaltérât dans celle dont l'onde, ennemie de l'amour, le bannît tellement de ſon cœur, que la vue du plus affreux ſerpent ne lui auroit pas cauſé plus d'horreur que celle de Renaud, qui aimoit alors cette belle princeſſe autant qu'elle le déteſtoit.

Maugis fut auſſi par le démon, qui l'inſtruiſit de la fatale aventure de Renaud, que la reine du Cathaï s'étoit épriſe d'un jeune ſoldat, dont elle avoit fait ſon époux ; & que quittant enſuite l'Europe, elle s'étoit embarquée ſur les rivages du hardi Catalan pour ſe rendre dans ſes états. Maugis, lorſque Renaud vint le trouver pour ſavoir ſa réponſe, fit tout ce qu'il put pour le détourner de l'amour d'Angélique, qui s'étoit livrée à un barbare ſans nom comme ſans naiſſance, & qui maintenant étoit ſi éloignée

de l'Europe, qu'il devenoit presqu'impossible de la joindre.

Le départ d'Angélique n'étoit pas ce qui affligeoit le plus le paladin. Son grand cœur n'étoit pas épouvanté des dangers d'une si longue route ; mais lorsqu'il sut qu'un sarrasin avoit obtenu ces prémices si desirées, il se sentit le cœur si serré de douleur, que jamais on ne l'avoit vu plus affligé. Il lui est impossible de répondre, son cœur palpite, ses levres gonflées tremblent, sa langue attachée à son palais, ne sauroit proférer une seule parole, & sa bouche ne seroit pas plus amere, quand il auroit avalé le plus mortel poison. Entraîné par sa jalousie, il quitte sur-le-champ Maugis ; & après beaucoup de soupirs & de regrets, il prend le parti de retourner dans l'orient. Il en demande la permission, sous prétexte d'aller arracher à Gradasse l'excellent coursier dont ce prince s'étoit emparé contre toutes les loix. Je ne souffrirai pas, disoit-il, que ce superbe sarrasin puisse se vanter de m'avoir enlevé ce cheval, la lance ou l'épée à la main.

L'empereur, ainsi que sa cour, étoit fort

affligé de voir Renaud prêt à quitter la France. Cependant ſa demande lui paroiſſoit ſi honnête & ſi juſte, qu'il ne put pas la lui refuſer. Dudon & Guidon le ſauvage s'offroient à l'accompagner; mais Renaud ne voulut pas le ſouffrir, & il partit ſeul les armes aux yeux & le déſeſpoir dans le cœur.

Il ſe rappelloit ſans ceſſe que mille & mille fois cette rare beauté lui avoit offert ſes faveurs, qu'il s'étoit toujours opiniâtré à refuſer. Maintenant l'occaſion qu'il dédaigna tant de fois eſt perdue pour jamais. Il donneroit ſa vie pour retrouver un de ces jours heureux; mais ils ſont irrévocablement paſſés. Il ne ſauroit concevoir qu'un ſoldat ſans fortune l'ait emporté dans l'eſprit d'Angélique, ſur le mérite, ſur le ſervice & ſur le dévouement de tant d'illuſtres amans.

En proie à ces funeſtes réflexions, qui agitoient ſon ame & déchiroient ſon cœur, Renaud marchoit vers l'orient. Il prit le chemin de Baſle, & bientôt il ſe trouva dans la vaſte forêt des Ardennes. Lorſqu'après avoir fait quelques milles dans ces bois ſi féconds en

aventures, le paladin se trouva dans un des endroits les plus dangereux de la forêt, soudain l'air s'obscurcit, le soleil cacha sa lumiere sous des nuages épais ; & du fond d'une sombre caverne, il sortit un monstre horrible qui avoit la figure d'une femme. Mille yeux sans paupieres brilloient dans son effroyable tête. Jamais il ne goûtoit les douceurs du repos. Ses oreilles n'étoient pas moins multipliées que ses yeux. D'affreux serpens formoient sa chevelure. L'enfer avoit sans doute vomi ce monstre dans sa colere. Il avoit pour queue un serpent beaucoup plus gros & plus long, qui lui entouroit la poitrine dans ses nombreux replis.

Renaud éprouva dans cette occasion ce qui ne lui étoit pas arrivé dans les occasions les plus dangereuses. Dès qu'il vit venir à lui le monstre pour l'attaquer, il ressentit plus d'effroi qu'il n'en avoit jamais inspiré. Cependant il dissimule ses craintes ; & affectant un courage qu'il n'a pas, il tire son épée d'une main tremblante. Le monstre, comme s'il étoit exercé dans l'art des combats, dirige contre Renaud le plus grand de ses serpens, & fond sur lui. Ce guerrier

veut le frapper de la pointe & du tranchant de son épée ; mais ses coups, partis d'un bras mal assuré, se perdent dans le vague des airs, & ne sauroient atteindre son ennemi. D'une main vigoureuse, tantôt le monstre lui darde son serpent, qui, s'insinuant sous ses armes, pénétre son cœur d'un froid mortel, tantôt il le fait entrer par la visiere de son casque, & le reptile venimeux erre sur son col & sur sa figure. Renaud voudroit fuir, il précipite la course de son cheval à coups d'éperons ; mais plus agile que lui, l'infernale furie s'élance, monte en croupe & galoppe avec lui. A droite, à gauche, de quelque côté qu'il se tourne, le monstre ne l'abandonne pas, quoique son coursier ne cesse de regimber. Le cœur de Renaud tremble comme une feuille agitée par le vent, non pas que le serpent lui fasse beaucoup de mal, mais il éprouve à son aspect une si vive horreur & un froid si mortel, qu'il pleure, gémit, grince les dents, & invoque la mort. En vain il pousse son cheval dans les plus obscurs sentiers, dans des chemins impraticables, à travers les broussailles & les précipices, dans des endroits où

le

le ſoleil n'a jamais pénétré. Ce monſtre hideux, abominable, toujours attaché à ſes épaules, ne ceſſe de l'infecter de ſon ſouffle impur.

Il alloit en être la victime, ſi dans l'inſtant il n'eût été ſecouru par un chevalier armé d'un métal éclatant, & qui portoit pour cimier un joug briſé. Son bouclier, de la couleur de l'or le plus pur, étoit parſemé de flammes, ſes ſuperbes habits, & les harnois de ſon cheval, étoient de la même couleur. Il avoit la lance au poing, & un glaive redoutable étoit ſuſpendu à ſes côtés. L'un de ſes arçons ſoutenoit une maſſe d'armes qui lançoit des feux. Ces feux brûloient continuellement, ſans jamais ſe conſumer. L'acier le mieux trempé, le caſque le plus épais ne ſauroit réſiſter à cette flamme deſtructive. Par-tout où il agite ce flambeau, on s'écarte pour lui faire place. Il ne falloit pas un défenſeur moins puiſſant, pour arracher Renaud aux fureurs du monſtre infernal.

Tel qu'un brave chevalier, ce héros court en galoppant à l'endroit d'où il entend partir les cris. Il arrive, & il voit le monſtre qui, enveloppant Renaud dans les replis de ſes

ferpens, le fait à la fois tranfir & brûler, fans que cet infortuné puiffe s'en débarraffer. Il s'avance, frappe dans fes flancs le monftre qui chancelle & tombe. Mais à peine a-t-il touché la terre, qu'il fe releve & darde encore fur lui fes horribles ferpens. Le chevalier ne l'attaque plus avec fa lance, c'eft du feu dont il fe fert pour en délivrer Renaud. Il prend fa maffe d'armes, & plus prompt à fe fuccéder que la grêle, les coups tombent fur la tête altiere du monftre. L'impur reptile ne fauroit fe mouvoir impunément.

Pendant qu'il le met en fuite, ou que du moins il le tient écarté de fa proie, il confeille à Renaud de pourfuivre fa route & de gagner le fommet de la montagne. Le paladin s'empreffe de fuivre ce fage avis ; il fe garde bien de retourner la tête ; & quelqu'efcarpée que foit cette pente, il ne s'arrête que quand il a perdu de vue fon ennemi. Lorfque le chevalier eut forcé le monftre à rentrer dans les fombres demeures de l'enfer, où occupé à fe dévorer lui-même, fes yeux verfent des pleurs éternels, il fuivit Renaud pour guider fes pas.

Bientôt il le rejoignit fur la cîme de ce mont, & il marcha avec lui pour le tirer du fombre dédale de ces bois.

Dès que Renaud le vit de retour, il lui témoigna la plus vive reconnoiffance, & il l'affura qu'il feroit toujours prêt à expofer pour lui les jours qu'il devoit à fes foins généreux. Il le conjura enfuite de lui apprendre fon nom, afin qu'il pût faire connoître un fi brave guerrier à Charlemagne, ainfi qu'à tous les chevaliers de fa cour, & les inftruire du fervice qu'il lui avoit rendu. Ne vous choquez pas, lui répondit ce preux chevalier, fi je refufe de vous fatisfaire dans ce moment; vous faurez qui je fuis avant que l'ombre, qui croît toujours, foit augmentée de la longueur d'un pas.

Ils continuerent leur route, & bientôt ils trouverent une claire fontaine, qui, par fon murmure, invitoit les bergers & les voyageurs à s'en approcher, & puifer dans fes ondes l'oubli des amoureux foucis. C'étoit cette fontaine dont l'onde glacée éteignoit les feux de l'amoureufe ardeur, & où Angélique avoit pris tant d'averfion pour Renaud. Elle avoit auffi

causé la répugnance que Renaud s'étoit sentie pendant long-tems pour cette rare beauté.

Lorsque les deux chevaliers se trouverent près de ce clair ruisseau, celui qui accompagnoit Renaud l'engagea à prendre dans cet endroit quelques instans de repos. Le paladin, fatigué par la chaleur excessive de ce jour, & par le combat qu'il lui avoit fallu soutenir contre le monstre, accepta volontiers la proposition de l'étranger. Ils descendirent de leurs chevaux, qu'ils laisserent paître dans la forêt. Tous deux posent leurs casques sur un tapis émaillé de fleurs, & Renaud, pressé par une soif ardente, court à cette fontaine, où il se désaltere & se guérit à la fois de son amour. Dès que son généreux défenseur lui eût vu retirer de la fontaine ses levres encore humides, & eût été témoin du repentir avec lequel il détestoit le fol amour dont il avoit si long-tems suivi l'impulsion, il ne lui dissimula plus ce qu'il lui avoit caché jusqu'alors. Mon nom, lui dit-il, est le *Dédain*, & je ne suis venu que pour briser le joug sous lequel ta tête autrefois si altiere, étoit courbée. A ces mots il disparut, ainsi que son cheval.


Biblioteca Nazionale V. F III
Digitized by Google

Surpris d'un auſſi prodigieux événement, Renaud ſe retourne, regarde à l'entour de lui, & ſemble demander à tout ce qui l'environne ce qu'eſt devenu ſon généreux protecteur. Il ne ſait ſi ce guerrier eſt un miniſtre des enfers envoyé par Maugis pour rompre les indignes liens dans leſquels il gémiſſoit depuis ſi long-tems, ou ſi le puiſſant maître des cieux avoit chargé un ange tutélaire de le guérir de ſon aveuglement, comme autrefois il en députa un vers Tobie. Quel qu'il ſoit, il lui témoigne ſa reconnoiſſance, & il reconnoît que ſi ſon cœur a recouvré ſa liberté, c'eſt à lui ſeul qu'il la doit. Il reprend ſes premiers ſentimens de haine & d'averſion pour Angélique, & maintenant il ne feroit pas un pas pour cette rare beauté, qu'un inſtant auparavant il avoit voulu ſuivre juſqu'aux extrémités de la terre. Il réſolut cependant de continuer ſa route vers l'orient, tant parce qu'il s'y croyoit engagé par ſon honneur, que parce qu'il en avoit déja parlé à Charlemagne.

Le lendemain il arriva à Baſle, où on ſavoit déja que le comte Roland devoit combattre

contre Agramant & Gradaſſe. On y avoit appris cette nouvelle par quelqu'un qui arrivoit de Sicile. Renaud auroit bien voulu ſe trouver à ce combat avec Roland, mais il en étoit fort éloigné. De dix milles en dix milles il change de chevaux, & il emploie la voix & l'aiguillon pour précipiter la courſe de ceux qu'il monte. Il paſſe le Rhin à Conſtance, & il traverſe rapidement les Alpes. Arrivé en Italie, il laiſſe derriere lui Vérone, Mantoue, & ſe trouve ſur les rives du Pô, qu'il traverſe.

Le ſoleil étoit ſur ſon déclin, & déja les premieres étoiles paroiſſoient dans les cieux, lorſque Renaud, qui ne ſavoit s'il devoit continuer ſa route, ou attendre que l'aurore eût diſſipé les ténébres, vit venir à lui un chevalier dont l'air & les manieres annonçoient la plus parfaite honnêteté. Celui-ci, après l'avoir ſalué, lui demanda s'il étoit marié. Renaud, fort ſurpris de cette queſtion, lui répondit qu'oui. En ce cas, reprit l'honnête chevalier, je vous prierai d'accepter pour cette nuit un logement chez moi. Vous ſaurez ce qui m'a engagé à vous faire une ſemblable queſtion, & vous appren-

drez ce dont tout homme qui a soumis sa tête au joug conjugal, desire le plus d'être instruit. Renaud qui, après de si longues courses, éprouvoit le besoin du repos, & qui avoit toujours été curieux de voir ou d'entendre des choses extraordinaires, se rendit volontiers à l'offre du chevalier, & il le suivit.

A peine s'étoient-ils éloignés du grand chemin de la portée d'un arc, qu'ils se trouverent devant un vaste palais, dont il sortit une foule d'écuyers, qui, des flambeaux à la main, les éclairerent. Renaud entre, porte ses regards de tous côtés, & voit un vaste bâtiment dont la superbe structure offre à ses regards étonnés, les plus grandes beautés & les plus exactes proportions. Tant de magnificence sembloit au-dessus de la fortune d'un particulier.

De superbes pilastres de serpentine & de porphyre embellissoient des portes de bronze ornées de figures, qui sembloient respirer & se mouvoir. On passoit sous une voûte, où, par un heureux mélange, la mosaïque trompoit l'œil surpris. On se trouvoit ensuite dans une cour, dont le vaste quarré avoit plus de cent

braſſes de longueur ſur chacune de ſes faces ornées d'édifice, qui tous avoient des portiques & des voûtes ſéparées. Ils étoient d'une égale hauteur, mais l'architecte en avoit varié les ornemens. Sous chacun de ſes portiques une pente ſi douce conduiſoit aux étages ſupérieurs, que quelque chargé qu'il fût, un cheval auroit pu y monter. Au haut de ces degrés d'autres voûtes conduiſoient à d'autres appartemens. Les voûtes ſupérieures s'avançoient aſſez en dehors pour couvrir ces vaſtes portes. Chacune d'elles étoit ſoutenue ſur deux colonnes, les unes de bronze, les autres de marbre.

Il feroit trop long de vous décrire les ornemens qui embelliſſoient les différens édifices de cette cour ſpacieuſe, & les commodités que le maître de ce palais avoit fait pratiquer dans les divers appartemens. Les hautes colonnes qui ſoutenoient ſur leurs chapiteaux dorés de précieux lambris, les marbres étrangers, qui, ſous de ſavantes mains, avoient pris diverſes formes, les peintures, les ſculptures, & tant d'autres merveilles de l'art, prouvoient, quoique la nuit dérobât une partie de leurs

beautés, que les richesses réunies de deux rois n'avoient pas suffi pour élever ce somptueux édifice.

Une fontaine l'emportoit sur tous les ornemens prodigués dans ce lieu de délices. Ses eaux limpides se partageoient en plusieurs ruisseaux, au milieu desquels de jeunes pages avoient placé la table. Construite par les soins d'un habile architecte, cette fontaine formoit un pavillon octogone, dont le lambris d'or émaillé des plus riches couleurs, sembloit soutenu par le bras gauche de huit statues. Elles portoient dans leur main droite des cornes d'abondance, dont l'eau tomboit avec un doux murmure dans un bassin d'albâtre. Le sculpteur avoit fait de ces pilastres de très-belles femmes; dont les traits & les habits ne se ressembloient nullement, mais avoient tous de la grace & de la beauté. Les pieds de chacune de ces statues portoient sur deux autres figures d'homme, du travail le plus exquis. Ils paroissoient chanter les louanges des beautés auxquelles ils servoient de soutien. Ils avoient aussi dans leurs mains de longues inscriptions, qui désignoient avec beau-

coup d'éloges le nom des belles dont ils célébroient les vertus. Au-dessous on lisoit leur nom tracé dans les caracteres les plus brillans.

Renaud, à la lueur des flambeaux, considéra ces diverses statues les unes après les autres. La premiere inscription offerte à ses yeux par le hasard, fut celle qui élevoit jusqu'aux cieux le mérite & la beauté de Lucrece Borgia, dont les vertus & la beauté devoient l'emporter sur tout ce qu'avoit produit l'ancienne Rome sa patrie. Antoine Thebaldo, & Hercule Strozza, étoient les deux mortels qui avoient voulu se charger de ce faix honorable. Leurs accens égaloient ceux de Linus & d'Orphée.

Auprès de cette illustre princesse on en voyoit une autre qui n'avoit pas moins de vertu & de beauté. C'étoit Isabelle, fille d'Hercule. Ferrare se trouvera plus heureuse de lui avoir donné le jour, que de tous les autres biens dont la fortune prospere doit la combler dans la suite rapide du Tems. Les deux personnages qui s'empressoient d'immortaliser sa gloire, étoient Calendra & Bardeloné.

A la troisieme & à la quatrieme place, dans

l'endroit où l'eau sort par d'étroits canaux, sont deux dames, dont la patrie & la famille, la gloire & les attraits étoient les mêmes. L'une se nomme Elisabeth, l'autre Eléonore. Mantoue, si glorieuse d'avoir donné le jour à Virgile, ne s'honorera pas moins d'avoir servi de berceau à ces deux héroïnes. Aux pieds de la premiere étoient Jacques Sadolet, & Pierre Bembo. L'élégant Castiglione, & le poli Muret Arélio soutenoient la seconde ; on lisoit sur le marbre leurs noms alors ignorés, & maintenant si fameux.

Le ciel a donné à celle qui les suit plus de vertus que n'en a jamais eu aucune de celles qui ont porté le sceptre ; elle sera également éprouvée par la bonne & la mauvaise fortune. Son nom est Lucrece Bentivoglio. Entr'autres louanges qu'elle lui donnoit, l'inscription apprenoit que le duc de Ferrare s'applaudissoit d'être son pere. Elle méritera d'être louée par Camille, aux accens de qui Felsine & le Reno prêtent une oreille aussi attentive que l'Amphrise écoutoit jadis le berger qui chantoit sur ses bords. A ce chantre divin se joindra Guido

Posthumo, dont Phébus & Pallas ont ceint le front d'une double couronne, & par qui les lieux où l'Isaure porte le tribut de ses eaux dans la mer, & Pesaro qui tire son nom de l'or que les romains voulurent peser aux gaulois pour leur rançon, seront connus depuis les contrées brûlantes de l'Inde, jusqu'aux climats glacés de la Scythie.

Diane paroît ensuite. Ne vous laissez pas prévenir, dit le maître, par l'air de fierté qui regne dans ses regards. Elle n'a pas moins de douceur & d'humanité dans le cœur, que de beauté dans les traits. Le savant Célio Calcaguini, la trompette à la bouche, fera retentir ses louanges chez le parthe & le maure, dans l'Inde & dans l'Espagne. Il sera succédé dans cette entreprise par Marco Cavallo, dont l'heureux génie fera couler dans Ancône une source de poésie pareille à celle que Pégase fit jaillir sur le Parnasse ou sur l'Hélicon.

Béatrix suit immédiatement cette héroïne. Tant qu'elle vivra, porte l'inscription, un bonheur constant suivra dans toutes ses entreprises son époux, qui, après sa mort, tombera

dans les plus affreux malheurs. Il en fera de même de l'Italie, qui, triomphante jufqu'alors, verra fes lumieres fe flétrir, & fera réduite au plus honteux efclavage. Un feigneur de Corrégio, & Timothée, l'honneur des Bendidei, la célébreront dans leurs chants & dans leurs écrits. Tous deux fufpendront, par les accords de leur lyre, le cours de ce fleuve, qui, dans des tems plus reculés, vit de fertiles peupliers diftiller l'ombre fur fes rives.

Entre les ftatues de Béatrix & de Borgia, l'albâtre le plus pur repréfentoit une grande femme vêtue de noir, & couverte d'un long voile. L'or & les pierreries ne brilloient pas dans fa parure; mais la majefté de fes traits, & fa taille impofante, répandoient tant d'éclat fur fes modeftes habits, qu'elle n'avoit pas moins d'éclat parmi les autres, que l'aftre de Vénus au milieu des planetes qui l'entourent. Avec quelqu'attention qu'on la confidérât, il étoit difficile de décider fi la beauté, la grace ou la majefté l'emportoient, ou fi on remarquoit dans fes regards plus d'efprit que de fageffe. Celui qui voudra, difoit l'infcription, célébrer cette

belle autant qu'elle le mérite, formera l'entreprise la plus hardie ; mais il ne doit pas se flatter d'y réussir. Malgré la douceur qui perçoit dans ses traits, elle paroissoit choquée de ce qu'un poëte, peut-être au-dessus de son sujet, avoit entrepris de la louer dans ses foibles chants. Ce poëte étoit seul à ses pieds; & l'artiste, je ne sais pour quelle raison, avoit laissé ignorer son nom, ainsi que celui de la beauté à laquelle il consacroit ses accens.

Ces statues formoient un grand cercle autour d'un bassin, dont le fond de corail rendoit encore plus fraîches & plus limpides les eaux de cette fontaine. Elles passoient ensuite dans un grand canal, qui, se divisant ensuite en plusieurs ruisseaux, alloit donner la vie aux herbes & aux arbustes de cette prairie émaillée de fleurs.

Assis à la table à côté du maître de ces lieux, Renaud s'entretenoit avec lui, & souvent il le pressoit de lui faire voir, sans différer, ce qu'il avoit promis de lui montrer. De tems en tems il portoit sur lui ses regards, & il remarquoit dans sa contenance tout l'accablement d'une profonde tristesse. D'ardens soupirs s'échap-

poient à tout instant de sa poitrine oppressée. Cent fois Reuaud fut sur le point de lui demander ce qui causoit son affliction ; mais sa politesse retint toujours sa voix prête à s'échapper de ses levres.

Lorsque le souper fut fini, un jeune page chargé de cette fonction, posa sur la table une superbe coupe de l'or le plus pur. Elle étoit enrichie de pierreries à l'extérieur, & remplie jusqu'aux bords d'un vin délicieux. Alors le maître du logis regarde Renaud avec un sourire, où il étoit facile de remarquer plus de mélancolie que de gaîté, & il lui dit : Voici l'instant de satisfaire à l'empressement que vous me témoignez. Je vais vous mettre dans le cas de faire une épreuve qui doit vous être fort agréable, ainsi qu'à tous ceux qui, comme nous, sont unis par le lien conjugal. Tout mari a, selon moi, le plus grand intérêt de savoir s'il est aimé de son épouse, si sa conduite l'honore, ou si elle le rend la fable & la risée des autres. Ce bois, dont on feint que la tête d'un mari est chargée, lorsque sa femme manque à ce qu'elle lui doit, est le plus léger de tous les

fardeaux. Tout le monde le voit; il vous couvre d'opprobre ; & celui-là ſeul qui le porte ne s'en apperçoit pas. En vous aſſurant que la conduite de votre femme eſt irréprochable, vous aurez plus de raiſon de l'aimer & de l'eſtimer, que ceux qui ſavent le contraire de leurs épouſes, ou qui doutent de leur fidélité. Pluſieurs maris ſont jaloux mal-à-propos de femmes dont la pudeur égale la beauté. Un plus grand nombre encore eſt trompé par des femmes dont la conduite les avilit.

Voulez-vous ſavoir ſi votre épouſe vous eſt fidèle ; comme je ſuis perſuadé que vous avez d'excellentes raiſons de le croire, buvez dans ce vaſe, & vous vous en convaincrez par vous-même. Voilà ce que j'avois promis de vous faire voir. Par un prodige inoui, ce vaſe va vous apprendre ce que vous devez le plus deſirer de ſavoir. Si la conduite de votre épouſe n'eſt pas irréprochable, la liqueur qu'il contient ſe répandra ſur votre poitrine, ſans que vous puiſſiez en avaler une goutte ; mais ſi la beauté qui vous eſt unie n'a jamais manqué à la foi conjugale, vous viderez dans l'inſtant

cette

cette coupe. Il ne tient plus maintenant qu'à vous de connoître votre ſort.

En finiſſant ces mots, le maître de la maiſon fixa les yeux ſur ſon hôte, pour voir ſi la liqueur fugitive inondoit ſa poitrine. Peu s'en fallut que le fils d'Aimon ne ſe laiſſât perſuader de chercher ce qu'après cela il auroit été déſeſpéré d'avoir trouvé. Il étendit la main, & il prit le vaſe pour tenter le redoutable eſſai, lorſque le danger qu'il alloit courir en portant les levres à ce breuvage, lui fit faire les plus ſérieuſes réflexions ; mais, ſeigneur, accordez-moi quelques inſtans de repos, & vous ſaurez enſuite quelle fut la réponſe du paladin.



Digitized by Google



CHANT XLIII.

EXÉCRABLE avarice, desir insatiable d'accumuler de l'or, je ne m'étonne pas que tu t'introduises aisément dans une ame vile & déja souillée par d'autres vices ; mais comment se fait-il que tu triomphes avec tant de facilité d'une foule d'hommes qui, par la sublimité de leur génie, auroient mérité d'être mis au rang des Dieux, s'ils avoient su se soustraire à tes atteintes ? Il en est qui, par leurs hardis calculs, mesurent la terre, les mers & les eaux, leurs regards perçans semblent pénétrer jusques dans le sein du Créateur ; & cependant, atteints de tes mortels poisons, ils ne s'occupent qu'à entasser trésors sur trésors. Tout entiers à cet unique soin, ils ne connoissent pas d'autre bonheur ; il fait leur espoir le plus cher. D'autres savent gagner des batailles & prendre des villes. Toujours les premiers à s'exposer aux dangers, ils ne quittent les combats que quand il n'est plus d'ennemis à vaincre ; mais souvent toute leur valeur n'a pas pu les garantir de tes

indignes fers. Combien d'autres se seroient illustrés dans les sciences & dans les arts, si tu n'eusses obscurci leur gloire !

Parlerai-je de plusieurs femmes aussi distinguées par leur beauté que par leur naissance, qui, plus inébranlables que des colonnes, ont résisté pendant long-tems au mérite, aux vertus & aux tendres sollicitations des amans les plus faits pour leur plaire. L'avarice survient, & en un moment elle dispose de leurs faveurs comme par une espece d'enchantement ; la beauté jusqu'alors si févere, passe, sans ressentir d'amour, dans les bras d'un vieillard ou d'un monstre hideux. Si je déclame ainsi contre ce vice, croyez que ce n'est pas sans raison. Je m'entends bien, me conçoive qui pourra. Je ne me laisse cependant pas entraîner hors de mon sujet, & ce que je viens de dire convient également à ce qui précéde & à ce qui va suivre. Mais revenons au paladin, qui est sur le point de faire le fatal essai.

Je vous disois qu'avant d'approcher la coupe de ses levres, il voulut faire quelques réflexions. Voici quel en fut le fruit. Je serois bien insensé,

dit-il, de chercher ce qu'enfuite je ferois au défefpoir d'avoir trouvé. Mon époufe eft une femme, & toute femme eft fragile. Laiffez-moi dans la bonne opinion que j'ai toujours eue. Jufqu'à préfent cette fécurité m'a rendu heureux, que puis-je efpérer de mieux, quelque effai que je faffe? Dans ce que vous me propofez, il y a pour moi tout à perdre, & prefque rien à gagner. Dieu n'aime pas qu'on le tente. Enfin, foit que dans ce moment je faffe un acte de fageffe ou de folie, je ne defire pas en favoir davantage fur cet objet. Otez ce vin de devant moi, je ne veux ni le boire, ni qu'il excite ma foif. Dieu nous a interdit cette certitude encore plus févérement qu'il n'avoit défendu à nos peres de toucher au fruit de l'arbre de vie. Semblable à Adam, qui, de la joie & du bonheur, paffa, pour avoir goûté du fruit défendu, dans un état de fouffrance & d'affliction qui ne ceffa jamais; ainfi le mari qui veut porter un œil trop curieux fur ces myfteres, change fon allégreffe & fa tranquillité en foucis rongeurs, & en inquiétudes qui ne le quittent plus.

A ces mots le chevalier éloigne de lui la fatale coupe. En même-tems il leve les yeux, & voit un torrent de larmes inonder le visage de son hôte, qui, après s'être un peu calmé, s'exprima ainsi :

Périsse à jamais celle qui, m'engageant à faire ce funeste essai, m'a privé d'une épouse chérie. Que ne vous ai-je connu dix ans plutôt; que n'ai-je pu profiter de vos conseils? je n'aurois pas essuyé le plus grand des malheurs, je ne serois pas condamné à verser d'éternelles larmes. Je vais vous dévoiler entierement cette scene d'horreur. Vous verrez mes maux & vous les plaindrez.

Vous avez, continua-t-il, laissé derriere une cité voisine entourée d'un lac, dont l'onde se divisant ensuite, vient se jetter dans le Pô. Benacus en éleva les murs, lorsque les remparts fondés par Cadmus & les fils du Dragon furent détruits. J'y naquis sous un humble toît, d'une famille pauvre, mais distinguée par sa naissance. Si la fortune m'avoit refusé les richesses, la nature y suppléa par ses dons les plus précieux. Ma beauté l'emportoit sur celle de tous

les jeunes gens de mon âge ; & dès mon adolescence, je vis brûler pour moi plusieurs dames des plus illustres ; car aux avantages de la figure, je joignois les manieres les plus engageantes. Quelque peu qu'il convienne à un homme de se louer soi-même, je suis forcé de me donner ces éloges pour vous mettre au fait de mes aventures.

Non loin de cette ville vivoit un sage plus instruit dans toutes les sciences, qu'on ne sauroit se l'imaginer. Il avoit vu cent vingt-huit fois renouveller son cours, lorsque ses yeux se fermerent à la lumiere. Tout ce tems, il l'avoit passé dans la solitude & dans la retraite, si ce n'est les dernieres années de sa vie, où, cédant à l'amour, il avoit obtenu, à force d'argent, les faveurs d'une jeune beauté dont il eut une fille. Pour empêcher que cette fille ne vendît, ainsi que sa mere, ce que tous les trésors de l'univers ne sauroient payer, il prit le parti de la soustraire absolument au commerce des hommes. Il contraignit, par ses enchantemens, les démons de construire dans le lieu le plus solitaire de la contrée, ce vaste & magnifique

palais dont vous venez d'admirer les beautés. C'eſt dans ces lieux qu'il plaça ſa fille, dont il confia l'éducation à des femmes avancées en âge, & d'une vertu éprouvée. Jamais elle ne vit d'autre homme que lui. Pour qu'elle n'eût jamais ſous ſes yeux que des modèles de pudeur & de ſageſſe, il employa le ciſeau & le pinceau à retracer ſur le marbre ou ſur la toile, l'hiſtoire des femmes dont la vertu toujours victorieuſe réſiſta aux ſéductions d'un amour illicite. Il ne ſe contenta pas de préſenter à ſes yeux celles qui ont orné les ſiecles paſſés, & dont la réputation, conſacrée par l'hiſtoire, durera éternellement, il lui fit auſſi connoître les héroïnes que vous venez de voir à cette fontaine, & qui dans la ſuite devoient illuſtrer l'Italie.

Sa fille profita de ces ſoins au-delà de tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer, & devint parfaitement belle. Lorſqu'il crut qu'elle pouvoit faire le bonheur d'un époux, ſoit que ma bonne ou ma mauvaiſe fortune le voulût ainſi, il me choiſit parmi tous les jeunes gens de mon âge, comme le plus digne de la poſſéder. A ce ſuperbe palais, il joignit pour la dot de ſa fille les terres

qui s'étendent à vingt milles à la ronde. Sa fille étoit si belle & si bien élevée, qu'on ne pouvoit rien desirer de plus parfait. Elle eût vaincu Pallas l'aiguille à la main. Sa voix, sa démarche & ses manieres étoient plutôt celles d'une divinité que d'une mortelle. Elle avoit fait de si grands progrès dans les sciences & dans les beaux arts, que ses connoissances égaloient presque celles de son pere. A cet esprit, à ces attraits, qui auroient inspiré de l'amour à l'être le plus insensible, se joignoient une ame si sensible & un caractere si doux, que je ne saurois me rappeller ses qualités sans sentir mon cœur se fendre de douleur. Son seul plaisir, son unique bonheur, étoit de se trouver continuellement avec moi.

Egalement épris l'un de l'autre, nous vécûmes long-tems sans que rien vînt troubler notre union. Si elle ne continua pas toujours de même, ce fut ma faute. Il y avoit cinq ans que nous étions unis, lorsque le pere de mon épouse mourut. Cette perte fut presque l'époque où mes maux commencerent.

Pendant que j'étois tout occupé de l'amour

de cette épouse adorée, une dame du pays conçut pour moi la passion la plus violente. Jamais personne n'avoit porté plus loin qu'elle l'art de la magie. Elle savoit dissiper les ténébres de la nuit, obscurcir le jour, arrêter le soleil dans sa course, ébranler la terre jusques dans ses fondemens. Elle ne put cependant pas obtenir de moi que je donnasse à son amoureux martyre un soulagement que je ne pouvois lui accorder sans outrager une épouse chérie. Mélisse, c'est ainsi que se nommoit cette magicienne, étoit belle, aimable ; je savois combien j'en étois aimé. Elle employa vainement les dons, les promesses, les prieres, elle ne put jamais m'engager à détourner en sa faveur une étincelle des feux dont je brûlois pour mon épouse. La certitude que j'avois de sa fidélité, enchaînoit toutes mes volontés. Cette idée m'auroit fait dédaigner la beauté de la fille de Léda, la prudence & les richesses qui furent offertes au berger de Phrygie.

Malheureusement pour moi mes refus ne rebuterent pas Mélisse. Elle continua ses poursuites. Un jour qu'elle me rencontra hors de

mon palais, & qu'elle eut tout le tems de m'entretenir, elle bannit de mon ame la paix & la sécurité qui en faisoient les délices ; & secondée par la jalousie, elle parvint à ébranler ma confiance dans la vertu de ma femme.

Elle loua d'abord mes résolutions, & elle convint que ma constance pouvoit seule payer l'attachement de mon épouse. Mais, ajouta-t-elle, vous ne pouvez pas la croire fidèle sans l'avoir éprouvée. Si elle ne vous trompe pas lorsqu'elle pourra vous tromper, croyez-la la plus chaste & la plus fidèle des femmes, j'y consens. Mais si vous ne la quittez pas un seul instant, si vous ne lui laissez voir aucun autre homme, comment pouvez-vous croire à cette fidélité, dont il lui est impossible de s'écarter ? Eloignez-vous pour quelque tems de cette épouse chérie ; répandez le bruit de votre départ dans les villes voisines ; laissez aux amans la facilité de la tenter par eux-mêmes & de lui faire des propositions ; si elle résiste à leurs sollicitations, à leurs présens, lorsqu'elle sera parfaitement sûre que vous ignorerez sa conduite, alors vous pourrez croire à sa fidélité.

Par ces discours & par bien d'autres semblables, Mélisse me fit naître le desir de tenter l'épreuve qu'elle me proposoit. Supposons, lui dis-je, ce que je ne saurois croire, que ma femme succombe, comment pourrai-je savoir ce qu'il en est, & m'assurer si elle mérite l'estime ou le mépris? Pour ne vous laisser aucun doute sur quelque chose d'aussi essentiel à votre repos, me répondit Mélisse, je vous donnerai une coupe qui, par le plus étonnant des prodiges, vous apprendra tout ce que vous voulez savoir. La fée Morgane s'en servit autrefois pour convaincre son frere des trahisons de Ginevre. Celui dont l'épouse est vertueuse boit aisément dans cette coupe; mais il n'en est pas ainsi de celui dont la femme a porté la plus légere atteinte à la foi conjugale; la liqueur que le vase contient se répand entierement dès qu'il y porte ses levres. Vous pouvez en faire l'essai sur-le-champ. Il est vraisemblable qu'il vous réussira, car jusqu'à cet instant je crois la conduite de votre épouse irréprochable. Mais à votre retour, je ne vous réponds de rien. Si vous parvenez alors à la vider, vous

pourrez vous regarder comme le plus heureux des maris.

J'accepte ſon offre; elle me donne la coupe; l'épreuve réuſſit au gré de mes vœux, & je trouve mon épouſe auſſi vertueuſe que je le deſirois. Eloignez-vous, me dit alors Mélifſe, ſeulement pour un ou deux mois, & puis revenez faire la même expérience. Il me paroiſſoit bien dur de quitter cette épouſe chérie, non que je doutaſſe de ſa fidélité, mais je ne pouvois pas paſſer un jour, une heure ſans la voir. Eh bien, me dit Méliſſe, pour lever toutes ces difficultés, je vais vous donner un autre moyen de vous aſſurer de la vérité. Par le ſecours de mon art, je changerai entierement votre voix, ainſi que vos traits, & vous pourrez vous préſenter à votre épouſe ſous la figure d'un autre.

Près d'ici eſt une ville ſituée entre les embouchures du Pô. Ses poſſeſſions s'étendent juſqu'à la mer. Sans être auſſi ancienne que les villes voiſines, elle ne leur cede ni en richeſſes ni en puiſſance. Elle fut fondée par les reſtes des deſcendans troyens qui échapperent aux

fureurs d'Attila. Elle a pour ſeigneur un chevalier jeune, riche & beau. Un jour il entra dans mon palais pour y chercher un de ſes faucons qui s'y étoit égaré. Il vit ma femme, & ſa beauté fit ſur-le-champ tant d'impreſſion ſur lui, qu'il en devint paſſionnément amoureux. Il fit tout ce qu'il put pour l'engager à céder à ſes deſirs; mais elle reçut ſi fiérement toutes ſes propoſitions, qu'il ceſſa de lui en faire, quoiqu'il conſervât toujours dans le cœur le trait dont l'amour l'avoit frappé. Méliſſe fit tant auprès de moi, par ſes careſſes & par ſes artifices, que je conſentis à prendre la figure de cet amant, & ſur-le-champ elle m'en revêtit par un preſtige dont j'ignore le ſecret.

Ma femme me croyoit parti pour l'Orient; je rentrai dans mon palais ſous la forme de ſon jeune amant. Méliſſe m'y accompagnoit. Métamorphoſée, ainſi que moi, elle me ſervoit de page. Elle portoit avec elle plus de pierres précieuſes que les Indes & la mer rouge ne pourroient en fournir. Comme je connoiſſois tous les détours de mon palais, je m'y intro-

duisis facilement. Le hasard voulut que je trouvasse mon épouse seule, sans ses écuyers & sans ses femmes. Je renouvelle mes instances, j'expose à sa vue ce qui étoit le plus capable de la séduire ; des rubis, des diamans, des émeraudes, dont l'éclat auroit ébranlé l'ame la plus ferme & la plus constante. Je lui dis que tout ceci n'étoit rien en comparaison des biens dont je voulois la combler. Je lui représente la facilité que lui donnoit l'absence de son mari ; je lui rappelle que je l'aime depuis long-tems, & qu'une si longue passion mérite bien quelque récompense. D'abord elle rejetta mes offres avec indignation. Elle rougit, elle ne voulut pas m'écouter ; mais les feux qui partoient des diamans amollirent ce cœur auparavant si dur. Elle répondit en tremblant, qu'elle pourroit consentir à mes desirs, si elle étoit bien sûre que personne n'en sût rien.

Ce peu de mots fut un trait empoisonné qui me perça le cœur. Un froid mortel se glissa dans mes veines, & ma voix expira sur mes levres. Alors dissipant ses prestiges, Mélisse me rendit mes premiers traits. Jugez quelle dut

être la confusion de mon épouse en se voyant ainsi surprise. Nous pâlimes tous deux, nous gardâmes le plus morne silence, nous baissâmes les yeux. A peine eus-je la force de lui dire, vous me trahiriez donc, s'il se trouvoit quelqu'un assez riche pour payer mon honneur ? Elle ne me répondit que par des larmes.

Rien n'égala sa honte & son dépit, si ce n'est son courroux. Il s'accrut même bientôt au point qu'elle ne put plus supporter ma vue, & qu'elle me détesta autant qu'elle m'avoit aimé. Elle résolut de me fuir pour jamais ; & à peine la nuit fut-elle venue, qu'elle se rendit sur le bord du fleuve, y prit une petite barque, qu'elle fit marcher pendant toute la nuit, & le lendemain elle arriva chez ce même chevalier dont j'avois si malheureusement pris les habits. Il l'avoit aimée pendant long-tems, & il l'aimoit encore ; on peut juger avec quelle joie elle en fut reçue. Bientôt après elle me fit dire que je ne comptasse plus sur son amour, & que de sa vie elle ne me reverroit. Depuis ce moment, hélas ! elle vit avec lui dans les délices de l'amour, & elle insulte à ma douleur.

Pour

Pour moi, toujours inconſolable de ce malheur, que je me ſuis attiré par ma faute, je traîne une vie languiſſante, dont mes tourmens, qui ne font que commencer, vont bientôt terminer le cours.

Je n'aurois pas réſiſté une année entiere à tant de maux, ſi une ſeule conſolation n'eût allégé mon déſeſpoir. Depuis dix ans je préſente cette coupe à tous ceux que je reçois dans ce palais, & juſqu'à ce moment il ne s'en eſt pas encore trouvé un ſeul qui ait pu la vider. J'adoucis ainſi mes maux, en voyant combien ils ſont partagés. Vous êtes le ſeul qui ayez été aſſez ſenſé pour refuſer de faire ce dangereux eſſai. Ma fatale curioſité m'a privé de mon bonheur pour le reſte de mes jours.

Méliſſe s'applaudit d'abord de ſon ſuccès ; mais ſa joie fut de courte durée. Comme elle étoit l'auteur de mes maux, elle me devint ſi odieuſe, que je ne voulus plus la voir. Cette infortunée, qui m'aimoit plus qu'elle-même, & qui, après le départ de ma femme, avoit cru reſter maîtreſſe de mon cœur, ne put pas ſupporter mon averſion. Pour n'avoir pas à chaque

instant ce sujet de douleur sous les yeux, elle abandonna le pays, & depuis je n'en ai plus entendu parler.

C'est ainsi que ce triste chevalier raconta sa déplorable aventure. Lorsqu'il eut terminé son récit, Renaud, touché de compassion pour les malheurs de cet infortuné, garda le silence pendant quelques momens ; puis il lui répondit ainsi : Mélisse vous a donné un bien mauvais conseil. C'étoit vous proposer d'irriter des abeilles, & rien n'étoit plus imprudent pour vous, que de chercher ce que vous auriez été désespéré de trouver. Ne vous étonnez pas que votre épouse ait cédé à l'appas séducteur des richesses ; elle n'est pas la premiere ni la milliéme qui ait succombé dans cette terrible lutte. Des esprits beaucoup plus solides que le sien ont été enchaînés dans de plus grands crimes par de moindres offres. A combien d'hommes l'or n'a-t-il pas fait trahir leurs parens & leurs amis ! Vous ne deviez pas l'attaquer avec des armes aussi redoutables, si vous vouliez qu'elle pût se défendre. Ignorez-vous que ni le marbre, ni l'acier ne sauroient résister à un si dangereux

ennemi. Vous avez eu plus de tort de la tenter, qu'elle n'en a eu de céder auſſi facilement. Si elle vous eût mis à la même épreuve, peut-être n'auriez-vous pas réſiſté davantage.

Ainſi parla Renaud, & en même tems il quitta la table & demanda à ſe coucher. Il vouloit ſe repoſer quelques inſtans, & partir une heure ou deux avant le lever du ſoleil. Le maître du lieu lui répondit, qu'il lui avoit fait préparer un appartement & un lit; mais que s'il vouloit l'en croire, il pourroit ſe livrer au ſommeil pendant toute la nuit, & cependant continuer ſa route. Je vous donnerai, lui dit-il, une petite barque, qui, voguant ſur le fleuve pendant que vous dormirez, vous fera faire plus d'une journée de chemin. Renaud accepta volontiers l'offre de cet hôte obligeant, il le remercia de toutes ſes honnêtetés; puis ſans tarder, il ſe rendit à l'endroit où il étoit attendu par le nocher, & il entra dans ce bateau, où il goûta les douceurs du ſommeil, tandis que le bateau, entraîné par le cours du fleuve, & pouſſé par les efforts de ſix vigou-

reux rameurs, fendoit l'onde plus rapidement que l'oiseau ne traverse les airs.

Dès que Renaud se fut étendu sur son lit, il s'endormit profondément; il avoit donné ordre à ses écuyers de l'éveiller à la vue de Ferrare. Il laisse Mélare à gauche, Sermide à droite; la barque passe devant Figarolo & Stellata, où le Pô se divise en plusieurs branches. Le nocher prit celle qui le conduisoit sur la droite, laissant l'autre couler vers Venise. Il passa Bondeno, & déja les sombres lueurs de la nuit disparoissoient devant les lys & les roses, dont l'aurore semoit les routes des cieux. On découvoit les deux forts de Thealdo, lorsque Renaud sortant de son sommeil, & soulevant la tête, s'écria : Heureuse cité ! dont la gloire doit l'emporter un jour sur celle de toutes les villes de la puissante Italie, ainsi que m'en a assuré Maugis, qui a découvert les grandeurs futures en contemplant les astres, & par le secours des esprits infernaux.

Emporté par la rapidité du roi des fleuves, le fils d'Aimon se trouva bientôt à la hauteur

d'une petite ville qui étoit près de cette floriſſante cité ; quoique ce ne fût alors qu'un déſert inculte, le paladin le vit avec plaiſir, il ſavoit combien elle devoit être embellie dans la ſuite des âges. Maugis lui avoit encore appris dans un voyage qu'il avoit fait avec lui ſur ce fleuve, qu'avant qu'il ſe fût écoulé ſix ſiecles, aucune autre iſle n'offriroit un ſéjour auſſi agréable. Quand on l'aura vue, avoit-il ajouté, on ne vantera plus les charmes de la patrie de Nauſicaé, ſes ſuperbes édifices l'emporterent ſur ceux dont Tibere embellit cette iſle, qui lui fut ſi chere. Les jardins des Heſpérides n'auront jamais offert aux yeux tant d'arbres & de plantes rares, ni les étables de Circé autant d'animaux de diverſes formes. Vénus, les Graces & l'Amour abandonnerent Chypre & Paphos pour ce climat fortuné. Tant de beautés & d'agrémens ſeront le fruit des ſoins & des travaux d'un prince qui, réuniſſant de grandes vues à une grande puiſſance, fortifiera ſa capitale par des remparts ſi redoutables, qu'elle pourroit réſiſter aux forces de l'Itaïre entiere, ſans implorer des ſecours étrangers. Celui qui

opérera ces merveilles, fils d'un Hercule, fera le pere d'un prince qui portera le même nom.

C'est ainsi que Renaud continuoit sa route, en se rappellant ce que lui avoit dit son cousin, dont l'œil perçant pénétroit dans les ténébres de l'avenir. Comment se peut-il, disoit en lui-même le paladin, surpris à la vue de ces humbles toîts, que les beaux arts & les sciences fleurissent un jour dans ces marais ? qu'un bourg aussi peu considérable devienne une superbe cité ; que ces eaux, dont il s'éleve des vapeurs mal-saines, se changent en riantes prairies, en champs couverts d'épis ? Puissante cité ! ajoute-t-il, je rends d'avance hommage aux vertus de tes princes, à la valeur de tes guerriers, & au mérite de tes citoyens. Puisse la bonté du ciel, secondant la prudence & la justice de tes souverains, te conserver toujours dans la paix & dans l'union, dans l'abondance & dans les délices, te défendre contre la fureur de tes ennemis, & dévoiler leurs trames secrettes ! Puissent tes voisins jaloux, se désespérer de tes succès, sans que tu aies jamais rien à leur envier !

Tandis que Renaud parle ainſi, la nef légere fend l'onde plus rapidement que le faucon, obéiſſant au cri de ſon maître, ne ſe précipite ſur le leurre qu'on lui préſente. La branche du Pô ſe ſépare en de nouveaux canaux, le nocher prend toujours ſur la droite, déja les murs & les toîts diſparoiſſent, & on ne voit plus que dans le lointain Saint-George & les tours de la Foſſe & de Gailana.

Comme il arrive qu'une penſée ſuccede à une autre, qui en amene une troiſieme à la ſuite, Renaud vint à ſe rappeller le chevalier qui l'avoit ſi bien reçu la veille, & qui avoit beaucoup à ſe plaindre de cette ville, dont le ſouverain l'avoit privé d'un objet ſi cher à ſon cœur. Il ſe reſſouvint auſſi de cette coupe, qui apprenoit aux maris les fautes de leurs femmes, & dans laquelle aucun de ceux que le chevalier avoit engagé à en faire l'épreuve, n'avoit pu tremper ſes levres. Tantôt il ſe repent de n'en avoir pas fait l'eſſai, tantôt il s'applaudit de ſa prudence. Le ſuccès le plus complet, ſe diſoit-il à lui-même, n'eût fait que confirmer la bonne opinion que j'ai de la vertu de mon épouſe.

Mais que devenois-je, dans le cas contraire ! Je crois à la vertu de Clarice presqu'autant que si j'en étois entierement convaincu. C'est une certitude à laquelle je ne pouvois ajouter que quelques degrés de plus. Il n'y avoit donc pour moi qu'un foible avantage à réussir, & j'aurois été désespéré d'apprendre quelque chose à son désavantage. C'étoit jouer mille contre un, à un jeu où il y avoit tout à perdre, & rien à gagner.

Plongé dans cette rêverie, le paladin ne levoit pas les yeux. Un des bateliers qui étoit assis en face de lui, remarqua sa rêverie ; il crut même en deviner le sujet ; & comme il ne manquoit ni d'esprit, ni de hardiesse, il trouva le moyen de le tirer de ses méditations, & d'entrer en conversation avec lui. Le résultat de leur entretien fut, qu'il falloit être bien peu sage pour mettre sa femme à une épreuve si disproportionnée aux forces de ce sexe, & qu'il étoit plus facile à ce sexe fragile de défendre sa pudeur contre le fer & contre le feu, que contre les appas séducteurs de l'or & l'éclat des pierreries.

Vous avez eu bien raiſon, ajouta le nocher, de lui dire qu'il ne devoit pas offrir à ſon épouſe des préſens auſſi conſidérables. Il eſt peu de cœurs aſſez fermes pour oppoſer de la réſiſtance à de ſemblables attaques. Je ne ſais ſi vous avez entendu parler de l'aventure d'une jeune beauté qui ſurprit ſon mari dans la même faute pour laquelle il l'avoit condamnée à la mort. Mon maître ne devoit pas ignorer que tout cede à l'or & aux récompenſes; mais il eut le malheur de l'oublier dans l'inſtant où il lui étoit le plus néceſſaire de s'en ſouvenir, & il courut ainſi à ſa perte. Il connoiſſoit cependant, ainſi que moi, l'aventure dont je vous parlois tout-à-l'heure. Elle s'eſt paſſée ſous ſes yeux, dans Mantoue, ſa patrie, ainſi que la mienne, autour de laquelle le Mincio arrête ſon onde fugitive, & forme un lac, qui l'enferme dans ſes ondes. C'eſt de ce merveilleux petit chien qu'Adonio donna à la femme d'un juge, dont je veux vous parler.

Le bruit de cette aventure, dit Renaud, n'a ſans doute pas paſſé les Alpes; car je ne l'ai jamais entendu raconter, ni en France, ni dans

les autres contrées que j'ai parcourues. Ainſi ſi vous voulez m'en faire le récit, je l'écouterai avec plaiſir. Alors le nocher commença ainſi :

Il y avoit autrefois dans Mantoue un ſénateur d'une famille diſtinguée, & qui ſe nommoit Anſelme. Vêtu d'une longue robe, il avoit conſumé ſa jeuneſſe à s'inſtruire dans la ſcience des loix. Dans l'âge mûr, il chercha une femme d'une naiſſance illuſtre, belle, honnête; enfin convenable à ſon rang. Il en trouva, dans un des châteaux voiſins, une dont la beauté étoit plutôt divine qu'humaine. Elle avoit des manieres ſi agréables, & tant de tendreſſe dans le caractere, que les Graces & l'amour ſembloient animer tous ſes mouvemens. Tant de charmes étoient plus qu'il n'en falloit pour le repos & pour l'état du ſénateur. Auſſi dès qu'il ſe vit poſſeſſeur de cette jeune perſonne, en devint-il plus jaloux qu'on ne ſauroit l'imaginer. Ce n'étoit pas que ſon épouſe lui en donnât ſujet. Sa conduite étoit irréprochable; mais elle étoit ſi belle & ſi aimable, qu'il croyoit avoir tout à redouter.

Dans la même ville vivoit un chevalier dont

la race illustre remontoit jusqu'à ces fameux compagnons de Cadmus, qui naquirent des dents fertiles d'un dragon. La fée Manto, & ceux qui, sous ses ordres, fonderent ma patrie, étoient issus de la même origine. Ce chevalier, qu'on nommoit Adonio, devint éperdûment amoureux de l'épouse du sénateur. Il ne négligea rien pour faire réussir son amour ; il prodigua son bien en habits, en fêtes, en équipages magnifiques. Les trésors de Tibere n'auroient pas suffi à ses folles dépenses, & en moins de deux ans il eut dissipé l'héritage que lui avoient transmis ses peres. Sa maison, qui étoit auparavant fréquentée par un grand nombre d'amis, resta déserte, dès qu'on vit que la bonne chere & les plaisirs en étoient bannis. Lui-même, après avoir paru avec tant d'éclat à la tête de la jeunesse de Mantoue, se trouva réduit à la misere. Honteux de vivre dans cet état d'abaissement, parmi ses concitoyens, il résolut d'aller cacher son infortune dans un pays où il ne seroit pas connu.

Il partit donc un jour, sans rien en dire à personne. Il marchoit en versant des larmes, &

en pouſſant de profonds ſoupirs, le long du lac qui baigne nos murs. L'amour joignoit encore ſes tourmens à ſes autres maux ; car il emportoit en fuyant le trait qui l'avoit bleſſé, lorſqu'une aventure des plus ſingulieres le fit paſſer de l'excès du malheur à la ſuprême félicité.

Il rencontra ſur la route un villageois, qui, armé d'un long bâton, cherchoit d'un air irrité dans quelques buiſſons. Adonio s'arrête, & lui demande pour quelles raiſons il ſe tourmente ainſi ? Le villageois lui répond, qu'il a vu entrer dans ces buiſſons un ſerpent monſtrueux, & qu'il ne veut pas quitter la place auparavant de l'avoir trouvé & exterminé. Notre amant ne put l'entendre ſans courroux. Il n'avoit pas pour les ſerpens cette horreur commune à tous les autres hommes : au contraire, il protégeoit ces reptiles, dont il portoit l'image dans ſes armes, en mémoire de ſon illuſtre origine. Il força donc le villageois d'abandonner ſon entrepriſe, & il l'empêcha de continuer ſes recherches, & de rien faire qui pût nuire au ſerpent, après quoi il ſe retira dans le lieu où il crut

qu'il lui feroit le plus facile de cacher fes malheurs.

Il refta environ fept années hors de fa patrie ; mais ni l'abfence, ni l'état fâcheux de fa fortune, ne purent lui faire oublier fon amour. Il brûloit toujours de nouveaux feux, & la plaie que l'amour avoit faite dans fon cœur ne ceffoit de s'y envenimer. Enfin la violence de fa paffion le força de retourner dans les lieux où du moins il pouvoit efpérer de revoir la beauté qui caufoit fes tourmens. Il partit le cœur navré de douleur, avec une longue barbe, & dans un fort trifte équipage.

Sur ces entrefaites, ma patrie eut befoin d'envoyer un ambaffadeur au faint pontife. On tira au fort, & le fort tomba fur Anfelme. O jour défaftrueux ! qui fut pour lui la caufe de tant de larmes. Il voulut s'excufer d'accepter cet emploi ; il fit des offres confidérables pour s'en difpenfer ; mais tout fut inutile, il fe vit forcé de céder aux defirs de fes compatriotes. On lui eût déchiré les flancs pour lui en arracher le cœur, qu'il n'eût pas fouffert de plus cruels tourmens. La pâleur de la jaloufie fe

répand sur ses joues ; il tremble que son absence ne devienne fatale à son honneur ; il supplie, il conjure son épouse par tout ce qu'il croit de plus puissant sur elle, de ne pas manquer à la foi qu'elle lui a jurée. Il lui représente que la véritable gloire d'une femme ne consiste ni dans la beauté, ni dans la naissance, ni dans les richesses, mais dans l'étroite observation des loix de la pudeur ; que jamais cette vertu n'a plus d'éclat, que lorsqu'elle sort triomphante des assauts qu'on lui livre, & que son absence va la mettre dans le cas de prouver à quel point elle chérit cette vertu.

Par ces discours, & par bien d'autres, il fait tous ses efforts pour l'engager à lui être fidèle. Elle gémit de son départ. Dieu sait combien elle verse de pleurs ! combien elle pousse de soupirs ! Elle jure qu'avant qu'elle lui manque de foi, on verra le soleil s'obscurcir, que mille morts seroient moins odieuses à ses yeux qu'un pareil crime.

Quoique ses promesses & ses sermens rassurassent un peu son époux, il ne voulut cependant pas s'y confier aveuglément, & son im-

prudence lui ouvrit une fource intariffable de larmes. Il avoit un de fes amis qui, poffédant tous les fecrets de l'art magique, favoit lire dans l'avenir. Il le pria de lui dire fi, pendant fon abfence, Argie, c'eft ainfi que fe nommoit fa femme, lui feroit fidèle. Le mage, vaincu par fes importunités, obferve les conftellations, & trace la figure du ciel. Anfelme le laiffe dans cette occupation, & revient le lendemain favoir quels font les arrêts du deftin. L'aftrologue gardoit le filence; & ne voulant rien dire d'affligeant au fénateur, il cherchoit plufieurs excufes pour ne pas lui répondre. Enfin preffé par fes inftances, il lui dit qu'à peine feroit-il parti, fa femme manqueroit à la fidélité qu'elle lui doit; que ce ne feroit ni à la beauté, ni aux prieres d'un amant qu'elle céderoit; mais qu'elle fe laifferoit corrompre par d'immenfes préfens.

Aux doutes & aux craintes qu'Anfelme avoit déja conçus, joignez ces menaces du ciel; & fi jamais vous avez aimé, jugez quel dut être l'état de fon cœur. Ce qui redouble encore fon chagrin, c'eft d'apprendre que fa femme,

vaincue par ſon avarice, proſtituera ſon honneur pour un gain ſordide.

Pour ſe garantir de ce malheur, autant qu'il lui étoit poſſible. Anſelme, qui ſavoit que le beſoin porte quelquefois ſur les autels une main ſacrilége, ne voulut pas laiſſer ce prétexte à ſa femme. Il lui remit tout ce qu'il poſſédoit d'or & de bijoux. Il lui confia les revenus, ainſi que le fonds de ſes terres & de ſes autres biens. Vous pouvez, lui dit-il, non-ſeulement en diſpoſer pour vos beſoins; je vous donne encore la liberté d'en faire tout ce que bon vous ſemblera; diſſipez-les, donnez-les, vendez-les; je ne vous en demanderai jamais aucun compte; pourvu que vous me conſerviez votre amour, & que je vous retrouve à mon retour telle que je vous laiſſe, peu m'importe ce que vous aurez fait de mes fermes & de mes maiſons. Il la prie de vouloir bien paſſer le tems de ſon abſence à la campagne, où il lui ſera plus facile de vivre dans la ſolitude, & d'éviter les pieges des amans. Il l'y engage, parce qu'il ſait que les tranquilles habitans de ces lieux, occupés à la garde de leurs troupeaux, ou à la

la culture de leurs champs, n'auroient ni le desir, ni les moyens de la séduire.

Argie jette ses beaux bras au col de son mari tremblant, éperdu; elle le couvre de larmes & de baisers; elle se plaint de ce qu'il la traite déja comme si elle s'étoit rendue coupable; elle lui reproche ses soupçons, qui prouvent combien peu il compte sur ses sermens. Je ne finirois jamais si je voulois rapporter tout ce qu'ils se disent de tendre. Enfin il fallut se séparer. Je vous recommande mon honneur, fut le dernier mot que prononça le mari. Il prit un dernier baiser, puis il partit avec autant de douleur que si on lui eût arraché les entrailles. Argie, sa femme, le suivit aussi loin qu'elle le pût de ses yeux, dont les pleurs arrosoient ses belles joues.

Cependant le malheureux, pâle & défiguré, avoit, comme je l'ai déja dit, repris le chemin de sa patrie, où il se flattoit de n'être pas reconnu. Il arrive sur les bords du lac voisin de la ville, à l'endroit où il avoit secouru le serpent à qui le villageois vouloit donner la mort. Le jour n'éclairoit que d'une foible lumiere,

& il restoit encore quelques étoiles dans les cieux, lorsqu'Adonio vit s'avancer vers lui une dame parée d'habits superbes, mais qui paroissoient étrangers. Quoiqu'elle n'eût à sa suite ni femmes ni écuyers, son air majestueux annonçoit une dame du plus haut rang. Elle l'aborda de l'air le plus gracieux, & elle lui dit :

Chevalier, quoique vous ne me connoissiez pas, je suis votre parente, & je vous ai les plus grandes obligations. Nous tirons tous deux notre origine du fameux Cadmus. Je suis la fée Manto, qui posai les premiers fondemens de cette ville, & qui lui donnai mon nom. Voici maintenant le service que vous m'avez rendu. Je suis fée ; & comme telle j'ai, ainsi que vous allez l'apprendre, tous les avantages & les inconvéniens de cet état. Sujettes, par notre naissance, à toutes les infirmités humaines, excepté à la mort, nous payons cette immortalité par une condition aussi désagréable que le trépas même. Tous les sept jours nous sommes forcées de devenir serpens. La funeste nécessité de paroître sous une forme aussi hideuse, & de nous voir réduites à ramper, est si désagréable pour nous,

que je ne crois pas qu'il soit au monde de douleur pareille ; de sorte que chacune de nous ne cesse de maudire son existence. Vous savez que dans la nature il n'est pas d'êtres plus détesté que le serpent. Dès qu'on nous voit, on nous déclare une guerre cruelle ; on nous poursuit, on nous frappe ; & si les entrailles de la terre, ou le creux d'un rocher, ne nous offrent quelqu'asyle, nous éprouvons les plus cruels tourmens. Les hommes ne peuvent pas, il est vrai, nous tuer ; mais il feroit infiniment moins fâcheux de périr une seule fois, que d'être sans cesse blessées & meurtries de coups.

Vous me rendîtes donc un service important, lorsqu'un jour en passant sous cet ombrage délicieux, vous me délivrâtes des poursuites d'un villageois qui me fatiguoit depuis long-tems, & que j'avois bien de la peine à éviter. Sans vos secours il me rompoit infailliblement la tête ou les reins. Je n'avois, il est vrai, rien à craindre pour ma vie ; mais je pouvois rester estropiée pour long-tems ; car dès que nous rampons sous cette forme odieuse, le ciel qui, dans tout autre tems, nous est

foumis, refufe de nous obéir, & nous fommes privées de tout notre pouvoir. Excepté dans ces funeftes momens, une de nos paroles fuffit pour arrêter le foleil, obfcurcir la lune, faire tourner la terre dans un fens contraire, enflammer la glace, & priver le feu de fes ardeurs.

Je veux maintenant vous témoigner ma reconnoiffance. Demandez-moi ce que vous voudrez, & je puis vous l'accorder; ou plutôt, je vous difpenfe de la peine de former des vœux. Je vous donne fur-le-champ trois fois plus de richeffes que ne vous en ont laiffé vos peres. Vous ne ferez plus fujet à la pauvreté; & plus vous dépenferez, plus vous verrez vos tréfors s'augmenter. Je fais que vous gémiffez encore fous les fers dont l'amour vous chargea; je vous procurerai les moyens de fatisfaire vos defirs. Anfelme, l'époux de celle que vous adorez, a été forcé de la quitter; il faut fur lechamp aller trouver cette belle. Elle habite la campagne; je vais y guider vos pas.

Ils en prennent auffitôt la route, & la fée continue à l'inftruire du déguifement fous lequel

il doit ſe préſenter devant Argie, des dons & des prieres par leſquels il pourra la ſéduire. Elle veut bien auſſi ſe métamorphoſer pour ſeconder ſes efforts ; ce qui lui étoit facile ; car tous les jours où elle n'étoit pas ſerpent, elle pouvoit paroître ſous la forme qui lui plaiſoit le plus. Elle fait prendre à Adonio l'habit & l'air de ces pélerins, qui, par piété, vont demander l'aumône de porte en porte ; & pour l'accompagner, elle ſe change en chien d'une petiteſſe extraordinaire. Ses longs poils ſont plus blancs que l'hermine ; rien de plus agréable que ſa figure, & il fait cent tours charmans.

Ainſi métamorphoſés, ils s'acheminent vers la demeure de la belle Argie. Avant de ſe préſenter au château, Adonio s'arrêta devant quelques cabanes qui n'en étoient pas éloignées, où il fit danſer ſon petit chien au ſon d'un inſtrument. Argie, qui entendit ce bruit, voulut voir ce que c'étoit. Elle fit appeller le pélerin, qui entra dans ſa cour, ainſi que le portoit la funeſte deſtinée du ſénateur. Adonio commande au chien, qui, docile à ſes ordres, exécute des danſes de toute eſpece. Ses mouvemens

femblent ſi naturels, qu'on eſt tenté de lui croire une intelligence humaine. Attentifs à le regarder, les ſpectateurs ne levent pas les yeux; ils oſent à peine reſpirer.

Argie eſt d'abord ſurpriſe, bientôt elle deſire vivement de poſſéder un animal auſſi merveilleux, & elle charge ſa nourrice d'en offrir un prix conſidérable à l'adroit paladin. Quand tu poſſéderois, lui dit alors Adonio, plus de tréſors que ta cupidité ne ſauroit en deſirer, tu ne ſerois pas encore aſſez riche pour payer une des pattes de ce chien; en même-tems, pour prouver qu'il n'avoit pas tort de l'eſtimer à ce point, il tire cette femme à l'écart, & il ordonne au chien de lui faire préſent d'une piece d'or: le petit chien ſe ſecoue, & la piece d'or tombe. Crois-tu, ajoute alors Adonio en lui remettant le ducat, qu'il y ait dans le monde des richeſſes capables de payer un chien ſi charmant & ſi utile? Jamais je ne lui demande rien que je ne l'obtienne ainſi ſur-le-champ. Perles, diamans, habits du meilleur goût & du plus grand prix, il ne me refuſe rien. Dites cependant à votre maîtreſſe qu'il eſt pour elle un moyen d'obtenir

ce précieux animal. L'or, comme vous voyez, ne sauroit le payer ; mais elle sera maîtresse d'en disposer à sa volonté, si elle veut m'accorder une seule de ces nuits. En même tems il la charge de présenter de sa part à sa maîtresse une perle que le petit chien venoit de produire.

La nourrice, qui trouve bien plus agréable d'acquérir par ce moyen le petit chien, que de le payer dix ou vingt ducats, s'acquitte du message, & engage sa maîtresse à profiter de l'occasion qui se présente de posséder cet inestimable petit chien, pour lequel on ne lui demandoit qu'une seule chose qu'elle pouvoit donner sans en être privée.

La belle rejette d'abord la proposition avec horreur ; elle a juré d'être fidèle à son mari, & elle doute encore que ce qu'on lui raconte du petit chien soit bien vrai. Celle-ci revient à la charge, l'importune, lui fait observer que de pareilles fortunes ne se présentent pas tous les jours. Enfin elle en dit tant, qu'Argie consent à voir le petit chien en particulier. Cette visite fut un coup mortel pour la vertu d'Argie, & pour l'honneur du grave sénateur. Le chien

faisoit pleuvoir les doublons par douzaines ; les perles, les rubis, les diamans tombent à foison. Tant de richesses fléchissent ce cœur auparavant si dur ; Argie à demi-vaincue, n'oppose plus de résistance, lorsqu'elle apprend que le pélerin est cet Adonio qui l'avoit tant aimée. Les sollicitations de sa nourrice, les instances & la présence de son amant, la longue absence de son mari, l'espoir que cette aventure restera ignorée, la déterminent ; elle prend le petit chien, & elle cede aux desirs de son amant.

Parvenu au comble de ses vœux, Adonio posséda pendant long-tems sa belle maîtresse, à qui la fée inspira pour lui beaucoup d'amour. Manto elle-même fut si enchantée de ses manieres, qu'elle auroit consenti à vivre continuelement avec elle.

Le soleil parcourut tous les signes de la voûte céleste, avant qu'il fût possible au sénateur de quitter Rome. Enfin il revint tourmenté par les soupçons que lui avoit causé la prédiction de l'astrologue. A peine est-il de retour, qu'il vole chez ce devin ; il le presse de lui dire si sa femme l'a trahi, ou si elle lui a gardé la foi.

L'aſtrologue trace ſes cercles, décrit les orbites des planetes, & répond que ce qu'il craignoit étoit arrivé; qu'Argie, ſéduite par des dons immenſes, avoit accordé ſes faveurs à un autre. Le fer aiguiſé en lance n'eût pas porté un coup plus ſenſible au cœur du magiſtrat, que cette fatale nouvelle. Quoiqu'il s'en rapporte au devin, il veut, pour être encore plus sûr de ſon fait, faire avouer le tout à la nourrice. Il la prend en particulier, & il emploie tout ſon art pour tirer la vérité de ſa bouche. Il la tourne & la retourne dans tous les ſens; mais l'habile vieille, qui n'étoit pas novice dans ces menſonges, nioit tout ſans ſe déconcerter; de ſorte que pendant plus d'un mois, quelque confiance que le juge eût dans les lumieres de l'aſtrologue, il ne ſavoit qu'en croire. Combien n'eût-il pas dû choiſir ce doute, s'il eût réfléchi ſur la douleur que lui cauſeroit l'affreuſe certitude dont il cherchoit à ſe convaincre!

Après avoir épuiſé en vain auprès de cette vieille les offres, les prieres & les menaces, il réſolut de prendre patience & d'attendre que la diſcorde vînt à ſe mettre parmi ces deux

Digitized by Google

femmes, bien sûr qu'elles ne pourroient pas vivre long-tems ensemble, sans qu'il ne s'élevât entr'elles quelque sujet de contestation.

La chose arriva comme il l'avoit prévu. Il survint une querelle, & la nourrice vint, sans qu'il l'en priât, lui raconter tout. Elle ne lui cacha aucune des circonstances. Il seroit trop long de vous dire combien le cœur de l'infortuné sénateur fut sensible à cette nouvelle, & quelle fut sa consternation. Il pensa en perdre la raison. Enfin cédant aux mouvemens de son désespoir, il résolut de mourir. Mais auparavant il voulut laver son injure dans le sang de sa perfide épouse. Il voulut que le même fer punît le crime d'Argie, & terminât sa douleur avec ses jours. Animé par son ressentiment & par les fureurs de la vengeance, il revient à Mantoue, & il envoie à sa campagne le plus affidé de ses esclaves, qu'il charge de ses ordres.

Cet esclave devoit se rendre auprès d'Argie, lui dire que son époux, conduit par une fievre violente aux portes du trépas, demandoit à la voir; & que si elle vouloit le trouver en vie, il falloit se presser, & partir sur-le-champ seule

avec lui. Elle viendra, ajoutoit-il, sans faire la moindre résistance, & dans le chemin tu lui plongeras ce poignard dans le cœur. Déterminé à exécuter les ordres barbares de son maître, l'esclave se rend auprès d'Argie, lui expose l'état de son époux. Argie prend son chien, monte à cheval, & part sans hésiter.

Le petit chien l'avoit avertie du danger qu'elle couroit; & malgré cela, il lui avoit conseillé de se mettre en route, sans rien craindre, parce qu'il avoit trouvé le moyen de la sauver & d'imposer pour jamais silence à son mari.

Fidèle aux ordres de son maître, l'esclave s'écarta de son chemin à dessein; & après avoir passé par diverses routes solitaires, il arrive sur les bords d'une petite riviere, qui, descendant des monts Apennins, vient grossir les ondes du Pô. Dans cet endroit étoit une sombre forêt, désert affreux, éloigné des villes & des hameaux. Ce lieu lui parut propre à l'exécution du crime dont son maître l'avoit chargé. Il tire son poignard, il expose à Argie les ordres du sénateur, & il l'avertit d'implorer du ciel le pardon de ses fautes. Je ne saurois vous dire de quelle

maniere elle difparut ; mais lorfque l'efclave voulut lui porter le coup fatal, il ne la vit plus. En vain il la cherche de tous côtés, quelque chofe qu'il faffe, il lui eft impoffible de la trouver. Il retourne vers fon maître, honteux, confondu, lui raconte ce qui vient de lui arriver, & lui dit qu'il n'imagine pas ce qu'Argie peut être devenue.

Le fénateur ne favoit pas que fa femme eût à fes ordres la fée Manto. La nourrice, qui lui avoit tout appris, avoit, je ne fais par quelle raifon, oublié cette circonftance. Il eft défefpéré & ne fait quel parti prendre. Il n'a ni vengé fon outrage, ni diminué fes regrets, & fa fituation eft devenue bien plus critique. La faute de fa femme, qui, auparavant, étoit prefqu'entierement ignorée, alloit fe divulguer. Il eût été très-facile de cacher la premiere aventure ; mais comment empêcher la feconde de percer. Ma femme, fe difoit-il en lui-même, inftruite de mes noirs deffeins, ne voudra plus revenir chez moi ; elle cherchera un afyle chez quelqu'homme puiffant, qui rendra mon deshonneur public, & qui infultera à ma honte

& à ma douleur. Peut-être tombera-t-elle entre les mains de quelque homme vil, qui, au crime de l'adultere, joindra celui de trafiquer de sa beauté.

Pour parer, s'il étoit possible, à ces malheurs, il dépêche des gens pour la chercher. Il écrit par-tout pour en avoir des nouvelles; il n'est pas une ville, pas un château dans la Lombardie où il ne prenne pour lui-même, ou ne fasse prendre les informations les plus exactes. Lui-même il la parcourt dans tous les sens, rien n'échappe à ses perquisitions, & il ne découvre pas la moindre trace de ce qu'il cherche si vainement. Enfin il fait venir l'esclave chargé de l'ordre barbare qu'il lui avoit été impossible d'exécuter, & il se fait conduire sur le lieu où cet homme lui avoit dit qu'Argie avoit disparu. Peut-être, disoit-il, cachée pendant le jour dans d'obscurs taillis, passe-t-elle la nuit sous une humble cabanne, ou dans le creux d'un rocher.

L'esclave guide les pas de son maître dans cet endroit, où il ne comptoit trouver qu'un affreux désert; & le premier objet qui lui frappe

les yeux, eſt un ſuperbe palais. La belle Argie avoit prié ſa fée protectrice de le conſtruire, & dans l'inſtant il étoit ſorti de deſſous la terre. L'or & l'albâtre y brilloient de toutes parts. Il eſt impoſſible d'exprimer, ni même d'imaginer les richeſſes qui y étoient accumulées. Comparé à tant de magnificence, celui de mon maître, que vous admirâtes tant hier, ne ſeroit qu'un humble réduit. Les murs & le pavé des appartemens avoient diſparu ſous de riches lambris, ſous des tapis précieux. L'or & l'argent étoit ce qu'il y avoit de plus commun. Le diamant, le rubis, l'eſcarboucle, artiſtement travaillés, formoient des plats, des coupes, & différens autres vaſes.

Le ſénateur, qui, comme je viens de vous le dire, rencontra ce ſuperbe palais dans un endroit où il n'auroit pas cru trouver un toît pour ſe mettre à l'abri, crut, dans ſon étonnement, avoir perdu la raiſon. Il ne ſavoit s'il étoit ivre, s'il rêvoit, ou ſi un délire ſubit s'étoit emparé de ſes ſens. Il regarde de tous côtés, & il apperçoit ſous l'un des portiques de ce bel édifice, un maure, au nez camus & aux

levres applaties. Jamais il n'avoit rien vu de plus affreux ni de plus difforme. Ce monſtre étoit cent fois plus contrefait qu'on ne nous peint l'inventeur des fables. Ses habits malpropres & en lambeaux, lui donnoient l'air d'un mendiant. Je ne vous exprime pas la plus foible partie du dégoût & de l'horreur qu'il inſpiroir. Il étoit ſi hideux, qu'il auroit, je crois, dégoûté du paradis, ſi on l'y eût rencontré.

Anſelme, qui ne trouve pas d'autre perſonne dont il puiſſe apprendre à qui appartenoit ce magnifique palais, s'approche du monſtre pour s'en informer. Il lui répond qu'il eſt le maître de ces lieux. Le ſénateur croit qu'il lui en impoſe, ou qu'il veut le plaiſanter ; mais le maure atteſte avec ferment que ce palais lui appartient, & que nul autre que lui n'a droit d'y prétendre. En même-tems il propoſe à Anſelme de l'y conduire, pour lui en faire voir l'intérieur. Il l'engage même, ſi quelque choſe lui fait plaiſir, à l'emporter pour lui ou pour ſes amis.

Anſelme deſcend de cheval, le remet entre les mains d'un de ſes écuyers, & entre dans

ce ſuperbe édifice. Le maure le conduit du haut en-bas, dans toutes les ſalles, dans toutes les galeries. Le ſénateur, ſurpris à chaque pas qu'il faiſoit, par de nouvelles beautés, ne ceſſoit d'admirer tant de merveilles. Il en contemple la ſtructure, les richeſſes, le travail exquis des divers ornemens; & ſouvent il s'écrie dans ſon étonnement, que tout l'or du monde ne ſauroit payer un ſi magnifique palais. Le monſtre lui répond, que l'or & l'argent ne ſauroient, il eſt vrai, entrer en comparaiſon avec tant de richeſſes; mais que cependant il pouvoit le payer avec quelque choſe qui lui coûteroit infiniment moins; & auſſitôt il lui fait la même propoſition qu'Adonio avoit faite à ſa femme.

Indigné de cet excès d'audace, le ſénateur le traite comme le plus inſenſé des hommes. Le Maure ne ſe rebute pas pour ces premiers refus, & il emploie, pour le perſuader, tant de motifs, dont cependant le don du palais étoit toujours le plus puiſſant, qu'enfin le ſénateur ſe rend & cede aux deſirs du monſtre.

Dès qu'Argie, qui s'étoit cachée dans un coin pour tout obſerver, voit ſon époux dans

le

le piege qu'elle lui a tendu, elle ſort de ſa retraite, en s'écriant : O la plaiſante aventure ! Qui croiroit qu'un grave ſénateur eſtimé juſqu'à cet inſtant ſi ſage & ſi prudent.... Jugez quelle dut être la honte d'Anſelme. Il auroit voulu que la terre ſe fût ouverte pour l'engloutir. Son épouſe augmente encore ſa confuſion par ſes piquantes railleries & par ſes juſtes reproches.

Quels ſupplices, lui dit-elle, ne mériteriez-vous pas pour le crime que je viens de vous voir commettre avec ce monſtre ? Vous m'avez condamnée à la mort, parce que, cédant au plus doux des penchans, je me ſuis laiſſée vaincre par les prieres d'un amant beau, jeune, aimable, & qui me faiſoit un préſent en comparaiſon de qui toutes les richeſſes de ce palais ne ſont rien. Si je méritois une mort, vous en méritez cent. Cependant, quoique j'aie tout pouvoir dans ces lieux, je n'en abuſerai pas pour ſatisfaire mon reſſentiment. Votre confuſion eſt la ſeule vengeance que je veuille tirer de votre barbarie. Nos fautes ſont les mêmes, pardonnons-nous-les. Convenons d'oublier réciproquement tous nos torts, & de ne nous les

reprocher d'aucune maniere, ni dans aucune occaſion.

Le mari, qui ſe trouvoit fort heureux d'accepter ces conditions, pardonna de bonne grace à ſa femme. La paix & la concorde ſe rétablirent entr'eux ; & également chers l'un à l'autre, ils vécurent enſuite dans la plus parfaite union.

Ainſi parla le nocher. Renaud ne put pas s'empêcher de ſourire à la fin de cette hiſtoire, quoiqu'il eût rougi d'une aventure qui ſe terminoit auſſi déſagréablement pour le ſénateur. Il loua beaucoup la prudence d'Argie, qui avoit eu l'adreſſe de faire tomber ſon mari dans le même piege où elle avoit été priſe.

Lorſque le ſoleil fut plus élevé dans ſa carriere, le paladin fit dreſſer la table, & on la couvrit des mets dont l'hôte ſoigneux avoit pris la précaution de pourvoir abondamment la barque. Cependant ce beau pays diſparoît ſur la gauche, ainſi que l'immenſe marais qui eſt ſur la droite. Bientôt Argenta paroît & ſe dérobe à ſes yeux avec les rivages du Santerne. La Baſtie, qui depuis a cauſé tant de maux aux habitans de la Romagne, & ſi peu de gloire aux

efpagnols, qui y arborerent leurs étendarts, n'exiftoit pas encore. Le bateau qui femble voler, fuit toujours le cours du fleuve. Ils entrent dans un lac, & le foleil étoit au milieu de fa courfe, lorfqu'ils arriverent à Ravenne.

Quoique Renaud fe trouvât fouvent fans argent, comme il n'en manquoit pas dans cet inftant, il récompenfa magnifiquement les bateliers qui l'avoient conduit; puis changeant fouvent de chevaux & de guides, il paffa le foir même dans Rimini. Il ne fut pas tenté de prendre du repos à Montefiore, & il arriva prefque avec le foleil dans Urbin. Frédéric n'habitoit pas alors cette délicieufe cité, non plus qu'Elifabeth & le brave Gui, qui, par une honnête violence, euffent force ce fameux guerrier de s'arrêter quelques inftans chez eux, comme ils en ufent depuis fi long-tems à l'égard des chevaliers & des dames. Comme rien n'engageoit Renaud à s'y arrêter, il defcendit à Cogli, en prenant toujours fur la droite; puis paffant par la montagne qui force le Métro & le Gaune de fe féparer, il traverfa les Apennins, s'avança dans l'Ombrie, dans l'Etrurie, vint à Rome,

& de Rome à Oftie. Il trouva dans ce port un navire fur lequel il s'embarqua pour la ville où le pieux Enée dépofa les reftes d'Anchife. Il y change de bâtiment, & il fe fait tranfporter rapidement vers l'ifle de Lipadure, que les fix guerriers avoient choifie pour le lieu de leur combat, & où ils s'étoient déja rendus.

Renaud preffe les matelots, qui font force de voiles & de rames; mais les vents contraires furent caufe qu'il arriva un peu trop tard. Il furvint dans le moment où le comte d'Angers venoit de terminer le combat d'une maniere fi glorieufe pour lui & fi utile pour fa patrie. Gradaffe & Agramant avoient reçu le coup mortel; mais la victoire avoit coûté un fang bien précieux. Le fils de Monodant avoit rendu le dernier foupir; & le brave Olivier, étendu fur le fable, fouffroit de cruels tourmens. Roland ne put pas retenir fes larmes lorfqu'il embraffa Renaud & qu'il lui raconta la mort du fidèle Brandimart, qui l'avoit tant aimé. Renaud lui-même verfa des larmes à la vue de fon ami qui avoit la tête fendue. Il alla enfuite embraffer Olivier, que fa jambe, en fort mauvais

état, forçoit de rester assis sur le sable. Il fit tous ses efforts pour consoler ces deux guerriers de leurs malheurs, quoique lui-même regretât beaucoup d'être arrivé si tard dans un lieu où il y avoit tant de gloire à acquérir.

Les écuyers des vaincus transporterent dans Bizerte les tristes restes de leurs maîtres, & ils les cacherent dans les ruines de cette capitale de l'Afrique. Ce furent eux qui y apporterent les premiers la nouvelle de l'événement de ce combat.

Sansonnet & Astolphe furent sensibles au plaisir que leur causoit une si grande victoire; mais leur joie fut bien diminuée par la nouvelle de la mort de Brandimart. Ils paroissoient abattus, consternés. Quel sera celui d'entr'eux qui voudra se charger d'annoncer cette triste nouvelle à l'aimable Fleur-de-Lys?

La nuit précédente cette fidèle amante avoit cru voir dans ses songes cette cotte d'armes qu'elle avoit tenue de ses mains pour en parer Brandimart, teinte de gouttes de sang. Elle se reprochoit de l'avoir ainsi brodée, & elle se disoit à elle-même: Cet objet si cher à mon

cœur vouloit qu'elle fût entierement noire ; pourquoi n'ai-je pas ſuivi ſes intentions, & y ai-je répandu ces ſiniſtres ornemens ? Elle tira un mauvais augure de ce funeſte ſonge, & la nouvelle de la mort de ſon époux arriva le ſoir même. Aſtolphe & Sanſonnet la lui firent cacher juſqu'à ce qu'ils puſſent la lui annoncer eux-mêmes.

Dès qu'elle les vit entrer, & que dans le moment d'une auſſi grande victoire elle n'apperçut aucun ſigne de joie ſur leur viſage, il ne fut pas beſoin de lui en dire davantage pour lui apprendre que ſon cher Brandimart ne vivoit plus. Dans l'inſtant, en proie au plus cruel ſaiſiſſement, ſes yeux ſe fermerent à la lumiere, tous ſes ſens l'abandonnerent, & elle tomba évanouie, mourante. Lorſqu'elle eut repris ſes ſens, elle s'arracha les cheveux & ſe frappa les joues en répétant ce nom chéri. Elle pouſſe des hurlemens, & elle ſe roule ſur la terre comme ces infortunés qui ſe débattent ſous le pouvoir du démon qui les agite, ou telle qu'une menade animée par les ſons des inſtrumens bachiques, court autour de la ſtatue du Dieu

qui enivre ses sens. Tantôt elle demande un poignard pour se percer le sein, tantôt elle veut courir sur le rivage & déchirer de ses mains les tristes restes de ceux qui ont fait périr son amant. Dans un autre moment, elle prie qu'on lui donne un vaisseau pour passer la mer, & mourir à côté de son cher Brandimart.

Ah ! dit-elle, cher objet de ma tendresse, pourquoi t'ai-je laissé partir sans moi pour une si grande entreprise ? que ne t'ai-je suivi comme je l'avois toujours fait ? j'aurois pu te secourir. Toujours les yeux fixés sur ta personne, un cri échappé de ma bouche allarmée t'auroit averti lorsque le lâche Gradasse est venu t'attaquer par derriere ; ou plutôt, je me serois précipitée entre ton corps & le fer homicide. Ma tête t'eût servi de bouclier, & j'aurois reçu le coup mortel qui t'étoit destiné. La perte de ma vie étoit peu importante. Il faut toujours que je périsse, puisque tu ne vis plus, & ma mort eût été utile, en conservant tes jours. Si les destins implacables, si le ciel irrité se fussent opposés aux secours que je voulois te porter,

au moins je t'aurois donné un dernier baiser; j'aurois recueilli ton dernier soupir, j'aurois baigné ton visage de larmes avant que ton ame eût été rejoindre son créateur. Ame pure, lui aurois-je dit, vas-t-en en paix ; par-tout où tu seras, je ne tarderai pas à te joindre. Est-ce donc là le royaume dont tu devois porter le sceptre? est-ce-là le trône que tu devois partager avec moi dans Damagire? Ah! cruelle fortune, quels projets tu détruis, quel espoir tu m'enleves! Infortunée que je suis, puisque j'ai perdu le plus grand des biens, qu'attends-je à me priver de ceux qui me restent?

En finissant ces tristes mots, sa fureur se renouvelle avec tant de violence, qu'elle recommence à s'arracher les cheveux, à se meurtrir les joues & le front, comme s'ils étoient coupables du crime des destins. Dans sa rage elle se tord les bras, elle les mord, ses ongles déchirent & son sein & ses levres. Mais pendant que cette amante infortunée se consume en vaines plaintes & en inutiles regrets, revenons à Roland & à ses compagnons.

Roland, qui vouloit donner à Olivier son

parent tous les secours dont il avoit besoin, & faire à Brandimart des obseques dignes de sa naissance & de son grand courage, fit voile vers ce mont, qui, éclairant la nuit de ses feux, obscurcit le jour par sa fumée. Cette côte n'étoit pas fort éloignée, & le vent se trouva favorable. Ils partirent sur le soir. La déesse Silentieuse des nuits éclairoit leur route avec son arc lumineux ; & le lendemain ils arriverent sur le rivage délicieux d'Agrigente. Roland ordonna sur le champ la pompe funebre pour le soir du jour suivant.

Lorsque tout fut préparé, & que le soleil eût caché ses feux dans l'onde, Roland, entouré d'une foule de noblesse qui s'étoit rendue dans Agrigente sur son invitation, retourna vers le rivage, éclairé par mille flambeaux, & qui retentissoit d'accens lugubres, à l'endroit où il avoit laissé le corps de cet ami si tendrement aimé pendant sa vie & après sa mort. Accablé sous le faix des ans, Berdin se tenoit, en pleurant, auprès du lit funebre. Il se plaignoit de l'injustice du ciel, il reprochoit aux astres leur cruauté, il rugissoit comme un lion dévoré

par une fievre ardente. Ses foibles mains n'épargnoient ni ſes cheveux blancs, ni ſes rides vénérables.

Les cris & les pleurs redoublerent à l'arrivée du paladin. Roland s'approcha du corps de ſon ami, & fut quelque tems à le regarder en ſilence. Le viſage de l'infortuné Brandimart étoit pâle comme le ſont ſur le ſoir le troêne & le flexible acante, moiſſonnés par le fer au point du jour. A cet aſpect Roland pouſſe de profonds ſoupirs; & toujours les yeux fixés ſur ces triſtes reſtes, il lui adreſſe ces paroles :

O toi, mon cher, mon courageux, mon fidèle compagnon, dont je vois ici la dépouille mortelle, mais qui jouis dans les cieux d'une nouvelle vie que rien ne ſauroit t'enlever, pardonne à mes larmes. Si j'en verſe, c'eſt ſur moi-même; je me plains d'être condamné à reſter ici ſans toi, je me plains de ne pas partager les délices & la gloire dont tu es comblé dans le ſéjour de l'immortalité. Tu m'abandonnes ſeul dans ce ſéjour de l'infortune; puiſque nous y avons vécu enſemble dans les orages & dans la guerre, pourquoi ne goûtons-nous pas de

même les douceurs du calme & du repos ? Il faut que mes fautes soient bien grandes, puisqu'il ne m'est pas permis de te suivre, & que je suis condamné à rester sur cet amas de boue. J'ai participé à tes travaux, pourquoi n'ai-je pas obtenu la même récompense ? Tu as seul recueilli tout le gain, mais la perte n'est pas pour moi seul. L'Italie, l'Allemagne & la France partagent mes regrets. Quelle douleur ne ressentira pas mon oncle & mon souverain, ainsi que tous les paladins ? Combien l'empire & l'église ne seront-ils pas affligés d'avoir perdu leur plus ferme soutien ? De quelles terreurs ta mort ne délivrera-t-elle pas nos ennemis ? Quel courage, quelle hardiesse ne leur donnera-t-elle pas ? Et toi, aimable Fleur-de-Lys, quelle doit être ta douleur ? Je vois tes larmes, j'entends tes cris. Tu m'accuses, tu me hais peut-être, hélas ! comme celui qui t'a privée de ton plus doux espoir. Du moins il nous reste une consolation, ainsi qu'à tous ceux qui ont perdu Brandimart. Il n'est aucun des guerriers qui lui ont survécu, qui ne doive envier son sort. Les Décius, celui qui se jetta à Rome dans un gouffre

pour le salut de ses concitoyens, & Codrus, si vanté par les Grecs, ne sont pas morts plus honorablement & d'une manière plus utile pour leur patrie.

C'est ainsi que s'exprimoit le comte d'Angers. Cependant une foule de prêtres & de religieux de tous les ordres, rangés deux à deux, formoient une longue file, & marchoient en priant le maître des cieux de mettre l'ame de ce guerrier au nombre de ses élus. Mille flambeaux allumés donnoient à la nuit les clartés du jour. Le lit funebre sur lequel reposoit le corps de Brandimart, fut porté tour-à-tour par des comtes & des chevaliers. Il étoit couvert d'un riche tapis de pourpre, relevé par une magnifique broderie d'or & de perles. Les superbes coussins qui soutenoient la tête du fils de Monodant, n'étoient pas d'un travail moins précieux. La robe qui le couvroit, brodée avec une égale magnificence, étoit de la même couleur. Trois cent des plus pauvres citoyens d'Agrigente précédoient cette pompe funebre. Ils étoient vêtus de longues robes de drap noir, qui traînoient jusqu'à terre. Après eux paroissoient cent écuyers

montés sur autant de chevaux propres aux combats, & dont les lugubres harnois trainoient jusqu'à terre, ainsi que les habits de leurs maîtres. Le lit funebre étoit entouré de diverses enseignes prises par ce héros, qui n'étoit plus à de nombreux bataillons, & conquises pour les déposer aux pieds de l'empereur ou du S. Pere. Il y avoit aussi plusieurs boucliers chargés des devises de ceux à qui il les avoit enlevés. Deux cents autres personnes destinées à remplir diverses fonctions dans cette triste cérémonie, venoient ensuite. Ainsi que les autres ils portoient à la main des flambeaux allumés, & ils étoient enveloppés plutôt que vêtus d'étoffes noires. Roland paroissoit ensuite, les larmes aux yeux. A côté de lui marchoit Renaud, qui sembloit également affligé. La douleur qu'Olivier ressentoit à son pied l'empêcha d'assister à ces obseques.

Il seroit trop long de vous décrire ces cérémonies, & de nommer ceux qui y assisterent On prit de cet endroit le chemin de l'église principale; & par-tout où passoit ce convoi, des personnes de tout rang, de tout âge, de

tout ſexe, déploroient le deſtin d'un guerrier ſi brave, ſi beau, ſi généreux. On le dépoſa dans l'égliſe; & lorſque les femmes eurent répandu des pleurs inutiles, & que les prêtres eurent invoqué par de ferventes prieres la miſéricorde du ciel, ſon corps, enfermé dans un cercueil, fut poſé ſur deux colonnes. Roland le fit couvrir d'un ſuperbe drap d'or, juſqu'à ce qu'il lui eût fait élever un tombeau plus digne de ſes exploits.

Avant de quitter la Sicile, ce généreux paladin fit chercher dans pluſieurs endroits des blocs de porphire & de marbre pour élever à ſon ami un ſuperbe mauſolée. D'habiles artiſtes en tracerent le magnifique deſſein, & Fleur-de-Lys qui arriva dans cette iſle dès que Roland en fut parti, ſe chargea de le faire exécuter. En vain cherchoit-elle à appaiſer ſa douleur par ces triſtes ſoins. Ses larmes ne ceſſoient de couler; des ſoupirs continules s'échappoient de ſa poitrine oppreſſée; ſes vœux & ſes prieres pour un objet ſi tendrement aimé, ne calmoient pas davantage ſa douleur. Enfin elle réſolut de ne pas quitter ces triſtes dépouilles juſqu'à ce



Digitized by Google

que son ame, séparée de son corps, fût se rejoindre à celle de son cher Brandimart. On construisit par son ordre une cellule dans ce tombeau, où elle s'enferma, & où elle vécut. Roland, après plusieurs messages inutiles, alla lui-même la trouver pour tâcher de la tirer de cet asyle funebre. Il lui proposoit une fortune immense & la compagnie de Galerane, si le séjour de la France lui plaisoit. Dans le cas où elle voudroit retourner chez son pere, il lui offroit de l'accompagner jusqu'à Lizza, ou de lui faire bâtir un monastere, si elle étoit déterminée à consacrer à Dieu le reste de sa vie. Quelque chose qu'il pût dire ou faire, il ne lui fut pas possible de l'engager à abandonner ce tombeau; elle voulut y passer le reste de ses jours, que la douleur & les austérités terminerent promptement.

Déja les trois guerriers françois avoient quitté l'isle des Ciclopes, fort affligés d'y avoir laissé leur infortuné compagnon. Ils ne vouloient cependant pas en partir qu'ils n'eussent trouvé un médecin qui pût guérir la blessure d'Olivier qui étoit devenue plus dangereuse, parce qu'on n'y

avoit pas apporté de remede dès le commencement. Ils l'entendoient se plaindre de maniere, qu'ils étoient très-assurés de sa situation. Comme ils s'en entretenoient, le nocher leur indiqua un moyen qui leur plut à tous. Il leur dit que non loin de cet endroit, vivoit sur un rocher solitaire un hermite à qui on n'avoit jamais demandé en vain des secours ou des conseils. Il avoit opéré cent prodiges, rendu la lumiere à des aveugles, ressuscité des morts, calmé les tempêtes d'un signe de croix. Allez, ajouta-t-il, trouver cet homme si chéri des cieux, & ne doutez pas qu'il ne rende à Olivier sa santé. Il signale tous les jours son pouvoir par cent merveilles plus éclatantes.

Ce conseil plut tellement à Roland, que sur-le-champ il fit faire voile du côté de ce rocher, auquel ils arriverent au lever de l'aurore. Après s'en être approchés de fort près, à l'aide d'habiles matelots, ils mirent Olivier dans l'esquif; puis fendant l'onde couverte d'écume, ils arriverent au saint hospice du vieillard qui avoit donné le baptême à Roger. Ce serviteur de Dieu reçut Roland & ses compagnons avec le plus

grand

grand plaisir, & il les bénit de l'air le plus affable. Il leur demanda ensuite ce qui les conduisoit vers lui, quoiqu'il eût déja été averti de leur arrivée par des envoyés célestes.

Roland lui répondit qu'il venoit implorer ses secours en faveur d'Olivier, qui avoit été dangereusement blessé en combattant pour la foi chrétienne. Sur-le-champ le saint, pour faire cesser toutes ses inquiétudes, lui promet de le guérir parfaitement. Comme il n'avoit ni simple, ni aucun des autres remedes dont on se sert en pareil cas, il entra dans son église, il pria le seigneur avec ferveur, & il en sortit ensuite d'un air de confiance. Puis il bénit Olivier en prononçant sur lui le nom des trois personnes divines. O prodige étonnant d'une foi vive! A l'instant la douleur cessa chez Olivier, & son pied guéri se trouva plus sûr & plus ferme qu'il n'avoit jamais été.

Sobrin étoit présent. Ses plaies l'avoient réduit dans un si cruel état, qu'il se sentoit empirer tous les jours. A la vue d'un miracle aussi éclatant, il résolut d'abandonner pour

toujours Mahomet, & de reconnoître la divinité du Christ. Dans l'instant il demanda d'un cœur soumis par la foi, d'être initié à nos rites sacrés. Aussitôt le saint le baptisa ; & par d'ardentes prieres, il lui rendit sa vigueur premiere. Roland & ses compagnons ne furent pas moins charmés de sa conversion, que de voir Olivier guéri des maux sous lesquels il alloit succomber. Roger en fut encore plus flatté que les autres ; & sa foi, ainsi que sa dévotion, s'en accrurent beaucoup. Ce brave chevalier étoit resté sur ce rocher depuis le moment où il l'avoit gagné à la nage.

Assis au milieu de ces guerriers, le saint vieillard les console avec douceur, les encourage, & les exhorte à passer, sans se souiller, dans cet amas de fange qu'on nomme la vie, qui plaît tant à une foule d'insensés, & de tourner sans cesse les yeux vers le ciel.

Roland envoya l'un de ses écuyers sur son vaisseau pour en apporter différens mets & des vins délicieux. Le saint homme, accoutumé depuis long-tems à ne vivre que de fruits, avoit

oublié la ſaveur des viandes. Il conſentit cependant, par honnêteté pour ſes hôtes, à en manger & à goûter du jus de la treille.

Lorſqu'ils eurent rétabli par ce repas leurs forces épuiſées, ils s'entretinrent entr'eux ſur divers ſujets; & comme il arrive ſouvent que dans la converſation on paſſe d'un objet à un autre, Roger fut bientôt reconnu par Renaud, Olivier & Roland, pour ce chevalier ſi brave & ſi renommé. Renaud ne l'avoit pas d'abord reconnu pour le chevalier dont il avoit éprouvé la vaillance en champ clos.

Le roi Sobrin s'étoit rappellé ſes traits dès qu'il l'avoit vu paroître avec le ſaint anachorette ; mais ce ſage prince gardoit le ſilence dans la crainte de compromettre ſon ami par une imprudence. Dès qu'ils ſurent que c'étoit ce fameux Roger, ſi célèbre dans le monde entier par ſa vaillance, ſa loyauté, ſa courtoiſie, & qu'il s'étoit fait chrétien, tous accoururent à lui le rire ſur les levres & la joie dans les yeux. Ils lui ſerrent la main, l'embraſſent & le preſſent dans leurs bras. Le ſeigneur de

Montauban eſt le plus empreſſé à le combler de careſſes & d'honneurs. Daignez entendre l'autre Chant, & vous ſaurez pour quelles raiſons.



Digitized by Google



Digitized by Google

CHANT XLIV.

SOUVENT sous l'humble toît du pauvre, au milieu des malheurs & de l'infortune, l'amitié unit les cœurs par des liens plus serrés que dans la pompe des cours & dans les palais des rois, asyle fastueux de l'embûche & du soupçon, d'où la tendresse fut toujours bannie, & où on ne voit que le masque de l'amitié. Aussi rien n'est-il si frêle que les alliances des princes. Amis aujourd'hui, demain ennemis mortels; jamais leur bouche & leur cœur ne furent d'accord. Ils examinent peu si leurs actions sont conformes aux regles de la justice, aux loix de l'honneur; ils ne considerent que leurs intérêts. Quelque peu capables qu'ils soient d'amitié; car rien n'est plus éloigné des charmes de ce sentiment, que leur dissimulation dans les choses les plus frivoles, comme dans les objets de la plus grande importance; cependant, lorsque par une suite de revers, la fortune irritée les rassemble sous le chaume du pauvre, quelques instans suffisent pour leur faire

connoître les délices de l'amitié, qu'ils n'eussent jamais éprouvées pendant des siecles de prospérité. Le saint vieillard fut, dans sa retraite, unir leurs cœurs par les nœuds puissans d'une amitié sincere, nœuds qui ne se rompirent pas jusqu'à leur mort. Il les trouva remplis de bienveillance, d'honnêteté, d'égards mutuels. Le plumage sans tache du cigne ne surpassoit pas la candeur de leur ame. Ils étoient polis, prévenans, affectueux, non pas tels que ceux dont je parlois tout-à-l'heure, qui, toujours dissimulés, feignent des sentimens qu'ils n'ont pas. Ils oublierent réciproquement tout sujet d'inimitié, & ils ne se seroient pas marqué plus de tendresse quand ils auroient été portés dans les mêmes flancs.

Le seigneur de Montauban accueilloit Roger d'une maniere encore plus tendre & plus respectueuse. Il avoit éprouvé sa valeur les armes à la main, & jamais il n'avoit rencontré de chevalier plus poli & plus affable. Il n'ignoroit pas non plus de quel danger ce héros avoit tiré Richardet son frere, lorsque le roi d'Espagne fit surprendre ce jeune chevalier dans les bras

de sa fille. C'étoit aussi par son secours que les deux fils du duc de Bove avoient évité la mort que leur destinoient les sarrasins & les perfides satellites de Bertholas de Maïence. Ces services étoient de justes titres à son estime & à son amitié. Il avoit été très-fâché de ne pouvoir lui témoigner ces sentimens, lorsque ce brave chevalier combattoit sous les ordres du chef des sarrasins : maintenant qu'il le trouve chrétien, il s'empresse de s'acquitter de la reconnoissance dont jusqu'alors il n'avoit pu lui donner des preuves. Il lui fait des offres de service de toute espece, il le comble d'éloges & de caresses.

Le saint hermite saisit prudemment cette effusion de bienveillance pour en venir à son but. Il ne nous reste, leur dit-il, plus qu'une chose à faire, & j'espere l'obtenir sans difficulté. L'amitié vous unit déja par ses liens ; unissez-vous encore par ceux du sang, afin que de vos deux familles, les plus illustres qui soient dans le monde entier, il naisse une race dont la splendeur efface l'éclat du soleil, & dont la beauté s'accroisse avec les années, pour durer tant que les astres suivront leurs cours dans la vaste étendue des cieux.

Voilà ce que le Dieu qui m'infpire m'ordonne de vous déclarer.

Le fage vieillard appuie ces difcours par de puiffans motifs, & il engage, fans beaucoup de peine, Renaud à promettre à Roger la main de Bradamante. Olivier & le comte d'Angers louent cette alliance. Ils efperent que Charles & Aimon s'emprefferont de l'approuver, & que la France entiere y applaudira.

C'eft ainfi qu'ils s'exprimoient ; mais ils ne favoient pas que le duc Aimon avoit déja difpofé de fa fille, du confentement de Charles. L'empereur des grecs avoit fait demander la fœur de Renaud pour Léon fon fils, & l'héritier de fes vaftes états. Ce jeune prince, fans avoir vu Bradamante, s'en étoit épris fur la réputation de fa valeur. Aimon lui avoit répondu qu'il ne pouvoit pas prendre avec lui les derniers engagemens fans en avoir parlé à fon fils alors abfent de la cour ; qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût flatté d'une alliance auffi illuftre ; mais que les égards qu'il devoit à fa haute valeur, l'empêchoient de rien conclure fans lui en faire part. Pendant ce tems Renaud, qui ignoroit la demande

de l'empereur, crut devoir promettre ſa ſœur à Roger, d'après les conſeils de Roland & de tous ceux qui ſe trouvoient avec lui, mais ſur-tout d'après les inſtances de l'hermite. D'ailleurs il ne voyoit dans cette alliance rien qui pût déplaire à Aimon.'

Ils paſſerent avec le pieux anachorette cette journée, la nuit, & une grande partie du lendemain, ſans penſer à remonter ſur leur vaiſſeau, quoique le vent favorable leur promît la plus heureuſe navigation. Mais leurs matelots, ennuyés d'un auſſi long ſéjour, preſſerent tellement leur départ, qu'enfin ils ſe déterminerent à ſe ſéparer de l'hermite. Roger qui, depuis long-tems, étoit relégué ſur ce rocher, dont il n'avoit pas pu ſortir, prit enfin congé du ſaint religieux qui l'avoit inſtruit dans la foi chrétienne. Roland lui rendit ſon épée, ainſi que les armes d'Hector, & Frontin, ſon excellent cheval; ce qu'il fit pour lui donner des ſignes de ſon amitié, & parce qu'il ſavoit que ces armes lui avoient appartenu. Cependant les droits du paladin françois ſur l'épée enchantée, étoient bien au-deſſus de ceux de Roger. Roland

l'avoit conquise avec beaucoup de peine & de dangers dans le formidable jardin de Fabrine, & Roger n'y avoit d'autres droits que le présent qui lui en avoit été fait par le brigand qui lui avoit aussi donné l'excellent Frontin. Malgré cela, Roland, à qui son nouvel ami la demandoit, n'hésita pas à la lui céder.

Le vieillard les bénit ensuite, & ils retournerent sur leur vaisseau. A l'instant les voiles furent déployées, & la rame frappa l'onde écumante. Le tems leur fut si favorable, qu'ils arriverent à Marseille sans avoir besoin de solliciter le ciel par des prieres ou par des vœux. Laissons-les-y, jusqu'à ce que j'y aie conduit l'illustre Astolphe.

Dès que ce généreux guerrier eût appris la victoire sanglante & funeste qui avoit terminé la guerre, bien sûr que la France n'avoit plus rien à craindre de l'Afrique, il résolut de renvoyer le roi de Nubie à son armée, par la même route qu'ils avoient tenue lorsqu'il les avoit fait marcher contre Bizerte. Le fils d'Oger lui avoit déja ramené la flotte qui avoit battu sur la mer les vaisseaux des infidèles. A peine le peuple

noir en fut-il forti, qu'un nouveau prodige en changea les proues, les poupes, & les rendit à leur premier état. Le vent fouffla deffus l'inftant d'après, & les diffipa dans les airs.

Les troupes nubiennes partirent enfuite de l'Afrique comme elles y étoient venues, les unes à pied, les autres à cheval. Aftolphe, avant de fe féparer du Sénape, lui rendit graces, & lui témoigna la plus vive reconnoiffance de ce qu'il étoit venu lui-même au fecours de Charles avec toutes les forces de fon royaume. Il lui remit auffi l'outre dans lequel étoit renfermé le vent du midi. Ce vent fougueux, qui, foufflant avec impetuofité fur les fables de la Libie, les agite comme les flots de la mer, les fouleve & les enleve jufqu'aux cieux : il le lui remit, dis-je, enchaîné dans fes outres, en lui recommandant de lui rendre la liberté dès qu'il ne pourroit plus lui nuire.

Turpin raconte que lorfque les nubiens furent arrivés au pied de l'Atlas, leurs chevaux fe changeoient en pierres, & qu'ils s'en retournerent en Afrique comme ils en étoient venus.

Mais il eſt tems de ramener en France le paladin Aſtolphe.

Dès qu'il eut pourvu à la sûreté des principales places de l'Afrique, il fit prendre ſon eſſor à l'hippogrife. Du premier vol il fut dans la Sardaigne, de la Sardaigne il paſſa ſur les rivages de la Corſe, de la Corſe il s'élança au-deſſus des mers; & dirigeant ſa courſe ſur la gauche, il s'abattit ſur les côtes de la Provence. Le ſaint évangéliſte lui avoit preſcrit de ne plus retenir alors par la ſelle ou par le frein, l'impétuoſité de ſon courſier aîlé, mais de le laiſſer en liberté dans le vague des airs. Aſtolphe, ſoumis à ces ordres, rendit à l'hippogrife ſa liberté. Les ſons merveilleux de ſon cors s'étoient auſſi diſſipés dans les régions éthérées, & cet inſtrument n'en rendoit plus depuis le ſéjour du paladin dans le paradis terreſtre.

Aſtolphe prit la route de Marſeille, & il y entra le jour même où Roland, Olivier, Renaud, le bon Sobrin & Roger y étoient arrivés. La mort de leur infortuné compagnon empêcha les paladins de ſe livrer à toute la joie que devoit leur cauſer une ſi grande victoire.

Charles avoit déja reçu de Sicile la nouvelle de la mort des deux rois, de la prise du vieux Sobrin, & de la perte de Brandimart. Il savoit aussi que Roger, devenu chrétien, alloit se ranger sous ses étendarts. La joie dont son cœur étoit pénétré éclatoit dans ses yeux & dans toute sa personne. Il se voyoit débarrassé d'un fardeau sous lequel son royaume avoit resté si long-tems affaissé, qu'il auroit bien de la peine à se relever.

Pour honorer dignement ces illustres soutiens, ces fermes colonnes du saint empire, Charles envoya au-devant d'eux la noblesse de son royaume jusques sur les bords de la Savoie, lui-même il s'avança à leur rencontre hors des cours de sa capitale, accompagné des rois, des princes & des plus grands seigneurs de sa cour. L'impératrice marchoit à ses côtés, suivie de ce qu'il y avoit de plus illustre en femmes par leur naissance & par leur beauté. L'empereur, les paladins, la noblesse, les amis & les parens des vainqueurs font célébrer leur joie & leur attachement pour ces héros par des signes non suspects. On entend retentir de tous côtés les noms

de Montgraine & de Clermont ; on ne ceſſoit de leur témoigner ſon amour par des embraſſemens réitérés.

Renaud, Roland & Olivier préſenterent alors Roger à Charles. Ils lui apprirent qu'il étoit fils de Roger de Riza, & que ſes vertus égaloient celles de ſon pere. Nos bataillons, ajouta-t-il, ont éprouvé combien ſon courage eſt grand, & quels coups il fait porter. Marfiſe & Bradamante s'étoient déja approchées du jeune chevalier. Marfiſe l'embraſſa, & la ſœur de Renaud gémit de ce que la ſaine décence l'empêchoit d'en faire autant. L'empereur fit remonter ſur ſon cheval Roger, qui en étoit deſcendu par reſpect. Il le plaça à ſes côtés, & n'oublia rien de ce qui pouvoit l'honorer. Il ſavoit déja par les guerriers qui le lui avoient préſenté, qu'il avoit embraſſé la religion chrétienne.

Ils entrerent dans la ville en triomphe. Les murs des rues avoient diſparu ſous de riches tapis. Du haut des fenêtres & des balcons, des dames magnifiquement parées jettoient ſur eux des fleurs de toute eſpece. Dans divers endroits on avoit élevé des arcs de triomphe & des

trophées qui repréſentoient les ruines de Bizerte, les feux qui la conſumerent, & les hauts faits des guerriers qui s'en étoient emparés. Plus loin des théâtres dreſſés en plein air donnoient à la fois cent ſpectacles divers, & par-tout on liſoit cette inſcription ſi bien méritée : *Aux libérateurs de l'empire.* Au ſon des trompettes, des tambours & des autres inſtrumens militaires, & à travers la foule d'un peuple innombrable, qui faiſoit retentir les airs d'acclamations de joie, Charles deſcendit à ſon palais, où ces illuſtres guerriers paſſerent pluſieurs jours dans les tournois, les danſes & les feſtins.

Cependant Renaud dit un jour à Aimon, qu'il avoit promis Bradamante ſa ſœur pour épouſe à Roger, & que cet engagement, il l'avoit pris en préſence de Roland & d'Olivier, qui avoient décidé que pour la naiſſance, la valeur & le courage, il étoit impoſſible de faire un plus digne choix. A ce diſcours Aimon fut choqué de ce que Renaud avoit diſpoſé, ſans l'en prévenir, de Bradamante, qu'il deſtinoit au fils de Conſtantin, & non pas à Roger, qui, loin de ſe voir l'héritier d'un puiſſant empire, n'avoit

pas la plus légere possession à réclamer dans le monde entier; & Aimon savoit que sans la fortune, la noblesse s'estime fort peu, & les vertus encore moins : mais l'épouse d'Aimon, Béatrix, s'irrite bien davantage contre son fils. Elle le blâme hautement, elle s'éleve contre ce mariage dans le public, dans l'intérieur de sa famille elle jure qu'elle mettra la couronne de l'Orient sur la tête de sa fille.

Renaud reste inébranlable dans ses sentimens. Il ne veut pas souffrir que l'on manque à la parole qu'il a donnée; la reine, qui veut pouvoir disposer des volontés de sa généreuse fille, veut l'engager à dire qu'elle préfere la mort à devenir l'épouse d'un soldat sans fortune. Elle lui jure qu'elle ne la reconnoîtra jamais pour sa fille, si elle souffre une injure semblable de la part de son frere. Pour s'y soustraire, il ne s'agit que de refuser un tel parti avec hauteur. Jamais son frere ne pourra la contraindre.

Bradamante garde un profond silence. Elle n'ose contredire sa mere; elle a pour elle tant de vénération, & un si profond respect, qu'elle ne conçoit pas qu'il soit possible de lui désobéir. D'un

D'un autre côté elle se regarderoit comme très-coupable de promettre ce qu'elle ne veut pas tenir ; & elle ne veut ni ne peut tenir ce qu'on exige d'elle. L'amour, qui l'asservit impérieusement sous ses loix, lui a ôté le pouvoir de disposer d'elle-même. Elle craint également d'irriter sa mere par un refus, ou d'applaudir à ses desseins. D'ardens soupirs sont sa seule réponse ; mais lorsque retirée à l'écart, personne ne peut plus l'entendre, elle s'abandonne à toute sa douleur. Ses yeux versent des torrens de larmes ; son sein, ses cheveux se ressentent du tourment qui l'agite ; elle meurtrit l'un, elle arrache les autres, & elle déplore ainsi son triste sort.

Dois-je vouloir, hélas ! ce que me défend celle qui a droit de me donner des ordres ? Ma volonté doit-elle l'emporter sur celle de ma mere ? Quel opprobre plus grand pour une fille, que de prendre un mari réprouvé par ceux qu'elle doit chérir, qui ont droit de disposer de ses volontés ? Mais mon cher Roger, la tendresse qu'une fille doit aux Auteurs de ses jours, pourroit-elle m'engager à t'abandonner,

à concevoir de nouvelles espérances, à ouvrir mon cœur à de nouvelles amours ? Dois-je donc m'écarter du respect, de l'obéissance qu'une fille soumise doit à des parens chéris, & cela pour m'abandonner à mon goût, & suivre ce que me dicte la passion qui m'anime. Je sais tout ce que je puis faire, tout ce que le devoir impose à une fille soumise; mais que m'importe ce que me dicte la raison, si mes sens étouffent sa voix, si l'amour l'a bannie pour toujours de mon ame. Il est le maître absolu de ma personne; je ne puis plus disposer de moi; je ne puis faire & dire que ce qu'il m'impose.

Je dois, il est vrai, le jour à Aimon & à Béatrix; mais je suis esclave de l'amour; j'espere trouver grace auprès de mes parens, si je commets quelques fautes. La compassion se fera entendre à leur cœur; mais si j'effraye l'amour, est-ce par des prieres que je désarmerai sa fureur ? Une mort prompte ne sera-t-elle pas la suite de ma désobéissance à ses loix ? Hélas! j'ai fait des efforts si longs & si opiniâtres pour ramener Roger à la foi de ses peres; j'ai enfin eu le bonheur d'y réussir; mais que m'importe

ce succès dont une autre va jouir ! C'est ainsi que l'abeille renouvelle tous les ans le miel dont elle ne jouit jamais ; mais plutôt mourir mille fois, que de prendre un autre époux que Roger.

Si je résiste aux volontés de mes parens, je suis les intentions de mon frere. Il est beaucoup plus prudent qu'eux. L'âge n'a point affoibli chez lui les lumieres de la raison. Roland joint son suffrage à celui de mon frere. J'ai pour moi les deux héros devant qui tout tremble dans l'univers, & qui, à eux seuls, sont plus respectés que le reste de notre famille. On sait si chacun les estime & les respecte. Ils ont toujours fait la gloire & l'honneur de la maison de Clermont. Le front ne s'éleve pas plus au-dessus des pieds, que leurs vertus ne les élevent au-dessus des autres hommes. De quel droit Aimon disposeroit-il de moi, plutôt que Renaud & le Comte. Je le souffrirai d'autant moins, que l'on a pris avec l'empereur des engagemens conditionnels, tandis que je suis absolument promise à Roger.

Si Bradamante s'afflige & se désespere, l'état

de Roger n'eſt pas plus tranquille. Quoique la nouvelle du mariage de Bradamante ne fût pas encore répandue dans la ville, elle n'étoit plus un ſecret pour lui. Il ſe plaint amérement de la fortune, qui, non contente de lui avoir refuſé des richeſſes & des royaumes, dont elle eſt ſi prodigue pour tant de gens qui les méritent ſi peu, l'empêche encore de jouir du plus grand des biens. Il poſſédoit au plus haut degré toutes les qualités que peut donner un naturel heureux & cultivé par la plus brillante éducation. Il étoit le plus beau des hommes; peu de guerriers l'égaloient en force & en courage, & perſonne ne le ſurpaſſoit en grandeur d'ame & dans les grandes vertus qui font l'éclat du trône. Mais celui qui, diſpenſant impérieuſement les honneurs, les donne ou les enleve à ſon gré, le vulgaire, & il n'eſt que le ſage que l'on puiſſe excepter de cette claſſe; car le ſceptre, la thiare, le diadême n'en tire pas les rois, les pontifes, les empereurs, mais la prudence & un jugement ſain, dons du ciel extrêmement rares. Ce vulgaire, dis-je, ne reſpecte & n'admire que les richeſſes & le

pouvoir. Il ne voit dans le monde rien de plus digne de ses empressemens ; & à quelque point que l'on porte la beauté, le courage, la force, la vertu, le bon-sens, l'humanité ; il met au-dessus les trésors & les dignités.

Si Aimon, disoit-il, veut absolument voir la couronne impériale sur la tête de sa fille, qu'il differe au moins ce mariage d'une année. Pendant ce tems j'espere détrôner Léon & son pere. Peut-être, lorsque je serai assis sur le trône de l'empire, le pere de Bradamante ne me regarderoit-il pas comme un parti indigne de sa fille. Mais s'il célébre sur le champ ces noces abhorrées ; s'il donne sa fille au souverain des grecs, sans égard pour les promesses que Renaud & Roland m'ont faites devant le saint vieillard, le marquis Olivier & le roi Sobrin, que ferai-je ? Souffrirai-je une aussi cruelle injure, ou périrai-je plutôt que d'en être la victime ? Que puis-je faire, hélas ! Vengerai-je cet outrage sur le pere de celle que j'aime, sur sa famille entiere ? Mais quand la chose seroit facile à exécuter, y auroit-il de la sagesse à la tenter. Supposons que je puisse faire périr l'injuste vieillard,

& avec lui toute ſa race, je n'en ſerai pas plus heureux, mes deſirs ſeront également fruſtrés. J'ai toujours ſouhaité, & je deſire encore, que la beauté que j'adore reſſente pour moi les mêmes feux. Si je prive de la vie Aimon, ou quelqu'autre des ſiens, ne lui donnai-je pas de juſtes raiſons de me refuſer pour ſon époux, & même de me regarder comme ſon plus cruel ennemi?

Quel parti prendre? Laiſſerai-je paſſer tranquillement ma maîtreſſe dans les bras d'un heureux rival? Ah! plutôt mourir mille fois. Mais non, ce n'eſt pas à moi de mourir. Périſſe l'indigne fils de l'empereur, qui vient me ravir tant de délices; qu'il périſſe avec ſon barbare pere! Non, jamais Hélene & ſon perfide raviſſeur n'ont coûté tant de ſang aux troyens; jamais, dans des tems plus reculés, Proſerpine ne fut plus funeſte à l'ami de Théſée, que mon déſeſpoir ne le ſera au pere & au fils.

Ah Bradamante! chere épouſe, feroit-il bien poſſible que tu abandonnaſſes Roger pour ce vil grec! Céderois-tu à ton pere, quand tes freres ſe réuniroient à ſes inſtances? Mais je

crains bien que ton penchant ne te détermine pour Aimon plutôt que pour moi, & que tu ne préferes l'héritier des Césars à un guerrier sans fortune. Seroit-il donc possible que l'éclat d'une couronne, la pompe d'un trône corrompissent le cœur généreux de Bradamante, sa vertu, sa grandeur d'âme ? Redouteroit-elle assez la colere de ses parens pour l'éviter par des parjures ?

C'est ainsi que s'exprimoit Roger; & souvent sa douleur s'échappoit en plaintes qui étoient entendues de ceux qui l'approchoient le plus. Elles redoubloient le martyre de celle pour qui il souffroit, & pour qui sa douleur étoit le plus sensible des tourmens. Mais ce qui l'afflige le plus, est d'apprendre que Roger craint qu'elle ne l'abandonne pour le fils de l'empereur. Pour le consoler & pour le guérir de ses soupçons, elle lui fit un jour porter ces paroles par celle de ses femmes qui lui étoient la plus attachée.

« Roger, mon cher Roger, je suis toujours telle que j'ai été pour toi. Tu me trouveras de même jusqu'à la mort, & même au-delà du trépas, s'il étoit possible. Que l'amour me soit

propice, ou qu'il m'accable de ses rigueurs ; que la fortune m'éleve ou me précipite au plus bas de sa roue, ma fidélité restera toujours inébranlable. C'est un rocher placé au milieu des mers, contre qui les vents & la mer irrités se déchaînent en vain, & que ni le calme ni la tempête ne peuvent faire changer de place. Le plomb ou l'acier couperont le diamant avant que les coups de la fortune, ou le courroux de l'amour, troublent la constance de mon cœur. On verra remonter vers la cîme des Alpes les torrens dont l'onde s'en échappe avec fracas, avant de voir changer ma maniere de penser. Cher amant, je t'ai donné tout empire sur moi-même. Jamais on ne s'est assujetti à aucun prince par de plus forts sermens. Il n'est pas dans le monde de roi, de prince, d'empereur qui possede plus sûrement ses états. C'est une place forte, qui, pour se défendre, n'a besoin ni de soldats, ni de fortifications. En vain emploieroit-on l'or pour me séduire. Ce vil métal n'a rien qui puisse tenter un cœur généreux. La haute naissance, l'éclat d'une couronne, qui en imposent si puissamment au

ſtupide vulgaire, n'auroient pas plus de pouvoir ſur mon ame. La beauté elle-même, qui a tant d'attraits pour un eſprit volage, ne feroit pas plus d'effet ſur mon cœur.

Ne crains pas qu'il puiſſe jamais poſſéder d'autres impreſſions. Ton image y eſt ſi profondément gravée, qu'il eſt impoſſible de l'en effacer. Mon cœur n'eſt point une cire flexible. L'amour ſait tout ce qu'il lui en coûta pour y graver tes traits. On peut rompre l'ivoire, le diamant ou d'autres pierres également dures, mais non leur faire prendre une autre forme que celle qu'elles ont reçu d'abord. Mon cœur reſſemble à ces pierres que leur dureté rend impénétrables. L'amour le briſeroit plutôt que de le rendre ſenſible pour d'autres beautés. »

A ces diſcours elle en ajoute pluſieurs autres ſi tendres & ſi conſolans, qu'ils auroient pu rendre la vie à ſon amant, l'eût-il perdue mille fois. Fondés ſur cet eſpoir, les deux amans ſe croyoient dans le port, lorſqu'une violente tempête les repouſſa loin du rivage, en pleine mer.

Bradamante, dans le deſſein de tenir à Roger

plus qu'elle ne lui avoit promis, rappelle dans son cœur la noble hardiesse qui lui étoit ordinaire; & bannissant la contrainte qu'imposent de serviles préjugés, elle se présente un jour devant Charles, & lui dit : Seigneur : Si jamais mes services vous furent agréables, permettez-moi de vous demander une grace; mais avant que je m'explique davantage, daignez me promettre, sur votre parole royale, de ne pas me la refuser. J'espere vous prouver ensuite que ma demande est juste & raisonnable. Aimable beauté, lui répondit l'empereur des françois, votre courage mérite qu'on vous accorde tout ce que vous souhaitez; & dussiez-vous me demander une partie de mon royaume, je fais serment de vous l'accorder. La grace que j'implore de vos bontés, reprit alors la fille d'Aimon, est qu'on ne me force pas de prendre aucun époux moins vaillant que moi, les armes à la main. Que celui qui aspire à ma main vienne me la disputer en champ clos. Si je succombe, je suis à lui pour toujours; mais s'il est vaincu, qu'il aille ailleurs chercher une compagne moins courageuse. L'empereur lui répondit d'un air

satisfait, que la demande étoit digne de son grand cœur, & que ses vœux seroient satisfaits.

Comme ce prince n'étoit pas seul lorsque Bradamante lui fit cette proposition, la nouvelle s'en répandit promptement, & parvint dans l'instant au vieil Aimon, & à Béatrix son épouse. Ils en furent tous deux fort irrités; car ils voyoient bien par cette démarche, qu'elle inclinoit plus pour Roger que pour Léon. Pour empêcher qu'elle n'exécutât ses desseins, ils l'enleverent secrettement de la cour, & ils la conduisirent avec eux dans Rochefort. C'étoit une forteresse très-intéressante par sa situation. Elle étoit bâtie sur les rives de la mer, entre Perpignan & Carcassonne; & depuis quelques jours Charles en avoit confié la défense à Aimon. Ils l'y retenoient pour ainsi dire prisonniere, & ils vouloient la faire passer dans l'Orient, pour la forcer ainsi d'abandonner Roger & d'épouser Léon. La généreuse guerriere, qui n'étoit pas moins soumise que vaillante, obéissoit à son pere, & restoit dans ce château, quoiqu'il lui eût été facile d'en sortir.

Mais elle avoit résolu de souffrir la mort, la prison, & même les plus cruels tourmens, plutôt que de prendre un autre époux que Roger.

Renaud qui voit que par cette ruse Aimon lui enleve sa sœur, dont il ne pourra plus disposer, & qu'il aura en vain promise à Roger, se plaint hautement de son parjure ; & dans sa colere il oublie le respect qu'un fils doit à l'auteur de ses jours ; mais peu sensible à ses emportemens, Aimon persiste à vouloir disposer de sa fille à son gré.

Roger qui se voit menacé de perdre sa maîtresse, & qui craint que s'il laisse plus long-tems à Léon l'empire & la vie, on ne la détermine de gré ou de force à épouser cet heureux rival, prend, sans en rien dire à personne, la résolution de le faire passer, ainsi que son pere, du rang d'empereur à celui de dieu. Si un vain espoir ne lui fait pas illusion, il compte les priver tous deux de la vie & s'emparer de leur empire. Il revêt les armes qui avoient appartenu à Mandricard ; & long-tems auparavant, au défenseur de Troie. On couvre de ses har-

nois Frontin, son excellent cheval ; il change seulement son cimier, sa devise & sa cotte d'armes. Au lieu de l'aigle blanc qui brilloit sur son bouclier dans un champ d'azur, il y fait peindre une lionne plus blanche que le lys. Il prend seulement avec lui le plus fidèle de ses écuyers, & il lui défend de le nommer dans aucune occasion.

Il passe la Meuse & le Rhin ; de l'Autriche il se rend dans la Hongrie ; & côtoyant toujours la rive droite du Danube, il arrive à l'endroit où la Save se joint au Danube, qu'elle grossit du tribut de ses eaux avant de se jetter dans la mer. Il voit des tentes, des pavillons, & une nombreuse armée rassemblée sous les enseignes de l'empire. Constantin vouloit recouvrer Belgrade, dont les bulgares s'étoient emparés. Il y étoit en personne, avec Léon son fils & toutes les forces de son empire. Une partie de l'armée des bulgares étoit renfermée dans Belgrade, l'autre étoit campée au pied d'une montagne que la Save baigne de ses eaux, & ce fleuve fournissoit aux deux camps l'eau qui leur étoit nécessaire.

Lorſque Roger arriva, les grecs, rangés en bataille ſur les rives du fleuve, vouloient y jetter des ponts. Les bulgares étoient armés ſur l'autre rive pour s'y oppoſer, & il s'étoit engagé un grand combat entre les deux armées. Les grecs, quatre fois plus forts que les bulgares, avoient des vaiſſeaux & des ponts prêts à jetter ſur le fleuve, & menaçoient de paſſer à force ouverte de l'autre côté. Pendant que l'attention des bulgares étoit engagée par cette fauſſe attaque, Léon prit un détour qui ſembloit l'éloigner du fleuve; puis y revenant précipitamment, il jetta ſes ponts ſur l'autre rive, & paſſa ſans obſtacle. Il marcha enſuite rapidement contre les ennemis, à la tête de plus de vingt mille hommes de cavalerie & d'infanterie, & il prit en flanc l'armée des bulgares.

Dès que l'empereur vit ſon fils de l'autre côté du fleuve, il ſe hâta de faire avancer ſes navires, de jetter ſes ponts, & il paſſa la Save avec toute ſon armée. Vatran, le roi, & en même-tems le général des bulgares, guerrier auſſi courageux qu'habile, faiſoit d'inutiles

efforts pour s'oppofer à une attaque fi fagement combinée, lorfque, le faififfant d'un bras vigoureux, Léon le renverfa de fon cheval; & comme ce prince ne voulut pas fe rendre, il fut en un inftant percé de mille coups d'épée.

Jufqu'à ce moment les bulgares avoient réfifté; mais lorfqu'ils virent la mort de leur général, ils jetterent bas leurs armes & prirent la fuite. Roger, qui étoit mêlé parmi les grecs, vit cette défaite; & comme il haïffoit beaucoup Conftantin, & encore plus Léon, il réfolut fur le champ de fecourir leurs ennemis, fans trop penfer quelles en feroient les fuites. Il pique Frontin, dont la courfe femble plus rapide que celle des vents. Il dévance tous les autres courfiers, & déja il eft au milieu des troupes qui, confternées d'épouvante, abandonnent la plaine & fuient fur les montagnes. Il en arrête une partie; il fait retourner les autres contre les ennemis; puis baiffant fa lance, il s'avance contre les ennemis, d'un air fi terrible, que Mars & Jupiter eux-mêmes en trembleroient.

A la tête des vainqueurs il remarqua un chevalier, dont la riche cotte d'armes, couleur de

feu, étoit tiſſue en or. Un large panache ombrageoit ſon caſque. Fils de la ſœur de Conſtantin, il étoit auſſi cher au prince que ſon fils. Roger briſe comme un verre fragile le bouclier & la cuiraſſe de ce jeune guerrier, & ſa lance lui ſort de plus d'un pied derriere le dos. Il le laiſſe expirant ſur la terre, tire Balizarde, & fond ſur les ſoldats qui l'environnent. Il abat la tête de l'un, il fend celle de l'autre; ſon fer enfoncé dans la poitrine ou dans les flancs, va tarir la vie dans ſes ſources; il coupe des mains, des bras, des jambes, des épaules, & le ſang coule en ruiſſeaux dans le vallon. A la vue de ces grands coups, l'épouvante ſaiſit les ſoldats grecs. Perſonne ne lui réſiſte; dans le moment le combat change de face. Le bulgare enhardi reprend ſes rangs, & pourſuit déja les grecs, devant qui il fuyoit l'inſtant d'auparavant. Ceux-ci abandonnant leurs étendarts, jettent leurs armes, & cherchent leur ſalut dans une prompte fuite.

Léon, dès qu'il avoit vu la déroute de ſon armée, s'étoit retiré ſur une éminence, d'où il découvroit tout ce qui ſe paſſoit dans la plaine. Confus,

Confus, consterné, il considéroit attentivement le chevalier qui faisoit un si cruel carnage, & qui causoit à lui seul la déroute de son armée. Quelque tort qu'il lui fasse, il ne sauroit s'empêcher de rendre justice à sa valeur, & de le regarder comme le plus grand des guerriers. Il voit par sa devise & par ses armes étincelantes d'or, que ce guerrier n'est pas du nombre de ses ennemis, quoiqu'il combatte pour eux. Il considere sa valeur plus qu'humaine, avec l'effroi de la consternation; il est tenté de croire que Dieu irrité contre les crimes des grecs, qui l'ont si souvent offensé, a fait descendre du ciel un ange pour les en punir.

Tant de valeur auroit excité la haine & le courroux de tout autre; mais Léon étoit un prince très-courageux, & encore plus magnanime. Son grand cœur ne conçut contre un ennemi aussi brave, que des sentimens de tendresse & d'admiration. Il seroit désespéré de le voir périr; il aimeroit mieux perdre encore un plus grand nombre de ses soldats, & même une partie de ses états, que de voir porter le coup mortel à un si grand guerrier. Tel qu'un

jeune enfant, que sa mere irritée frappe & repousse loin d'elle, n'a pas recours à son pere ou à sa sœur, mais revient à celle qu'il aime, & le serre tendrement dans ses bras ; ainsi, quoique Roger taille en pieces les premiers bataillons de Léon, & menace de détruire les autres, ce prince ne sauroit le haïr. Sa haute valeur excite dans son cœur un sentiment d'estime qui l'emporte sur le courroux que devroit lui causer sa défaite.

Mais si Léon aime & admire l'amant de Bradamante, il s'en faut bien que celui-ci le paie de retour. Au contraire, il ne desire rien tant que de lui percer le cœur de sa main. Il le cherche des yeux pendant long-tems; il se le fait montrer par plusieurs personnes; mais le bonheur & la prudence du chef des grecs, firent que ce terrible ennemi ne put jamais le joindre.

Léon, qui craignoit que son armée ne fût entierement détruite, fit sonner la retraite, & envoya un courier avertir son pere de repasser le fleuve, trop heureux si l'ennemi n'y mettoit pas d'obstacles. Lui-même, avec le petit nombre



de troupes qu'il put raſſembler, regagna précipitamment l'endroit par où il avoit déja paſſé. Les bulgares firent un grand carnage des grecs ſur la montagne, ainſi que dans la plaine, & il n'en fût pas reſté un ſeul, ſi le fleuve qui les ſéparoit de leurs ennemis, ne leur eût ſervi de rempart. Pluſieurs, pour échapper au fer des vainqueurs, ſe précipiterent dans la Save, où ils ſe noyerent. D'autres, ſans oſer ſe retourner, allerent chercher au loin quelque gué pour ſe ſauver. On fit beaucoup de priſonniers, qu'on emmena dans Belgrade.

Quand le combat fut terminé, les bulgares, qui, après la mort de leur roi, auroient été entierement défaits, ſi le vaillant chevalier qui portoit dans ſon bouclier une licorne blanche, n'eût combattu pour eux, courent tous à lui, lui témoignent leur joie, leur allégreſſe, & reconnoiſſent tenir la victoire de lui ſeul. L'un le ſalue, l'autre ſe proſterne à ſes pieds, quelques-uns lui baiſent les mains, d'autres embraſſent ſes genoux; heureux qui le voit, plus heureux encore qui le touche; on le regarde comme un être ſurnaturel, divin, tous le

demandent à grands cris pour leur roi & leur général.

Roger leur répond qu'il les gouvernera avec plaifir, fous quelque titre qu'ils veuillent lui donner; mais que pour le moment il ne pouvoit accepter ni fceptre, ni aucune autre marque de commandement ; qu'il n'entreroit pas même dans Belgrade; mais qu'il vouloit fuivre le fils de l'empereur, avant que ce prince fe fût éloigné davantage en repaffant le fleuve, & qu'il ne perdroit pas fes traces qu'il ne lui eût donné la mort. C'eft, ajouta-t-il, le feul objet de mon voyage, & ce qui m'a fait venir des pays les plus éloignés. Auffitôt il abandonne l'efcadron barbare, & précipite la courfe de fon cheval dans le chemin que Léon avoit pris pour gagner le fleuve; il fuit fes traces avec tant de précipitation, qu'il n'appelle ni n'attend fon écuyer.

Léon avoit tant d'avance dans fa retraite, ou plutôt dans fa fuite, qu'il trouve tous les paffages ouverts. Il fit enfuite rompre les ponts mettre le feu aux vaiffeaux. Roger n'arriva fur les bords du fleuve que lorfque le foleil avoit déja caché fes rayons dans l'onde. Il ne fut alors

où se retirer pour passer la nuit. Il poursuivit toujours sa route à la lueur de la lune, mais il n'appercevoit ni château ni cabane. Comme il ne savoit que devenir, il continua de marcher toute la nuit sans descendre de cheval. Le lendemain, au lever de l'aurore, il découvrit une grande ville, où il résolut de passer toute la journée pour laisser reposer Frontin, à qui il avoit fait faire tant de milles pendant la nuit sans lui permettre de s'arrêter.

Ongiard, sujet chéri de Constantin, commandoit dans cette ville, où il avoit rassemblé, à cause de la guerre, un corps nombreux de troupes. Comme on n'empêchoit personne d'y entrer, Roger y fut reçu, & on le traita si bien, qu'il ne crut pas devoir aller plus loin.

Sur le soir il vint loger dans la même maison un chevalier de la Romanie, qui s'étoit trouvé dans le combat au moment où Roger l'avoit fait changer de face en se déclarant pour les bulgares. Il avoit eu bien de la peine à échapper au fer de ce guerrier, & il avoit pris la fuite avec plus d'épouvante & de précipitation qu'aucun autre. Il trembloit encore, & croyoit voir

autour de lui le chevalier de la Licorne. Dès qu'il apperçoit le bouclier de Roger, il reconnoît que le chevalier qui porte cette enseigne est celui qui a défait les grecs & fait un si grand carnage dans leur armée. Aussitôt il court au palais, demande à parler au gouverneur pour une affaire pressée ; on le fait entrer sur-le-champ, & il dit ce que vous saurez, si vous daignez prêter l'oreille à l'autre Chant.





Digitized by Google

CHANT XLV.

PLUS la fortune éleve rapidement un mortel au haut de sa roue, plus elle est près de l'en précipiter. Policrate, le roi de Lidie, le dernier des tyrans de Siracuse, & tant d'autres que je ne nomme pas, en sont des exemples frappans. Un jour les a précipités du faîte de la gloire & des honneurs, dans le comble de l'opprobre & de l'infortune. Au contraire, plus l'homme accablé par les coups du sort se trouve au bas de cette roue qui tourne continuellement, plus il est près de l'instant qui doit l'élever. Tel est aujourd'hui prêt à porter sa tête sur un échaffaut, qui le lendemain donne des loix au monde. Servius, Marius, Ventidius ont éprouvé ces cruels jeux du sort, dans des tems plus reculés; & de nos jours le roi Louis, dont la fille a épousé le fils de mon souverain, battu & pris dans le combat de S. Aubin, fut sur le point de perdre la tête. Le fameux Mathias Corvin avoit couru des dangers encore plus grands. Cependant dans la suite l'un s'assit sur le trône

X iv

de France, l'autre ſur celui de Hongrie. On voit par une foule d'exemples dont eſt remplie l'hiſtoire ancienne, ainſi que la moderne, que les maux & les biens, l'ignominie & la gloire ſe ſuccedent preſque ſur-le-champ, & que l'homme ne doit ni trop ſe confier à ſes tréſors, à ſes états, à ſes victoires, ni ſe décourager dans les revers, mais ne jamais oublier que la roue de la fortune ne ceſſe de tourner.

Roger, après la victoire qu'il venoit de remporter ſur Léon & ſur l'empereur, ſe confioit tellement à ſa fortune & à ſon courage, que ſeul, & ſans aucun ſecours, il ſe promettoit de tuer le pere & le fils au milieu de leurs nombreux bataillons. Mais l'inconſtante déeſſe du ſort, qui ne veut pas qu'on compte trop ſur ſes bontés, lui montra bientôt combien il lui eſt facile d'élever l'homme & de l'abaiſſer à ſon gré, & combien ſes diſgraces ſont près de ſes faveurs. Elle ſe ſervit, pour le lui prouver, d'un chevalier qui, dans le combat, avoit à peine échappé à ſon redoutable glaive, & qui, l'inſtant d'après, le plongea dans l'opprobre & dans le malheur.

Il apprit à Ongiard que le guerrier qui avoit défait les troupes de Conſtantin, & porté de ſi terribles coups à ſa puiſſance, que ce prince ſeroit pluſieurs années à réparer ſes pertes, étoit dans la ville, & qu'il devoit y paſſer la nuit. En faiſant prendre ce guerrier, ajouta-t-il, vous remettez dans les mains de votre maître la fortune, qui ne pourra plus lui échapper, ainſi que l'empire de la Bulgarie. Il s'étoit déja retiré dans cette ville pluſieurs ſoldats de l'armée de l'empire, qui n'avoient pas pu paſſer ſur les ponts. Ongiard ſavoit déja par eux, que la moitié de l'armée de ſon maître avoit été taillée en pieces; & qu'un ſeul homme, diſpoſant de la victoire à ſon gré, avoit ſauvé un camp & détruit l'autre. Il s'étonne de ce qu'un tel guerrier eſt venu donner dans des filets qu'on ne lui avoit pas tendus. Il eſt enchanté d'apprendre cette nouvelle; ſes yeux, ſes geſtes, ſes diſcours témoignent ſa joie. Il attend que Roger ſoit profondément endormi; puis il envoie ſes gens, en ſilence, dans l'endroit où il loge, & il fait prendre ce vaillant guerrier dans ſon lit.

l'a tué, & que la mort a mis dans nos fers. Vous ſavez à quel point votre neveu vous aimoit; vous avez vu ce qu'il a fait pour vous plaire, que n'auriez-vous pas à vous reprocher, ſi vous laiſſiez ſa mort ſans vengeance? Le Dieu des batailles, toujours juſte, n'a pas permis que ce perfide nous échappât; il l'a remis dans nos mains; il l'a conduit dans nos filets. Sans doute il ne vouloit pas que l'ombre de mon fils gémît plus long-tems ſur les bords du Styx, de ſe voir vengée. Livrez-moi, ſeigneur, le perfide; abandonnez-le à mon courroux; peut-être les ſupplices dans leſquels je le ferai périr diminueront-ils les tourmens que j'endure.

Ce diſcours eſt accompagné de tant de larmes, ſa douleur & ſes plaintes ſont ſi éloquentes, que l'empereur eſt forcé de la ſatisfaire, & commande qu'on remette entre ſes mains l'infortuné chevalier.

L'ordre fut exécuté avec la plus grande promptitude, & le lendemain le chevalier de la Licorne fut remis entre les mains de Théodora. Il ne lui ſuffit pas qu'écartelé publique-

ment, il meure avec ignominie dans les plus affreux tourmens, elle veut imaginer un supplice nouveau & plus cruel encore. Elle le fit jetter aussitôt, pieds & mains liés, dans le fond d'un obscur cachot, où la clarté du soleil n'avoit jamais pénétré. Là on ne lui donnoit, pour toute nourriture, qu'un peu de pain déja corrompu, quelquefois même on le laissoit plusieurs jours sans manger. Le géolier à qui Théodora avoit confié la garde de son prisonnier, étoit encore plus cruel qu'elle.

O si la vaillante fille d'Aimon, la magnanime Marfise avoient su quels tourmens Roger enduroit dans cette prison, l'une & l'autre auroient cent fois risqué leurs jours pour le tirer des mains de cette femme atroce ! Rien n'eût pu retenir Bradamante, ni les ordres d'Aimon, ni le respect qu'elle devoit à sa mere.

Cependant Charlemagne se rappellant la promesse qu'il avoit faite à Bradamante, de ne pas souffrir qu'on lui donnât pour époux un guerrier moins vaillant qu'elle, fit publier quelle étoit sa volonté, non-seulement dans sa cour, mais dans tous les pays soumis à son empire,

d'où cette nouvelle se répandit promptement dans le monde entier.

La proclamation portoit que celui qui vouloit épouser la fille d'Aimon, devoit combattre contre elle depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil ; & que si, dans cet espace de tems, il ne succomboit pas sous les coups de la guerriere, il seroit regardé comme son vainqueur, & deviendroit dès l'instant son époux. Quel que fût le champion qui se présentât, elle lui laissoit le choix des armes, avantage qu'il lui étoit facile d'accorder, parce qu'elle excelloit également dans tous les genres de combat.

Aimon, qui ne vouloit ni ne pouvoit résister à son prince, se vit forcé de céder, & finit par se résoudre à retourner à la cour avec Bradamante. Quelque irritée que Béatrix fût contre sa fille, elle lui fit faire des habits riches & galans, afin qu'elle parût à la cour avec tout l'éclat convenable à sa naissance. Cette jeune beauté partit donc pour la cour avec son pere ; mais lorsqu'elle n'y trouva pas Roger, cette cour, quelque brillante qu'elle

fût, n'eut plus pour elle les mêmes attraits qu'avant ſon départ.

Pour ne pas donner lieu à de nouveaux ſoupçons, elle n'oſe demander ce qu'eſt devenu ſon amant; mais elle prête une oreille attentive à tous les diſcours, & elle cherche à le ſavoir ſans paroître s'en informer. Enfin elle apprend que Roger eſt parti ; mais on ignoroit dans quelle contrée il avoit porté ſes pas, parce que perſonne ne ſavoit ſon ſecret, ſi ce n'eſt l'écuyer qu'il avoit emmené avec lui. Combien cette nouvelle ne lui coûta-t-elle pas de ſoupirs ! de quelles craintes ne fut-elle pas agitée ! Mais ce qu'elle redoute le plus, c'eſt que Roger, rebuté par l'inflexibilité d'Aimon, & déſeſpérant de ſe voir jamais ſon époux, ne ſe ſoit éloigné d'elle dans l'intention d'oublier un amour malheureux. Elle craint que, pour la bannir plus promptement de ſon cœur, il n'ait pris le parti de chercher de cour en cour une beauté auprès de qui il pût oublier ſes premieres amours ; mais bientôt à ces penſées il en ſuccede d'autres qui lui repréſentent Roger comme le plus tendre & le plus fidèle des amans. Elle ſe reproche de

s'être laiſſée aller à d'auſſi injuſtes ſoupçons. Ainſi tantôt elle accuſe ſon amant, tantôt elle le juſtifie, ſuivant les divers mouvemens qui l'agitent. Tantôt elle ſe laiſſe aller aux uns, tantôt elle revient aux autres, ſans ſe fixer pour aucuns : cependant elle s'arrête plus volontiers à ceux qui la flattent le plus ; elle frémit de penſer le contraire.

Souvent lorſqu'elle ſe rappelle les aſſurances que Roger lui a tant de fois données de ſon amour & de ſa fidélité, elle ſe reproche ſes ſoupçons comme une faute impardonnable. Elle ſe reconnoît coupable ; elle s'adreſſe à Roger, comme s'il étoit préſent, & elle lui dit en ſe frappant la poitrine :

Je ſuis injuſte, mon cher Roger ; je le vois, je le ſens ; mais l'amour l'eſt encore bien plus que moi ; c'eſt lui qui cauſe mes inquiétudes & mes allarmes. Il préſente ſi vivement à mon cœur ta beauté, ta valeur, & toutes tes autres vertus, qu'il me ſemble qu'aucune femme ne pourra te voir ſans t'aimer, & qu'elles emploieront tout ce que la nature & l'art peuvent leur donner de charmes, pour rompre les liens

qui

qui nous unissent, & t'enchaîner à leur char. Pourquoi l'amour ne permet-il pas que toutes les pensées soient présentes à mon esprit, ainsi que ta personne? Je les trouverois, j'en suis sûr, telles que je les desire; & la jalousie, qui ne cesse de me tourmenter, fuiroit loin de moi. Je ne serois plus réduite à lutter contre ses assauts continuels; elle seroit domptée pour toujours. Je ressemble à l'avare, qui, toujours occupé de son trésor, ne sauroit s'éloigner un instant du lieu où il l'a enfoui, sans craindre qu'on le lui enleve. Roger, mon cher Roger, maintenant que je suis privée de ta présence, la crainte, je l'avoue, l'emporte en moi sur l'espoir, & quelques vaines que soient ces terreurs, je ne saurois les écarter. Mais je ne t'aurai pas plutôt vu, que ta présence dissipera mes allarmes, fera renaître mes espérances, & rendra à mon ame son premier calme.

Cher amant, dans quel coin du monde t'es-tu donc caché? Reviens à moi, & ranime l'espoir qui est presqu'éteint dans mon cœur. Comme au coucher du soleil, l'ombre, en s'accroissant, cause de vaines frayeurs qui s'augmentent avec

les ténébres, mais dès qu'un nouveau jour éclaire la terre, le plus timide marche en assurance, ainsi ta fidèle amante craint tout en ton absence; mais dès que tu reparois, ses allarmes se dissipent, & la tranquillité revient dans son ame éperdue. Ah! reviens, reviens, avant que la crainte en ait banni tout espoir. Comme dans l'ombre des nuits la moindre étincelle jette un éclat qui disparoît aux premieres clartés du jour, ainsi les soupçons menaçans naissent en foule autour de moi, lorsque je suis privée de mon soleil; mais il ne reparoît pas plutôt sur l'horison, que la crainte se dissipe pour faire place à l'espoir. Reviens à moi, reviens lumiere chérie, & écarte pour jamais ces noirs enfans de la nuit. Lorsque le soleil s'éloignant de nous ne nous laisse plus que de longues nuits, la terre cache ses beautés, les vents courroucés frémissent, & apportent sur leurs aîles les neiges & les frimats glacés. L'oiseau se tait, on ne voit plus ni fleurs ni feuilles. Il en est de même de ta maîtresse; les allarmes & les injustes soupçons s'emparent de son ame, & y causent de violentes tempêtes. Reviens à

moi, lumiere chérie, reviens & ramene avec toi ces beaux jours si desirés. Dissipe les neiges, les frimats, & rends la sérénité à mon ame offusquée par de sombres nuages.

Ainsi se plaignoit Bradamante, de se voir privée de son cher Roger, qu'elle craignoit d'avoir perdu pour toujours. Tels sont les accens plaintifs de Progné ou de Philomele, lorsque de retour au nid qui contient leurs plus cheres espérances, elles ne trouvent plus leurs petits à qui elles avoient été chercher la pâture. Tels sont les regrets d'une tourterelle qui a perdu sa compagne chérie. Combien la fille d'Aimon, qui, dès qu'elle se trouvoit seule, ne cessoit de verser des larmes, n'auroit-elle pas été plus affligée, si elle eût appris que cet amant si tendrement aimé attendoit les plus affreux supplices, & la mort, dans les horreurs d'une prison.

Cependant la bonté céleste, toujours attentive au sort de l'homme vertueux, ne laissa pas ignorer à Léon l'excès de cruauté de sa barbare tante, & les tortures qu'elle réservoit à l'infortuné qu'elle tenoit dans ses fers. Son cœur

magnanime en fut révolté ; il chercha les moyens de fecourir cet infortuné, & il ne voulut pas laiffer périr auffi miférablement un fi vaillant homme. Ce prince généreux, qui aimoit Roger fans favoir qui il étoit, touché de cette valeur qui lui avoit paru furnaturelle, forma plufieurs projets pour le tirer des mains de fon injufte tante, fans irriter cette princeffe, & fans donner lieu à fes plaintes. Enfin, après bien des réflexions, il crut avoir trouvé un moyen qui réuniffoit tous ces avantages.

Il parla fecrettement à celui que Théodora avoit chargé du foin de garder fon prifonnier, & il lui dit qu'il vouloit voir le chevalier étranger avant qu'on exécutât l'horrible fentence prononcée contre lui. Dès que la nuit fut venue, Léon prit avec lui un de fes ferviteurs les plus affidés. Cet homme, auffi vigoureux que brave, étoit nourri dans les combats & dans les fanglantes difcordes.

Ils arrivent à la porte de la tour. Au nom du fils de l'empereur, le châtelain s'empreffe de leur ouvrir ; il les conduit, fans prendre avec lui aucun de fes gens, au cachot où l'in-

Digitized by Google



Digitized by Google

fortuné Roger attendoit les supplices les plus recherchés. Là, tandis que ce malheureux leur ouvre une espece de trape pour parvenir au prisonnier, ils lui passent au col un lacet & l'étranglent. Ils ouvrent ensuite la trape ; & Léon, un flambeau à la main, & suspendu à une corde, se glisse au fond de ce cachot. Il y trouve Roger chargé de chaînes, & presque couché dans l'eau. Un mois ne se fût pas passé sans que le séjour seul de cet horrible lieu ne l'eût fait périr.

Léon serre dans ses bras Roger avec tendresse, & il lui dit : Brave chevalier, votre courage m'attache à vous par des liens que la mort seule pourra dissoudre. Cet attachement me rend vos intérêts plus chers que les miens. Il me force d'exposer mes jours pour conserver les vôtres ; il me fait préférer votre amitié à celle de mon pere & de tous mes parens. Je suis Léon, fils de l'empereur Constantin. En vous sauvant, je cours le danger d'être banni pour jamais de la présence de mon pere, ou d'en être regardé comme un traître ; il hait en

vous l'auteur de la perte qu'il a faite devant Belgrade.

A ces difcours il en ajouta tant d'autres fi confolans & fi affectueux, qu'il le rappella à la vie. En parlant ainfi il rompoit fes liens. Je vous dois une éternelle reconnoiffance, lui répondit Roger : cette vie que vous me rendez vous appartient ; je vous la confacre ; & il n'eft pas d'occafion où je ne fois prêt à la perdre dès qu'il s'agira de votre fervice. Ils quitterent enfuite ce féjour d'horreur, fans être reconnus de perfonne, & ils laifferent à la place de Roger celui qui étoit deftiné à le garder. Léon le conduifit enfuite dans fon palais, dont il l'engagea à ne fortir de quelques jours. Pendant ce tems il fe chargea de tirer fes armes, & fon excellent cheval, d'entre les mains d'Ongiart.

Le lendemain on trouva la prifon ouverte, le geolier mort, & le prifonnier fauvé. On parla beaucoup de cet événement, dont on rechercha foigneufement l'auteur. Chacun forma fes conjectures ; mais perfonne ne fe douta de

la vérité. Léon étoit, de tous les hommes, celui ſur qui les ſoupçons pouvoient le moins tomber. On le croyoit plus diſpoſé à exercer ſur lui ſa vengeance, qu'à s'expoſer pour le ſervir.

Roger, ſurpris, confondu par un procédé ſi généreux, change abſolument de façon de penſer à l'égard de Léon. Auparavant il le déteſtoit, & le regardoit comme ſon plus mortel ennemi. Il avoit traverſé toute l'Europe dans le deſſein de lui arracher la vie; maintenant il ne reſſent plus pour lui que de la tendreſſe & de l'amitié. Cette idée l'occupe pendant le jour, pendant la nuit. Il n'a d'autres ſoins, d'autres deſirs, que de reconnoître le ſervice qu'il vient de lui rendre, par des ſervices encore plus grands. Il croit que quand il lui conſacreroit tous les inſtans de ſa vie, quand il s'expoſeroit pour lui à mille morts, il ne s'acquitteroit encore que bien foiblement envers un bienfaicteur auſſi généreux.

Cependant la proclamation de Charlemagne, au ſujet du mariage de Bradamante, étoit parvenue à la cour de l'empereur. Léon avoit

appris que pour posséder cette beauté, il falloit la conquérir la lance ou l'épée à la main. A cette nouvelle peu agréable pour lui, Léon pâlit. Il connoissoit trop ses forces pour ne pas se croire inférieur à la fille d'Aimon. Mais bientôt son génie, fécond en ressources, lui fournit un moyen de suppléer, par l'artifice, à ce qui lui manquoit du côté de la vigueur. Il ne s'agissoit que de faire paroître sous ses devises ce guerrier qu'il venoit de sauver des plus affreux supplices, & dont il ignoroit encore le nom. Il est bien sûr que rien ne résistera à son courage; & si ce chevalier veut se charger de cette entreprise, il ne doute pas que Bradamante vaincue ne soit à lui. Il ne lui restoit plus que deux choses à faire, l'une d'engager le chevalier à tenter l'entreprise, l'autre de le faire paroître à sa place sur le champ de bataille, sans que personne pût soupçonner l'échange. Il va le trouver, lui expose sa situation, & emploie tout ce que l'éloquence a de plus persuasif pour le déterminer à tenter ce combat sous un faux nom & sous de fausses enseignes.

Léon étoit très-éloquent ; mais le ſervice qu'il avoit rendu à Roger, & que celui-ci croyoit ne pouvoir jamais payer, parloit plus pour lui que tout ce qu'il pouvoit lui dire. Ainſi, quelque déſagréable que lui parût cette propoſition, quelqu'impoſſibilité qu'il trouvât dans l'exécution, il répondit à Léon, le ſourire ſur les levres, & le déſeſpoir dans le cœur, qu'il étoit prêt à faire tout ce qui lui ſeroit utile.

A peine lui eût-il donné cette aſſurance, qu'il ſe ſentit pénétré d'une douleur qui ne le quittoit plus ni le jour ni la nuit, & qui, dans tous les inſtans, lui faiſoit éprouver les plus cruels tourmens. Il ſait qu'il ne pourra pas ſurvivre à ce malheur. Cependant il ne témoigne aucun repentir d'avoir donné ſa parole ; il aimeroit mieux mourir mille fois que de déplaire à Léon. Il étoit bien sûr qu'il lui en coûteroit la vie ; car renoncer à ſa maîtreſſe, & renoncer à la lumiere du ſoleil, étoient pour lui la même choſe. Si la douleur ne terminoit pas ſes jours infortunés, il étoit déterminé à rompre de ſes mains les liens qui

enchaînoient ſon ame à ſon corps. Le trépas lui paroiſſoit moins affreux, que de voir Bradamante paſſer dans les bras d'un autre.

Il veut mourir ; mais il ne ſait pas encore de quelle maniere il doit trancher ſes jours. Quelquefois il penſe à diſſimuler ſes forces, & à préſenter ſon ſein nud au fer de Bradamante. Périr par la main de celle qu'il aime, ſeroit la mort la plus douce pour lui ; mais il craint de ne pas s'acquitter de ſa parole, ſi Léon manque par ſa faute de devenir l'époux de Bradamante. Il a promis à ce prince de combattre Bradamante en champ clos, & non pas de feindre un combat qui ne ſeroit alors d'aucune utilité pour Léon. Il éloigne donc de lui toutes ces penſées, & il prend la ferme réſolution de faire tout ce que lui impoſe ſon devoir, & les engagemens qu'il a pris.

Déja Léon, du conſentement de ſon pere, avoit fait préparer ſes armes, ſes chevaux, & il s'étoit mis en chemin avec une ſuite nombreuſe. Il avoit auſſi avec lui Roger, à qui il avoit fait rendre & Frontin & ſes armes.

Quelque tems après ils arriverent en France, & bientôt ils se trouverent sous les murs de Paris.

Léon ne voulut pas entrer dans cette ville; mais il fit tendre ses pavillons dans la campagne, & le jour même un député fut chargé d'annoncer au roi son arrivée. Charlemagne en fut charmé, & il lui en témoigna sa joie par une visite & par des présens considérables. Léon lui exposa alors les motifs de son voyage, & le pria de vouloir bien ne pas différer l'instant qui devoit décider son sort. Il demandoit que l'héroïne, qui ne vouloit pas pour époux un guerrier moins vaillant qu'elle, parût dans la lice, & il étoit déterminé à mériter cette faveur ou à périr de sa main. Charles applaudit à sa demande; on dressa les barrieres pendant la nuit; & le lendemain, dès la pointe du jour, Bradamante entra dans la lice.

Roger passa la nuit qui précéda ce combat, comme un criminel qui doit être conduit le lendemain au supplice. Pour ne pas être reconnu, il avoit demandé à combattre armé de pied en cap. Il ne voulut aussi se servir ni de

sa lance, ni de son cheval, & son épée fut la seule arme offensive qu'il résolut d'employer. S'il évita de se servir de sa lance, ce n'étoit pas qu'il redoutât celle de l'Argail, qui avoit appartenu à Astolphe, & qui se trouvoit alors au pouvoir de Bradamante. Elle avoit la vertu de renverser tous ceux qu'elle touchoit ; mais personne ne lui connoissoit cette propriété, excepté le roi, qui l'avoit fait faire pour la donner à son fils. Astolphe & Bradamante, qui s'en étoient servi, loin d'y soupçonner de l'enchantement, avoient attribué à leur force & à leur adresse les succès qu'elle leur avoit procurés dans les joûtes & dans les sanglants combats. Ils étoient bien persuadés qu'ils en auroient fait autant avec toute autre arme. Ce qui empêcha Roger de paroître dans le champ clos la lance à la main, étoit la crainte que Bradamante ne reconnût Frontin, qu'elle avoit souvent monté, & gardé pendant long-tems dans Montauban. Roger, qui avoit sur-tout pour projet de ne pas être reconnu, ne vouloit avoir avec lui ni Frontin, ni aucune autre chose qui pût donner le moindre indice de sa présence.

Il prit auſſi une autre épée que Balizarde, au tranchant de qui l'acier le mieux trempé n'oppoſoit pas plus de réſiſtance qu'une cire molle. Craignant encore que cette autre épée ne pût nuire à ſa maîtreſſe, il en émouſſa la pointe & le tranchant à coups de marteau. Roger ainſi armé, ſe préſenta ſur le champ de bataille aux premiers rayons de l'aurore. Pour reſſembler parfaitement à Léon, il avoit pris ſa cotte d'armes, & il portoit ſur ſon bouclier l'aigle d'or aux deux têtes. Il étoit d'ailleurs très-facile de les prendre l'un pour l'autre, parce que leur taille étoit parfaitement ſemblable. L'un ſe préſenta ſur le champ de bataille, l'autre, renfermé dans ſa tente, ne ſe laiſſa voir de perſonne.

L'intention de Bradamante étoit bien différente de celle de Roger. Si celui-ci émouſſe le tranchant de ſon épée, l'autre aiguiſe la ſienne. Elle fait des vœux pour que les armes de ſon adverſaire ne réſiſtent pas au fer meurtrier; elle ne voudroit porter aucun coup qui ne fût mortel. Tel qu'on voit un barbe plein d'ardeur attendre à l'entrée de la carriere le ſignal auquel il doit la parcourir; il gonfle ſes naſeaux,

dresse les oreilles, secoue sa criniere mouvante, & frappe la terre d'un pied impatient; ainsi la fiere beauté, qui est bien loin de penser que c'est Roger contre qui elle va combattre, témoigne son impatience; le feu circule dans ses veines; elle ne sauroit se contenir.

Comme après un violent éclat de tonnerre, le vent souleve les flots de la mer, ou éleve jusqu'aux cieux d'obscurs tourbillons de poussiere, les bêtes sauvages s'enfuient, les bergers fuient avec leurs troupeaux, le ciel semble se dissoudre en grêle & en eau. Telle, & plus terrible encore, la guerriere, dès que la trompette sonore a donné le signal, tire son épée, s'élance & fond sur Roger. Mais, & le chêne antique, dont les racines pénétrent jusqu'au centre de la terre, & les murs d'une tour bâtie sur des fondemens solides, & l'écueil sans cesse battu par les flots irrités, ne sont pas plus inébranlables, un souffle du fougueux Borée, que le brave Roger, couvert des armes d'Hector, ne l'est à toutes les attaques de la guerriere. Elle le frappe à la tête, aux flancs, à la poitrine. Elle se sert tantôt de la pointe, tantôt

du tranchant ; elle emploie toute ſon adreſſe pour le percer au défaut de ſes armes & lui porter un coup qui puiſſe aſſouvir ſa vengeance. Elle tourne ſans ceſſe autour de lui, mais en vain. Malgré tous ſes efforts, rien ne lui réuſſit, & elle en frémit de rage. Tel celui qui veut s'emparer d'une place défendue par des fortifications inexpugnables, livre pluſieurs aſſauts, tente tous les moyens, veut enfoncer les portes, abattre les murs, combler les foſſés, mais par-tout il eſt repouſſé, & ſa témérité coûte la vie à un grand nombre de ſes ſoldats ; ainſi Bradamante fait d'inutiles efforts pour pénétrer à travers les armes de ſon adverſaire. Le bouclier, le caſque, la cuiraſſe de Roger jettent de continuelles étincelles ſous les coups qu'elle lui porte de la pointe & du tranchant, de droite & de gauche, aux bras, à la tête, à la poitrine. La grêle ne tombe pas avec plus d'impétuoſité ſur les toîts retentiſſans.

Roger ſe tient continuellement ſur ſes gardes, & ſe défend avec beaucoup d'adreſſe, ſans nuire à celle qui l'attaque. Tantôt il reſte en place, tantôt il ſe détourne ou voltige autour d'elle.

Sa main agile fuit ou prévient tous les mouvemens de fon adverfaire. Il reçoit les coups fur fon bouclier, ou il les pare avec fon épée; Il ne la frappe pas, ou s'il la frappe, c'eft dans des endroits où il peut le faire fans danger. Bradamante defire avec ardeur de terminer le combat avant la fin du jour ; elle fe rappelle les conditions qu'elle a impofées, & elle fent tout le danger qu'elle court, fi elle ne fe hâte de le terminer. Elle fait que fi, dans l'efpace d'un jour, elle ne donne pas la mort au fils de l'empereur, ou ne le force pas de fe rendre, elle eft cenfée vaincue, & elle voit qu'il n'y a pas de tems à perdre pour échapper à cet amant.

Déja le foleil, près des colonnes d'Hercule, alloit cacher fes rayons dans le fein de Thétis, lorfqu'elle commença à croire fes forces infuffifantes, & à perdre tout efpoir. Plus l'efpoir lui manque, plus fa fureur s'accroît ; elle redouble les coups, elle voudroit pénétrer en un inftant ces armes, qui lui ont réfifté pendant tout un jour. Tel le mercenaire qui a lentement travaillé à fa tâche, fe fatigue & s'épuife, lorfqu'il

lorſqu'il voit les apparences de la nuit, mais en vain, & le jour & ſes forces lui manquent à la fois.

Infortunée guerriere, ſi tu connoiſſois celui à qui tu deſires tant de porter le coup mortel ; ſi tu ſavois que c'eſt Roger, des jours de qui les tiens dépendent, tu te donnerois plutôt la mort que de tenter de lui ôter la vie ! Combien de pleurs & de regrets ne te coûteront pas les efforts que tu fais pour le vaincre, lorſque tu apprendras que tu combattois contre Roger !

Charles, & tous les ſpectateurs, témoins de la valeur du chevalier, qu'ils prennent pour Léon, admirent la force & l'adreſſe avec laquelle il ſait ſe défendre ſans mettre en danger les jours de celle qui l'attaque. Ils conviennent qu'on ne peut pas trouver un couple plus digne l'un de l'autre.

Dès que le ſoleil eût entierement privé le monde de ſa clarté, l'empereur fit ſéparer les combattans, & déclara que le fils de l'empereur méritoit d'épouſer Bradamante, & que cette beauté ne pouvoit lui refuſer ſa main ſous aucun prétexte. Auſſitôt Roger, ſans prendre un inſtant de repos, ſans quitter ſon caſque ni

Frontin de prendre. Ce coursier emporte son maître tantôt à droite, tantôt à gauche, dans les plaines, à travers les forêts. L'infortuné chevalier ne cesse de verser des larmes ; il appelle la mort à son secours ; il n'espere qu'en elle pour mettre fin à ses douleurs & à ses insupportables tourmens.

Hélas ! disoit-il, de qui dois-je me plaindre ? Quel est celui qui m'a ravi ainsi tout mon bonheur ? Si je ne veux pas souffrir cette offense, contre qui me vengerai-je ? C'est moi-même qui me suis précipité dans cet abîme de malheur ; c'est donc sur moi que doit tomber la vengeance. Encore si je n'eusse fait tort qu'à moi-même, je pourrois me pardonner, quelqu'indigne que j'en fusse ; mais Bradamante est également offensée ; il n'est plus de grace à espérer ; & quand j'aurois la lâcheté de ne pas me punir de mon crime, je lui dois une victime. Pour la satisfaire, je dois & je veux mourir ; je n'ai aucun regret à la vie ; la mort seule peut terminer les tourmens que j'endure. Tout ce dont je me plains, c'est de n'avoir pas terminé ma triste carriere avant d'avoir offensé celle que j'aime. J'aurois été trop heureux de

mourir, lorſque j'étois dans les fers de la cruelle Théodora. Elle m'eût fait expirer dans d'affreux ſupplices, mais du moins, en rendant le dernier ſoupir, j'aurois pu eſpérer que mes malheurs exciteroient la pitié de Bradamante; mais lorſqu'elle ſaura que je lui ai préféré Léon; que je me ſuis volontairement privé d'elle, elle aura de juſtes raiſons de me haïr, ſoit que je vive, ſoit que je meure.

En proférant ces triſtes diſcours, & beaucoup d'autres plaintes ſouvent interrompues par des ſoupirs & des ſanglots, il ſe trouva, vers le lever de l'aurore, au milieu d'un bois ſombre, dans des lieux déſerts & incultes. Comme dans ſon déſeſpoir il ne cherchoit que la mort, & qu'il vouloit, autant qu'il lui feroit poſſible, que ſon trépas reſtât ignoré, ce lieu lui parut propre à l'exécution de ſes funeſtes deſſeins. Il met pied à terre, & entre dans le plus épais du bois. Mais avant tout il débarraſſe Frontin de ſes harnois, & il lui donne la liberté.

O mon cher Frontin! lui dit-il, ſi je pouvois récompenſer dignement tes ſervices, tu n'aurois pas à envier le ſort de ce courſier, qui prit ſon eſſor vers les cieux, & fut mis au rang

des astres. Ni le cheval de Castor, ni celui d'Adraste, ni aucun de ceux qu'ont célébré Rome ou Athenes, ne l'ont emporté sur toi, & n'ont mérité de plus justes éloges. Mais s'ils t'ont égalé dans quelques-unes de tes qualités, tu as sur eux un avantage qu'ils ne sauroient te disputer. Tu fus aimé de la plus sage, de la plus belle, de la plus vaillante fille qu'il y ait jamais eu dans le monde. Tu lui étois si cher, que souvent elle a daigné te nourrir elle-même; que ses belles mains ont souvent placé le mors dans ta bouche écumante, ou posé la selle sur ton dos énorgueilli. Tu fus cher à ma maîtresse; mais pourquoi lui donnai-je encore ce nom si doux, moi qui l'ai cédée volontairement à un autre! Que tardai-je à me percer de ce fer!

Pendant que la douleur & le désespoir de Roger excitent dans ces bois la pitié des bêtes fauvages & des oiseaux, seuls témoins de ses regrets, Bradamante n'est pas plus tranquille dans Paris, & n'éprouve pas de moins cruelles angoisses. Elle n'a plus rien à alléguer pour rompre ou suspendre son mariage avec le fils de l'empereur. Elle veut cependant encore faire

tout ce qui dépendra d'elle, avant de prendre un autre époux que Roger. Manquer à sa parole, ce seroit mettre contre elle Charles, la cour, & tous ses parens. S'il ne lui est pas possible d'éviter ce mariage, elle est déterminée à terminer ses jours par le fer ou par le poison. La mort lui paroît cent fois préférable à une vie qu'elle passeroit sans Roger.

Ah! mon cher Roger, s'écrioit-elle, où as-tu donc porté tes pas? Es-tu dans des climats assez éloignés, pour que la proclamation de Charles n'y soit pas parvenue? Excepté toi, dans le monde entier, personne ne l'ignore. Si tu l'eusses su, nul autre ne t'auroit prévenu. Infortunée que je suis! mon esprit ne peut s'arrêter que sur les idées les plus funestes. Comment est-il possible que toi seul ait ignoré ce que tout l'univers a su; & si tu l'eusse appris, n'aurois-tu pas volé vers moi? Ah! sans doute on t'a ravi le jour ou la liberté. L'artificieux fils de Constantin t'aura tendu des embûches; il aura semé les obstacles sur ta route, pour t'empêcher d'arriver avant lui.

J'avois obtenu de Charles de ne pouvoir pas être forcée à épouser un homme moins vaillant

que moi, dans la perſuaſion que tu étois le ſeul à qui je ne pourrois pas réſiſter les armes à la main. Le ciel m'a puni de ma témérité, en me laiſſant vaincre par un homme qui, de ſa vie, ne s'eſt diſtingué dans aucune action d'éclat. Mais non, je ne dois pas me regarder comme vaincue pour n'avoir pu ni tuer mon adverſaire, ni le faire priſonnier. La loi du combat étoit injuſte. Je ne puis ni ne veux obéir à Charles. Je ſais qu'on va m'accuſer d'inconſtance, de légéreté, ſi je parois me rétracter auſſi promptement; mais je ne ſuis ni la premiere ni la millieme à qui on puiſſe faire ce reproche. Il me ſuffit de reſter inébranlable dans la fidélité que j'ai jurée à mon amant, de l'emporter en ce point ſur toutes celles qui m'ont précédé, ou qui paroîtront dans le monde après moi. Que m'importe qu'on me traite d'inconſtante; qu'on me compare à la feuille, que le moindre vent peut agiter, pourvu que cette inconſtance me ſoit utile, & que je ne ſois pas contrainte d'épouſer l'objet de mon averſion.

C'eſt ainſi que Bradamante paſſa la nuit qui ſuivit ſon combat. Ses plaintes n'étoient interrompues que par ſes ſoupirs & ſes ſanglots.

Mais lorſque le Dieu de la nuit ſe fut précipité avec ſes ombres, dans les grottes cimmériennes, le ciel, qui avoit réſolu dans ſes décrets éternels, que cette beauté ſeroit l'épouſe de Roger, vint à ſon ſecours. Il inſpira à la fiere Marfiſe de ſe préſenter dès le matin devant Charles, à qui elle dit qu'elle ne ſouffriroit point l'injure qu'on vouloit faire à ſon frere, en le privant de ſon épouſe pendant ſon abſence, & ſans l'en prévenir. En même-tems elle s'offrit de ſoutenir contre qui le voudroit, les armes à la main, que Bradamante étoit véritablement l'épouſe de Roger. Je le lui prouverois à elle-même, ajouta-t-elle, ſi elle avoit la hardieſſe de le nier. Ils ſe ſont donné leur foi en ma préſence; ils ont obſervé tous les rites qui rendent cet engagement inviolable; & comme ils ſont unis par des liens indiſſolubles, ni l'un ni l'autre ne peuvent diſpoſer d'eux-mêmes.

Soit que ce que Marfiſe avançoit fût vrai ou faux, elle ne s'exprimoit ainſi que pour rompre, de quelque manière que ce fût, le mariage de Léon, & il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle le faiſoit du conſentement de Bradamante, pour qui c'étoit le ſeul moyen

sûr & honnête de conserver Roger, & d'exclure le fils de l'empereur.

Charles, fort embarraſſé par ce diſcours, fit venir ſur-le-champ Bradamante, & il lui répéta en préſence d'Aimon, ce que Marfiſe venoit de lui apprendre. Bradamante baiſſa les yeux & rougit, ſans déſavouer ni confirmer rien de ce que Marfiſe avoit dit ; ce qui étoit la ſeule maniere honnête d'en convenir.

Renaud & le comte d'Angers furent charmés de cet événement, qui détruiſoit les eſpérances de Léon, qui ſe croyoit déja poſſeſſeur de Bradamante, & qui l'aſſuroit à Roger, en dépit des refus opiniâtres d'Aimon. Si les deux amans, diſoient-ils, ſe ſont donné mutuellement cette parole, il n'eſt plus poſſible de revenir contre, & ils doivent obtenir, ſans violence & ſans débats, ce qu'ils deſirent ſi ardemment.

Mais le vieil Aimon ne penſoit pas de même. Tout ceci, diſoit-il, eſt une trame ourdie contre moi ; mais vous vous trompez vous-même ; & quand tout ce que vous feignez ſeroit vrai, ne penſez pas m'en impoſer par un piége auſſi groſſier. Je veux bien ſuppoſer pour un inſtant, ce que je ne croirai jamais, que

ma fille ait eu l'imprudence de prendre un pareil engagement avec Roger ; mais dans quels lieux, dans quel tems, devant qui lui a-t-elle fait cette promeſſe ? Ce ne peut certainement être que dans un tems où Roger n'avoit pas encore reçu le baptême ; & vous ſavez que tout engagement de cette eſpece ne ſauroit avoir lieu entre un chrétien & un païen. Léon ne doit pas perdre, ſous d'auſſi frivoles prétextes, les droits que ſa valeur lui a donné ſur ma fille. Ils n'engageront pas davantage le ſage prince devant qui nous parlons, à révoquer ſa parole. Il falloit alléguer ces raiſons, lorſque les choſes étoient encore en ſuſpens, & que Charles, cédant aux inſtances de ma fille, n'avoit pas encore fait publier la proclamation qui a fait tenter à l'héritier des Céſars le combat dont il eſt ſorti victorieux.

C'eſt ainſi que le duc Aimon répondoit aux objections de Renaud & de Roland, & perſiſtoit à rompre l'union des deux amans. Charles écoutoit attentivement les raiſons que l'on donnoit de part & d'autre, ſans ſe déclarer pour aucun des deux partis. Comme on entend les feuilles frémir, lorſque les vents ſe déchaînent dans

les vaſtes forêts ; comme les vagues mugiſſent en ſe briſant contre le rivage, lorſque Eole ſe courrouce contre le Dieu des mers ; ainſi le bruit de cette affaire ſe répand de proche en proche dans toute la France ; on s'en entretient de tous côtés, & bientôt on ne parle plus d'autre choſe. Chacun prend parti, l'un pour Roger, l'autre pour Aimon ; mais le plus grand nombre eſt pour Roger. Sur dix, à peine s'en trouve-t-il un qui ſoutienne le pere de Bradamante. L'empereur ne ſemble pencher pour perſonne ; il ne veut pas prononcer ſur une affaire auſſi délicate, & il en renvoie la déciſion aux loix & à leurs interprêtes. Alors Marfiſe voyant que le mariage eſt différé, ſe préſente pour faire une nouvelle propoſition.

Seigneur, dit-elle en s'inclinant devant Charles, tant que mon frere vivra, Bradamante ne peut devenir l'épouſe d'un autre. Si cependant Léon perſiſte dans ſes prétentions, qu'il combatte contre mon frere : celui des deux qui privera de la vie ſon adverſaire, jouira ſans rival de l'objet de ſes deſirs.

Charles fit auſſitôt ſavoir cette propoſition à Léon, comme il l'avoit informé du reſte. Ce

prince, qui, tant qu'il avoit avec lui le chevalier de la Licorne, se croyoit sûr de la victoire, quelque combat qu'il entreprît, accepta la condition. Il ignoroit que ce brave chevalier, cédant à son désespoir, s'étoit retiré dans les sombres profondeurs d'un bois solitaire, & il croyoit qu'il ne s'étoit absenté que pour quelques instans; mais lorsqu'il vit plusieurs jours se passer, sans que le chevalier de la Licorne, sur qui il avoit trop compté, parût, ou sans qu'on entendît parler de lui, il se repentit de l'engagement qu'il avoit pris si témérairement, & il sentit à quels dangers il s'exposoit en combattant contre Roger, sans le secours d'un pareil champion.

Pour prévenir la honte & les malheurs qui le menaçoient, il fit chercher par-tout son chevalier; il envoya dans les villes, dans les châteaux, dans les campagnes des environs; & non-content d'y envoyer, il monta lui-même à cheval pour tâcher de le trouver. Mais ni lui, ni personne, n'auroient découvert sa retraite, sans Mélisse, qui fit ce que je me réserve à vous apprendre dans le Chant qui va suivre.



Digitized by Google

Digitized by Google

CHANT XLVI.

Si ma carte eſt fidèle, je vais bientôt découvrir le port, & je ne ferai pas long-tems ſans m'acquitter de ce que je dois au génie bienfaiſant qui m'a guidé pendant un ſi long voyage ſur une mer orageuſe, où je pouvois errer éternellement, & où j'ai craint tant de fois de voir ma frêle barque ſe briſer. Mais déja je vois la terre; je la vois, dis-je; le rivage eſt couvert d'un peuple nombreux; l'air frémit de leurs cris d'allégreſſe; ils retentiſſent ſur les eaux; ils ſe confondent avec le ſon des trompettes & des autres inſtrumens de muſique. Je commence à reconnoître ceux qui rempliſſent les deux côtés du port; ils viennent me féliciter ſur mon heureux retour, après une navigation ſi longue & ſi dangereuſe. Comme tout ce rivage eſt embelli par la préſence d'une foule de dames, qui ont autant d'attraits que de vertus, & par des chevaliers dont le mérite

Digitized by Google

eſt au-deſſus de mes éloges ! Que de graces n'ai-je pas à rendre à mes amis, pour la joie qu'ils témoignent de mon retour !

Je vois à l'extrémité du môle, Mamma, Genevre, & pluſieurs autres dames de Corrégio. Véronique Gambara, ſi chérie d'Apollon & du cœur ſacré des muſes, les accompagne. Une autre Genevre, iſſue du même ſang, eſt avec elle, ainſi que Julie. Je vois Hyppolite Sforza, & la jeune Trivolce, nourrie dans l'antre des muſes. Je vois Emilie Pio avec Marguerite ; Angélique, Borgia & Gratioſa ſont autour d'elles. Avec Richilde d'Eſte, paroiſſent Blanche, Diane & leurs autres ſœurs, toutes beautés parfaites.

Voici Barbara Turca, dont la ſageſſe ſurpaſſe encore la beauté. Elle eſt avec Laura ſa compagne. Depuis les mers des Indes, juſqu'aux rivages des maures, le ſoleil n'éclaire rien de ſi parfait que ces deux amies. Voici Genevre, dont les charmes & les vertus décorent ſi dignement l'illuſtre maiſon des Malateſta, que jamais les palais des rois n'ont eu d'ornemens plus précieux. Si elle ſût trouvée à Rimini,

dans le tems où César, fier d'avoir dompté le féroce gaulois, hésitoit à se déclarer l'ennemi de Rome en passant le Rubicon, le vainqueur des Gaules auroit abaissé devant elle ses étendarts, déposé ses trophées à ses pieds; & vivant sous ses loix, peut-être n'eût-il jamais opprimé la liberté de sa patrie.

J'apperçois la femme, la mere, les sœurs, & les cousines du seigneur de Bozzolo. Elles sont avec les Torella, les Bentevoglia, les Visconti, & les Palavicini. En voici une dont la beauté l'emporte sur toutes les femmes de son tems, sur tout ce qu'il y a jamais eu de célébre dans Rome, dans la Grece, chez les barbares. C'est Julie de Gonzague. Par-tout où elle porte ses pas, de quelque côté que se tournent ses regards, tout lui céde l'empire de la beauté; on l'admire comme une déesse. Elle a avec elle une cousine, qui ne l'a jamais abandonnée dans les revers, que la fortune, long-tems son ennemie, lui a fait éprouver.

Voici l'illustre épouse du marquis de Guast, Anne d'Arragon, dont les charmes sont au-dessus de tout, excepté de sa sagesse, & dont

le cœur eſt l'aſyle ſacré de la chaſteté, de l'amour, & de toutes les vertus. Auprès d'elle eſt ſa ſœur, dont l'éclat efface toute autre beauté. Voilà celle qui, en dépit des parques & de la mort, a ſu, par un prodige inoui juſqu'alors, & qui ne s'eſt pas renouvellé depuis, arracher ſon invincible époux à l'avare Styx, & le placer dans les cieux. Je vois la brillante jeuneſſe, qui embellit les cours de Ferrare, ma patrie, de Mantoue, d'Urbin, & toutes les beautés de la Toſcane & de la Lombardie.

Si mes yeux ne ſont point éblouis par l'éclat de tant de beautés, le chevalier qu'on diſtingue parmi ces dames, & pour qui elles paroiſſent avoir tant d'égards, eſt Unico Accolti, qui fait tant d'honneur à la ville d'Arizzo. A ſes côtés je vois ſon neveu Benoît, honoré par la pourpre romaine; il eſt avec les cardinaux de Mantoue & Campegio, tous deux la ſplendeur du ſecré collége. Tous ont, ſi je ne me trompe, tant de joie de mon heureux retour, que je ne pourrai jamais leur en témoigner aſſez ma reconnoiſſance. A leurs côtés

côtés font Lattentio, Claudio Tolomei, Paul Panfa, Drefino, Latino, Juvénal, mes chers Capilupi, Sano, Molza, Florian, Montino, & Jules Camille, qui nous a applani les fentiers qui conduifent aux bofquets de l'Hélicon. Je crois encore y reconnoître Marc-Antoine Flaminio, le Songa, le Bernia.

Mais voici le feigneur Alexandre Farnefe. Quelle favante troupe marche à fa fuite! J'y vois Fedro Capello, Portio, Philippe de Boulogne, le Volaterran, Blozio, Pierio, Vido de Crémône, dont l'éloquence eft une fource intariffable, Lafcari, Muffuro, Navagero, Andréa Maroné, & le Cénobite Sévéro. Plus loin font Alexandre Orologi, & Alexandre Guarino. Voilà Mario d'Olvito, & à côté de lui le fléau des princes, le divin Arétin. Je vois auffi Oirolamo Unita, & Girofemo Cittadino, Mainardo, Léoniceno, Panizzato, Celio Teocreno. Ici eft Bernard Capel, là Pierre Bembo, qui purgent notre langage des mots barbares & irréguliers, le font paroître fi pur & fi doux dans fes doctes écrits. Der-

riere lui eſt Gaſpard Obizi, qui ne ceſſe d'admirer le ſtyle de ce grand homme.

J'apperçois auſſi Fracaſtor, Bévazzano, Trifon, Gabriel, & dans le lointain le Taſſe. Je vois Nicolo Tiepoli, & auprès de lui Nicolo Amano, dont les yeux ne ceſſent de me fixer. Antoine Fulgoſo témoigne ſa joie & ſa ſurpriſe, de me voir ſi près du port. Mon cher Valerio y eſt auſſi; il s'eſt ſéparé de la compagnie des dames; & je crois qu'il demande à ſon ami Carignano, comment il fera pour déteſter un ſexe qui l'a trahi tant de fois. Je vois deux génies ſublimes & divins, Pic de la Mirande, & Pie : tous deux ſont également unis par les liens du ſang & par ceux de l'amitié. Je n'ai jamais eu le bonheur de connoître celui qui s'avance au milieu d'eux, & à qui chacun s'empreſſe de marquer ſon eſtime; mais ſi on me l'a bien déſigné, c'eſt Jacques Sannazar, que je deſire depuis ſi long-tems de connoître. C'eſt ce poëte enchanteur, qui a fait quitter aux muſes le mont à la double cîme, pour les rivages de la mer adriatique.

Voici le docte, le laborieux, le fidèle secrétaire Pistofilo. Il est avec les Acciaivoli, avec mon ami l'Angioro, & il leur dit combien il est charmé de n'avoir plus à craindre pour moi la fureur des flots. Je vois mon parent Annibal Malaguzzo, avec l'Adoardo, qui fera retentir le nom de ma patrie depuis les mers de l'Inde jusqu'aux rivages de Calpé. Victor Fauste, Toncrédi, & cent autres, témoignent par leur joie, combien ils sont ravis de me revoir. Les deux sexes paroissent également flattés de mon retour. Franchissons donc, pendant que le vent nous est encore favorable, le court espace qui nous sépare de tant d'amis. Revenons à Mélisse, & racontons par quels moyens elle sut rappeller à la vie le brave Roger.

Mélisse, comme je vous l'ai déja dit plusieurs fois, desiroit ardemment l'union de Roger & de Bradamante; elle s'intéressoit si vivement à tout ce qui regardoit ce couple aimable, qu'elle ne vouloit pas les perdre un instant de vue. Une foule d'esprits, ses fidèles messagers, alloient & venoient sans cesse, pour lui en

donner des nouvelles. Ce fut par l'un d'eux qu'elle apprit que Roger, livré dans le fond d'un bois, au plus noir chagrin, & au plus affreux désespoir, avoit résolu de terminer sa vie, en s'abstenant de toute nourriture. Sur-le-champ la sage enchanteresse partit pour voler à son secours, elle prit le chemin dans lequel elle savoit qu'elle devoit rencontrer Léon. Ce jeune prince, après avoir envoyé successivement tous ses gens pour chercher le guerrier de la Licorne, étoit parti lui-même pour essayer de le trouver, lorsqu'il vit venir à lui Mélisse, montée sur un esprit infernal, à qui elle avoit fait prendre la forme d'un cheval. Elle s'approcha de lui, & elle lui parla ainsi :

Seigneur, si la noblesse de vos sentimens répond à la majesté de vos traits ; si la bonté de votre ame se peint dans la douceur de vos regards, venez donner des consolations & des secours au plus parfait chevalier de notre siecle ; il va expirer, s'il n'est pas soulagé promptement. Le plus parfait chevalier qui ait jamais ceint l'épée, ou porté le bouclier ;

Digitized by Google

le plus grand, le plus aimable des guerriers qui ait paru dans le monde, touche à ſon dernier moment ; un excès de générosité eſt la cauſe de ſa mort. Au nom du ciel, ſeigneur, accourez, & voyons s'il eſt encore quelques moyens de lui conſerver la vie.

Léon penſe auſſitôt que le chevalier pour qui Méliſſe s'intéreſſe ſi vivement, eſt celui qu'il fait chercher, & qu'il cherche lui-même dans toute la contrée. Il pique ſon cheval, & vole à la ſuite de cette fée compatiſſante. Bientôt ils ſe trouverent à l'endroit où Roger étoit ſur le point de rendre le dernier ſoupir. Depuis trois jours il n'avoit pas pris de nourriture ; & ce long jeûne l'avoit tellement affoibli, qu'il lui eût été impoſſible de ſe relever ou de ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Ils le trouverent étendu ſur la terre, le caſque en tête, l'épée au côté, & revêtu du reſte de ſes armes. Sa tête étoit appuyée ſur le bouclier où étoit repréſentée la licorne blanche.

Tout occupé de l'injure qu'il avoit faite à ſa maîtreſſe, & de l'ingratitude dont il avoit payé tant d'amour, ſa douleur, ou plutôt ſa

rage, eſt extrême ; il ſe déchire les bras ; il ſe mord les levres ; des pleurs continuels inondent ſes joues ; & il eſt ſi abſorbé dans ſes noires penſées, qu'il ne voit venir à lui ni Léon ni Méliſſe, & que, ſans interrompre ſes ſanglots, il continue à déplorer ſon infortune. Léon s'arrête & l'écoute attentivement. Il deſcend enſuite de cheval, & il s'approche de plus près de ſon ami. Il voit que l'amour eſt la cauſe de ſes tourmens ; mais il ne ſait pas même quel eſt l'objet de cet amour ſi malheureux. Roger n'a pas encore prononcé le nom de celle qui cauſe ſon déſeſpoir. Cependant Léon continue à s'approcher de Roger. Il le ſalue avec l'affection d'un frere ; il ſe baiſſe pour le ſerrer dans ſes bras.

Je ne ſais ſi l'apparition ſubite du fils de l'empereur dût plaire à Roger. Il craignoit que ce prince ne s'opposât au deſſein qu'il avoit de mourir. Ne craignez pas, lui dit Léon, du ton le plus touchant, & avec le langage le plus affectueux, ne craignez pas de me confier le ſujet de votre douleur. Il eſt dans le monde peu de malheurs auxquels



on ne puiffe parer, quand ils font connus ; & tant qu'on refpire, on ne doit pas perdre l'efpérance de voir finir fes maux. J'ai lieu de me plaindre de votre peu de confiance ; vous favez combien je fuis fincerement votre ami, non pas feulement depuis que la reconnoiffance m'attache à vous par des liens que rien ne pourra jamais rompre ; je n'étois pas moins difpofé à vous obliger, lorfque j'avois les plus fortes raifons de vous regarder comme mon ennemi mortel. Vous deviez compter que j'emploierois tout pour vous fervir, & mes amis & mes biens, & ma vie elle-même, s'il l'eût fallu. Daignez donc me faire part de ce qui caufe vos tourmens, & voyons fi l'argent, l'autorité, la force ou l'artifice peuvent les faire ceffer. Si rien de ce que j'entreprendrai pour vous ne peut réuffir, il fera toujours tems de mourir ; mais ne vous abandonnez pas à votre défefpoir avant que j'aie tenté tout ce qui eft en mon pouvoir pour vous rendre plus heureux.

A ce difcours il ajouta tant de prieres fi douces & fi tendres ; il lui parla d'un ton fi

preſſant, & lui fit des careſſes ſi ſinceres, que Roger, dont le cœur n'étoit pas entouré d'un triple airain, fut attendri. Il auroit cru manquer à ce qu'il devoit à un bienfaiteur auſſi généreux, en s'opiniâtrant à garder le ſilence. Il voudroit lui répondre ; mais la parole expire deux ou trois fois ſur ſes levres, tant il craint de dévoiler ſon ſecret. Enfin il s'exprime ainſi :

Seigneur, quand vous aurez appris qui je ſuis, vous ſouhaiterez peut-être ma mort avec plus d'ardeur que moi-même. Je ſuis ce Roger, pour qui vous avez eu tant de haine ; je ſuis ce Roger, qui, vous haïſſant moi-même avec fureur, partit, il y a quelque tems, de ces lieux, dans l'intention de vous donner la mort, pour ne pas voir paſſer dans vos bras la fille d'Aimon, que ſon pere vouloit vous faire épouſer. Mais le ciel ſe rit des vains projets des hommes, & change à ſon gré leurs ſentimens. Vos bontés pour moi, dans mes malheurs, m'ont fait paſſer des fureurs de la haine, à la reconnoiſſance la plus vive, & au plus entier dévouement. Vous m'avez

proposé, sans me connoître, de vous rendre possesseur d'une maîtresse à qui j'étois plus tendrement attaché qu'à moi-même. Vous avez vu si j'ai préféré mes desirs aux vôtres. Bradamante est à vous. Jouissez tranquillement de votre bonheur, & soyez persuadé que vos intérêts me seront toujours plus chers que les miens. Mais souffrez que je meure. Il me seroit plus facile de vivre, si mon ame étoit séparée de mon corps, que sans Bradamante. D'ailleurs vous ne la posséderiez pas légitimement tant que je vivrois. Nous nous sommes réciproquement donné notre foi, & elle ne peut pas avoir deux époux.

Au nom & au discours de Roger, Léon fut si surpris, qu'il resta pendant quelques instans dans la même attitude, les yeux fixes, & moins semblable à un homme vivant, qu'à ces statues consacrées dans les temples par la piété des fidèles. L'action de Roger lui paroît si généreuse, qu'il ne croit pas qu'on ait rien fait, ou qu'il soit possible de faire quelque chose qui l'égale. Aussi, loin d'avoir pour Roger, lorsqu'il le connut, la haine qu'on

ſent contre un rival, ſon amitié pour lui s'accrut au point qu'il reſſentoit ſes douleurs preſque auſſi vivement que lui-même. Ces motifs, joints à l'envie de lui prouver que ſon grand cœur égaloit ſa haute naiſſance, & que s'il lui cédoit en courage, il l'égaloit en valeur, l'engagerent à lui répondre ainſi :

Roger, lui dit-il, ſi le jour où votre étonnante valeur fit un ſi cruel carnage dans mon camp, j'euſſe appris qui vous étiez, comme je le ſais aujourd'hui, votre courage n'auroit pas produit ſur mon cœur un effet moins puiſſant. Il auroit fait ſuccéder auſſi promptement l'amitié qui nous unit, à la haine que je vous portois.

J'abhorrois, je vous l'avouerai, le nom de Roger, avant de vous connoître pour ce chevalier ſi renommé par ſa vaillance ; mais ne craignez pas que je conſerve contre vous le moindre reſſentiment. Si, dans l'inſtant où je rompis vos fers, j'euſſe ſu qui vous étiez, j'aurois fait pour vous ce que je vais faire actuellement. Si je vous euſſe cédé Bradamante

dans ce moment, où aucun service de votre part n'exigeoit ma reconnoissance, il faudroit que je fusse le plus barbare & le plus injuste des hommes, pour la refuser au héros qui s'en est dépouillé en ma faveur. Je vous la rends donc, & je vous la rends avec plus de plaisir que je ne l'ai reçue.

Vous méritez de la posséder à un bien plus juste titre que moi. Sa valeur avoit, il est vrai, excité mon amour; mais je puis la perdre sans qu'il m'en coûte la vie; & puisque vous êtes engagés l'un à l'autre, je suis bien éloigné de desirer que votre mort rompe les liens qui vous unissent. Je renonce dès à présent à la fille d'Aimon; je renoncerois de même à tout ce que j'ai de plus cher dans le monde, à ma vie elle-même, plutôt que de causer la mort d'un aussi vaillant chevalier, & d'un ami aussi sincere. Mais j'ai de justes reproches à vous faire sur votre peu de confiance dans mon amitié. Vous saviez à quel point je la portois, & que vous pouviez disposer de moi comme de vous-même. Pourquoi donc

avoir préféré la mort au fecours que je pouvois vous offrir ?

A ces inftances le fils de l'empereur ajouta encore bien d'autres difcours qu'il feroit trop long de rapporter. Il réfuta toutes les raifons que Roger lui alléguoit pour ne pas accepter un fi grand bienfait ; & il fit tant, qu'enfin Roger lui dit : Je me rends ; je renonce au defir que j'avois de terminer mes jours ; mais comment pourrai-je reconnoître les obligations que je vous ai ? Vous m'avez deux fois fauvé la vie !

Auffitôt Méliffe fit apporter différens mets & des vins excellens ; fecours fans lefquels Roger n'auroit pas pu vivre long-tems. Pendant ce tems Frontin, qui avoit entendu hennir d'autres chevaux, accourut. Léon le fit prendre par fes écuyers, qui lui remirent fon mors, fes autres harnois, & le préfenterent à Roger. Il eut beaucoup de peine à y monter, quoique le fils de l'empereur l'aidât, tant il avoit perdu de cette prodigieufe vigueur, qui, quelques jours auparavant, lui

avoit suffi pour mettre en déroute une armée entiere, & pour soutenir pendant tout un jour les efforts de Bradamante. Ils partirent ensuite; & après avoir fait environ un mille, ils s'arrêterent à une abbaye qu'ils trouverent sur leur chemin. Ils y resterent pendant quelques jours, jusqu'à ce que le chevalier de la Licorne eût recouvré ses forces; après quoi ils retournerent ensemble à la capitale de l'empire françois.

Il y étoit arrivé la veille une ambassade de la part des bulgares. Cette nation, qui avoit choisi Roger pour son roi, envoyoit des députés pour le chercher à la cour de Charles, où elle espéroit qu'on pourroit le trouver. Ils étoient chargés de lui faire serment de fidélité pour tout le peuple, & de lui remettre le sceptre & la couronne. L'écuyer de Roger, qui avoit accompagné ces barbares, donna des nouvelles de son maître. Il fit le récit de la bataille où ce brave chevalier avoit défait, devant Belgrade, l'empereur avec son fils, & taillé en pieces la plus grande partie de leur armée. On apprit aussi par lui, le choix que

les bulgares en avoient fait pour leur roi, sa prise dans Novigrade, & la mort cruelle que lui préparoit Théodora. Il ajouta aussi que ce guerrier s'étoit sauvé de sa prison, dont on avoit trouvé les portes ouvertes, & le gardien mort. Depuis on ignoroit ce qu'il étoit devenu.

Roger entra dans Paris sur le soir, & par des rues détournées ; de sorte que personne ne put le voir. Le lendemain il se présenta devant Charlemagne, avec Léon, son ami. Roger portoit le bouclier où l'aigle d'or étaloit ses deux têtes sur un fond de pourpre. Il étoit aussi revêtu de la cotte d'armes qu'il avoit le jour de son combat contre Bradamante. Elle étoit percée dans plusieurs endroits, & elle le fit reconnoître sur-le-champ pour celui qui avoit combattu contre la fille d'Aimon. Léon marchoit à ses côtés, vêtu avec toute la magnificence qui convenoit à son rang, mais sans armes. Il étoit précédé & suivi d'un cortége nombreux. Il s'inclina devant Charles, qui s'étoit déja levé pour aller à sa rencontre ; & tenant par la main Roger,

fur qui tous les yeux étoient fixés, il s'exprima ainſi :

Voici, ſeigneur, le brave chevalier qui s'eſt défendu depuis le lever de l'aurore, juſqu'au coucher du ſoleil, contre Bradamante ; & puiſque cette guerriere ne l'a ni tué, ni forcé de ſe rendre, ou de quitter le champ de bataille, ſa victoire eſt inconteſtable. D'après votre proclamation, il a mérité d'épouſer Bradamante, & il vient recevoir ſa main. Selon votre parole, nul autre que lui ne peut y avoir des droits. Si c'étoit par la vaillance qu'il falloit la mériter, où pourroit-on trouver un chevalier plus digne d'elle ? Si c'eſt celui qui l'aime le plus, nul autre ne ſauroit le ſurpaſſer, ni même l'égaler. Le voici prêt à défendre ſes droits, les armes à la main, contre qui voudra les lui diſputer.

Charles, & toute ſa cour, furent fort ſurpris. Ils croyoient que Léon étoit ſorti victorieux du combat, & non pas ce chevalier inconnu. Dans l'inſtant Marfiſe, qui s'étoit approchée pour écouter comme les autres, & qui avoit à peine pu ſe contenir pendant

le diſcours de Léon, ſortit de la foule, & dit :

Puiſque Roger n'eſt pas ici pour défendre lui-même ſa cauſe, je ne lui laiſſerai point enlever ſon épouſe ; & en qualité de ſa ſœur, je combattrai contre quiconque prétendra avoir des droits ſur Bradamante, ou l'emporter ſur Roger par ſon mérite.

Elle prononça ces paroles d'un ton ſi fier, & avec tant d'emportement, qu'on redoutoit tout de ſa violence, & qu'on craignoit qu'elle n'en vînt aux mains ſans avoir obtenu la permiſſion de Charles. Léon ne crut pas alors que Roger dût différer plus long-tems à ſe faire connoître ; il lui ôta ſur-le-champ ſon caſque ; puis ſe tournant vers Marfiſe : voici, lui dit-il, votre adverſaire ; il eſt prêt à vous rendre raiſon. Comme le vieil Egée fut ſurpris, lorſqu'il découvrit à ſa table, qu'il alloit ſouiller, par un crime, ſon fils, dans l'inſtant où une injuſte marâtre alloit lui faire empoiſonner ce héros qui périſſoit, ſi ſon pere ne l'eût reconnu à ſon épée ; telle fut la ſurpriſe de Marfiſe, lorſqu'elle trouva ſon frere dans l'adverſaire

l'adverfaire qu'elle fe préparoit à combattre.

Auffitôt elle vole dans fes bras, qu'elle ne pouvoit plus quitter. Charles, Roland, Renaud embraffent à leur tour ce guerrier. Dudon & Olivier lui font mille careffes. Le vertueux Sobrin ne pouvoit pas fe laffer de le regarder, & de lui donner des témoignages de fon affection. Les autres paladins, & tous les barons, l'accueillent avec un égal empreffement.

Dès qu'on fut revenu de cette premiere furprife, Léon fit à Charles, & à toute fa cour, le récit de ce qui étoit arrivé à ce digne chevalier. Il commença par la bataille de Belgrade, dans laquelle la prodigieufe valeur de Roger, quoique fi funefte aux fiens, l'avoit tellement intéreffé pour ce héros, que, loin d'exciter fa haine, elle lui avoit fait concevoir les fentimens d'eftime & de bienveillance les plus finceres. Auffi dès qu'il apprit fa prife dans Novigrade, & qu'on l'avoit livré à fa tante, qui alloit le faire périr dans les plus cruels fupplices, il avoit facrifié les plus chers intérêts de fa famille pour le tirer de prifon. Il leur apprit enfuite comment ce brave che-

valier lui avoit témoigné sa reconnoissance par un acte de générosité, que rien n'égala & ne pourra jamais égaler. Au récit de tout ce que Roger avoit fait pour lui, il ajouta que ce chevalier, désespéré d'avoir ainsi livré son épouse à son rival, avoit pris la résolution de mourir, en s'abstenant de toute nourriture; ce qu'il auroit exécuté, si on ne lui eût donné les plus prompts secours.

Il peignit le tout avec des couleurs si vives, & sa narration fut si touchante, qu'elle arracha des pleurs à l'assemblée entiere. Puis s'adressant à l'opiniâtre Aimon, il lui fit des instances si vives & si pressantes, que non-seulement ce vieillard en fut ébranlé, mais qu'il ne dédaigna pas de faire des excuses à Roger, & de le prier de vouloir bien le regarder comme son pere, & recevoir sa fille de ses mains. Cette infortunée, renfermée dans son appartement, y déploroit ses malheurs, lorsque vingt messagers lui annoncerent son bonheur par des cris de joie. A cette nouvelle son sang, que la crainte & la douleur avoient glacé autour de son cœur, reprenant impétueusement son cours,

pensa faire périr cette guerriere par l'excès de sa joie. Elle est si foible, qu'à peine peut-elle se soutenir sur ses jambes. Le malheureux qui, condamné à une mort cruelle, a déja le fatal bandeau sur les yeux, n'éprouve pas des transports plus vifs, lorsqu'il entend l'air retentir des cris qui annoncent sa grace.

Les maisons de Montgraine & de Clermont se réjouissent de cette nouvelle alliance, qui alloit resserrer les nœuds de leur union. Ganelonde, comte Anselme, Gines, Giname, en sont désespérés; mais déguisant leur jalouse rage, sous l'apparence de l'affection, ils attendent l'occasion de se venger, comme l'avide chasseur se cache pour attendre au passage l'animal aux pieds légers. L'épée de Renaud & de Roland avoient déja été fatales à plusieurs membres de cette famille de perfides; mais Charles avoit toujours eu la prudence de pacifier ces inimitiés. Depuis quelque tems la mort de Pinabel, & celle du traître Bertolas, avoient encore ajouté à leur animosité, mais ils dissimuloient leurs perfides desseins,

en feignant d'ignorer les auteurs de ces violences.

Les ambaſſadeurs des bulgares, qui, comme je l'ai déja dit, étoient venus à la cour de Charles dans l'eſpérance d'y trouver le vaillant guerrier qu'ils avoient placé ſur leur trône, ſe féliciterent de ce qu'un haſard heureux combloit ainſi leurs vœux. Ils ſe proſternerent reſpectueuſement à ſes pieds, & ils le prierent de retourner en Bulgarie, où on lui gardoit dans Andrinople le ſceptre & la couronne dûs à ſa valeur. Ils le conjurerent en même-tems de partir promptement pour ſes nouveaux états; & ils lui apprirent que l'empereur s'opiniâtrant à leur ruine, avoit raſſemblé une nouvelle armée, plus nombreuſe que la précédente, à la tête de laquelle il devoit marcher lui-même; mais que loin de redouter ſes efforts, ils eſpéroient détruire ſon empire, ſi leur ſouverain vouloit combattre pour eux.

Roger accepta la couronne qu'ils lui offroient, & il leur promit de ſe trouver trois mois après

en Bulgarie, dans le cas où la fortune ne disposeroit pas autrement de lui. Léon, qui étoit présent à cette ambassade, assura Roger, que, puisqu'il étoit roi des bulgares, il n'y avoit plus de guerre entre ces peuples & l'empire, & qu'ainsi il ne devoit pas se presser de quitter la France pour prendre le commandement de ses troupes. Il l'assuroit de déterminer son pere à abandonner toutes ses prétentions sur les terres de ce peuple. Cette nouvelle couronne, dont l'ambitieuse mere de Bradamante vit orner la tête de son gendre, la disposa plus que toutes les autres vertus de Roger, à l'aimer, & à lui accorder de bon cœur sa fille.

Les noces furent magnifiques à tous égards, & dignes de la grandeur de celui qui les faisoit célébrer. C'étoit Charles qui prenoit ce soin, & il n'auroit rien fait de plus pour sa propre fille. Outre les services que toute la famille de Bradamante avoit rendus à l'état, cette guerriere avoit elle-même si bien mérité de lui, qu'eût-il dépensé la moitié de ses trésors, il n'auroit pas cru trop faire pour elle. Il fit

publier qu'il tiendroit cour pléniere pendant huit jours ; que chacun pouvoit s'y présenter en sûreté, & qu'on accorderoit le champ clos à ceux qui auroient des querelles à vuider.

On fit les préparatifs de cette brillante fête, dans la campagne, où on dressa des tentes & des pavillons, qui, tissus d'or & de soie, & entrelacés de guirlandes de fleurs, formoient l'aspect le plus agréable. Paris n'auroit pas été assez grand pour contenir la multitude d'étrangers, riches, pauvres, grecs, barbares, latins, qui s'y rendirent de toutes parts; mais tous se trouverent logés commodément sous ces pavillons.

La nuit qui précéda le mariage de Bradamante, la sage Mélisse avoit orné avec soin le superbe lit où devoit se consommer cette union qu'elle desiroit si ardemment. Elle la présageoit depuis long-tems, & elle savoit combien devoit être illustre la race qui en sortiroit. Elle avoit placé ce lit si fécond en héros, sous un pavillon de la plus grande beauté par sa richesse, par son travail exquis, & par l'élégance de ses formes. Il appartenoit

à Constantin, & elle l'avoit enlevé à ce prince, qui étoit alors campé, pour son plaisir, sur les rives du Bosphore. Cette fée bienfaisante, pour étonner Léon par un prodige de cet art, qui soumet le dragon infernal, & qui dispose à son gré de tout ce peuple d'esprits, avoit fait transporter ce pavillon, de Constantinople à Paris, par les noirs enfans du Styx. Ils le prirent en plein jour, dans la capitale de l'empire Grec; ils l'apporterent dans les airs avec les cordes, les mâts, & tout ce qui pouvoit l'orner ou y servir. Elle en fit la tente de Roger; & quand les noces furent achevées, il fut replacé, par un nouveau prodige, à l'endroit où il avoit été pris.

Il s'étoit écoulé plus de deux mille ans, depuis qu'une des filles de Priam, Cassandre, animée d'un esprit prophétique, avoit tissu de ses mains l'or & la soie de ce pavillon. Elle en avoit ensuite fait présent à son frere, le fameux Hector. Cette princesse, pour qui l'avenir n'avoit pas de voiles, & qui voyoit dans les siecles futurs toute la postérité de son frere, y avoit tracé l'image du plus illustre de

ses descendans, quoiqu'il ne dût vivre que plusieurs milliers d'années après. Tant qu'Hector vécut, il conserva soigneusement ce superbe voile, également précieux par la beauté du travail, & par la main dont il le tenoit.

Mais lorsqu'il eut été tué en trahison, & que le peuple de Troie, victime des artifices du traître Sinon, eût encore souffert plus de maux que les poëtes n'en ont décrit, Ménélas eut ce magnifique pavillon pour sa portion du butin. Bientôt après, ce prince, jetté par la tempête sur les côtes de l'Egypte, fut forcé de le donner au roi Protée, pour ravoir sa femme, que ce tyran lui avoit enlevée. C'étoit Hélene. Ce pavillon, qui avoit servi pour la rançon de cette beauté, passa dans la suite aux Ptolémées & à Cléopatre, la derniere de leur race, sur qui il fut pris par les soldats d'Agrippa, dans les mers de Leucade. Il appartint ensuite à Auguste, à Tibere, aux autres empereurs, & il resta dans Rome jusqu'au tems de Constantin.

Constantin, dont l'Italie aura éternellement sujet de se plaindre, l'emporta dans Bizance,

lorsque dédaignant les rives du Tibre, il établit la capitale de son empire aux extrémités de l'Europe. Mélisse le prit à un autre Constantin.

Le mât étoit d'ivoire. L'or le plus pur, rendu ductile, en formoit les cordages, & le pinceau d'Appelle n'avoit jamais rien fait de si parfait que les figures dont il étoit orné de toutes parts. On y voyoit les graces, élégamment vêtues, aider une grande princesse à donner le jour à un enfant, le plus beau qui ait jamais paru dans le monde. Jupiter, l'éloquent Mercure, Mars, Vénus, répandoient à pleines mains sur lui les fleurs de l'ambroisie, & le combloient à l'envi, des dons les plus précieux. Le nom d'Hyppolite étoit écrit en lettres très-fines, sur les bandelettes qui entouroient l'enfant.

Dans un âge plus avancé, la fortune le conduisoit par la main, & la vertu précédoit ses pas. Des étrangers, portant de longs cheveux, & vêtus de longues robes, venoient le demander à son pere de la part du fameux Corvin. Il prenoit respectueusement congé

d'Hercule son pere, & de sa mere Léonore; & il paroissoit sur les rives du Danube, où le peuple accouroit en foule pour le voir, & se prosternoit devant lui comme devant un Dieu. Le sage prince de la Hongrie admiroit dans cet enfant un savoir au-dessus de son âge; & prévoyant ses grandes qualités, il l'élevoit au-dessus de tous les seigneurs de sa cour. Dès ses plus jeunes années, il lui confie le sceptre de Strigante. Il ne perd pas un instant de vue ce précieux dépôt, soit qu'il reste dans son palais, soit qu'il marche contre les turcs & les allemands. Hyppolite, toujours à ses côtés, se forme à toutes les vertus par de si grands exemples.

Les sciences & les arts occupent ses premieres années. Fusco lui dévoile les beautés de la savante antiquité. Voilà ce qu'il faut faire, lui dit-il; voilà ce qu'il faut éviter, si vous voulez vous couvrir de gloire, & rendre votre nom immortel. On croyoit entendre ce sage instituteur, tant l'expression des figures étoit parfaite. Dès son adolescence on le voit, revêtu de la pourpre romaine, s'asseoir au

Vatican. Les princes de l'église sont étonnés de l'éloquence qui brille dans ses sages discours. Que sera-t-il donc, sembloient-ils se dire, lorsqu'il aura atteint la maturité de l'âge, ou si jamais il monte sur le trône pontifical ? Quel bonheur pour l'église ! Quel siecle fortuné !

Plus loin étoient décrits les nobles amusemens de sa jeunesse ; tantôt il affronte les ours sur les rochers des Alpes, tantôt il fait tomber un sanglier sous ses coups, dans un humide vallon. Quelquefois, monté sur un cheval, dont la course rapide dévance les vents, il poursuit le timide daim, ou le cerf agile. Bientôt il l'atteint, & d'un seul coup son redoutable glaive étend l'animal à ses pieds.

Ailleurs on le voit entouré de philosophes & de poëtes. L'un, le compas à la main, lui trace le cours des planetes ; l'autre lui décrit la figure de la terre, ou les globes célestes. Là il prête une oreille attentive à la triste élégie, ou à des vers inspirés par la gaîté. Ici il entend les sons de la trompette héroïque, où l'ode fait passer dans ses sens

ſon brûlant délire. La muſique le ravit par ſes accords, le Dieu du goût, & les graces, ſemblent diriger tous leurs mouvemens.

Le reſte de ce voile précieux repréſentoit la prudence, la juſtice, la valeur, la modeſtie de ce héros; & ſa générosité, qui, multipliant ſes dons, répandoit encore un plus grand luſtre ſur toutes ſes autres vertus. Fidèle à l'infortuné duc de Milan, il l'aide de ſes conſeils pendant la paix, ou marche ſous ſes enſeignes dans la guerre. Il ne lui eſt pas moins attaché dans ſes revers que dans ſa proſpérité; il l'accompagne dans ſa fuite, le conſole dans ſon affliction, le défend dans les dangers.

Plus loin on le voit plongé dans de profondes méditations, s'occuper du ſalut d'Alphonſe & de Ferrare. Son génie pénétrant découvre, par des moyens extraordinaires, la trame ourdie contre ſon frere par ceux qui lui étoient les plus chers, & il mérite ainſi le ſurnom glorieux dont Rome encore libre honora Cicéron. Dans un autre endroit on le voit, armé de toutes pieces, voler au ſecours de l'égliſe, & avec une poignée de

ſoldats raſſemblés à la hâte, s'oppoſer aux efforts d'une armée entiere. Sa préſence ſauve l'état eccléſiaſtique, éteint l'incendie qui menaçoit de tout embraſer ; & le héros peut dire, ainſi que Céſar : *Je ſuis venu ; j'ai vu ; j'ai vaincu.* Un peu plus loin on le voit à la tête de ſes concitoyens, attaquer la flotte la plus nombreuſe que les vénitiens aient jamais miſe en mer, la combattre, la vaincre & la diſſiper. Il en abandonne les débris à ſon frere, ainſi que tout le butin, & il ne conſerve pour lui que la gloire, qui ne peut pas ſe céder.

Les dames & les chevaliers admirent & conſiderent avec beaucoup d'attention cette ſuite de tableaux, dont la beauté les frappe, mais dont elles ne ſauroient pénétrer le ſens. Bradamante ſeule, inſtruite par Méliſſe, jouit d'avance des vertus du héros qui doit illuſtrer ſa brillante poſtérité. Roger, quoique moins inſtruit que ſon épouſe, ſe rappelle que dans ſon enfance le vieil Atlant lui avoit ſouvent vanté les vertus de ce digne rejetton de ſa race. La poéſie elle-même n'a pas de couleurs aſſez riches pour peindre la magnificence de

Charles. Ce n'étoit que jeux & que feftins ; divers fpectacles fe fuccédoient continuellement les uns aux autres, & les tables étoient toujours couvertes des mets les plus délicieux. Ceux qui ont de la valeur trouvent l'occafion de la fignaler. On combat à pied, à cheval, feul à feul, ou troupe contre troupe. Nul ne montre plus de valeur que Roger, & dans les jeux fanglans de Mars, & dans les douces luttes de la déeffe de Cythere.

Le dernier jour de fes noces, dans l'inftant où Charles venoit de s'affeoir au feftin entre Roger & Bradamante, on vit arriver, du côté de la campagne, un guerrier de haute ftature, & d'un fier maintien. Il étoit armé de toutes pieces, & entierement couvert de noir, ainfi que fon cheval. C'étoit le féroce roi d'Alger. Le jour qu'il s'étoit vu renverfer fur fon pont par la main d'une guerriere, il avoit juré de paffer un an, un mois & un jour, fans ceindre fon épée ou monter à cheval. Pendant tout ce tems il s'étoit enfermé dans une grotte obfcure. C'eft ainfi qu'alors les chevaliers fe puniffoient eux-mêmes, lorfqu'ils avoient effuyé de fem-

blables affronts. Dans ſa retraite il apprit les ſuccès de Charles, & les malheurs de ſon prince; mais fidèle à ſa parole, il ne reprit pas les armes. On eût dit que tous ces événemens lui étoient indifférens. Mais lorſque le terme qu'il s'étoit preſcrit ſe fût écoulé, il ſe pourvut de nouvelles armes, d'un autre cheval, & il revint à la cour de France.

Il ne deſcendit point de ſon courſier; il ne s'inclina point; il ſembloit au contraire affecter, par ſa contenance altiere, le plus profond mépris pour l'empereur & pour toute ſa cour. Chacun eſt ſurpris & indigné de cet excès d'audace. On interrompt le repas, & la converſation eſt ſuſpendue, pour écouter ce que veut dire ce guerrier. Lorſqu'il fut auprès de Charles & de Roger, il s'adreſſa à ce dernier, & il lui dit du ton de voix le plus fier & le plus menaçant :

Je ſuis Rodomont, roi de Sarſe, & je viens te défier au combat. Avant que le ſoleil ſe ſoit caché ſous les eaux, je veux te prouver, qu'infidèle à ton prince que tu as trahi, ta perfidie te rend indigne d'être aſſis au rang

de ces braves chevaliers. Quoique ton infamie soit manifeste, parce que tu t'es fait chrétien, je veux bien paroître sur ce champ de bataille pour t'en convaincre à la face de tout l'univers. S'il se trouve ici quelqu'un qui veuille combattre à ta place, j'accepte son défi. Si un seul ne suffit pas, qu'ils se réunissent plusieurs. Je soutiendrai contre tous ce que je viens d'avancer.

A ces paroles Roger se leva, & après avoir demandé la permission à Charles de parler, il repondit au roi d'Alger qu'il en avoit menti, lui, ou quiconque oseroit lui donner le nom de traître; qu'il s'étoit toujours comporté avec son prince, de maniere que personne n'avoit aucun reproche à lui faire; qu'il étoit prêt à le lui soutenir les armes à la main; qu'il n'avoit besoin de personne pour défendre sa cause, & qu'il alloit lui prouver que son bras ne seroit que trop suffisant pour le venger.

Renaud, Roland, Olivier, Aquilant, Grifon, Dudon, & Marfise s'étoient déjà avancés pour prendre la défense de Roger, & combattre pour lui; ils lui représentoient que sa qualité de

de nouvel époux le dispensoit de ces sortes de combats. Mais Roger, après les avoir remercié de leurs offres, leur répondit que de semblables excuses seroient indignes de lui. Dans l'instant on lui apporta les armes du fameux Tartare. Le comte Roland lui chaussa les éperons; Charles lui ceignit l'épée, après que Bradamante & Marfise l'eurent revêtu du reste de ses armes. Astolphe tenoit le frein, & Dudon l'étrier de son excellent coursier. Renaud, Naismes & Olivier se hâterent de faire sortir tout le monde de la lice, qui étoit toujours ouverte pour ces sortes de combats.

Lorsque de timides colombes entendent dans l'air, obscurci par des nuages, les affreux sifflemens des vents, qui, mêlés aux éclats de la foudre, menacent l'espoir de la récolte, elles quittent les champs pleins de grains, où elles cherchoient leur pâture, & elles regagnent leur retraite. Il en est de même des dames; elles se retirent pâles, éperdues, & elles tremblent pour Roger, dont les forces ne paroissent pas égales à celles du sarrasin. Tout le peuple, & même la plupart des chevaliers, avoient les

mêmes craintes; on se ressouvenoit de ce que Rodomont avoit fait dans Paris, le jour où ce furieux sarrasin avoit détruit à lui seul la plus grande partie de cette capitale, qu'il falloit des années entieres pour réparer. C'étoit le coup le plus terrible qu'on eût porté au royaume pendant toute la guerre.

Nulle ne sentoit de plus vives allarmes que Bradamante; non qu'elle crût que le sarrasin dût l'emporter sur Roger par sa force & par sa vaillance, ou qu'il eût pour lui le bon droit, qui souvent à décidé du destin des combats; mais elle aimoit, & on tremble toujours pour un objet chéri. Avec quel plaisir ne se fût-elle pas chargée de tout le danger de ce terrible combat, quand même elle auroit été sûre d'y perdre la vie. Elle eût mieux aimé mourir mille fois, que de voir un seul instant les jours de son époux en danger. Mais, & ses prieres & ses instances ne peuvent rien sur Roger; le cœur glacé d'effroi & la pâleur sur les joues, elle se voit forcée de n'être que simple spectatrice de ce combat.

Roger & le fier roi d'Alger s'élancent l'un

contre l'autre, leurs lances baissées. Elles se brisent comme un verre fragile, & les tronçons se perdent dans les nues. Celle de Rodomont ne fit qu'un foible effet sur le bouclier de son ennemi, dont l'acier d'une trempe parfaite, avoit autrefois été forgé par Vulcain pour le fameux Hector. Le fer de Roger atteignit aussi le bouclier du sarrasin, & il le perça tout entier, quoiqu'il eût un demi-pied d'épaisseur, & qu'il fût d'un or garni de tous côtés de gros cercles d'acier. Si sa lance, rompue par la violence du choc, ne se fût entierement brisée, le combat étoit terminé; mais elle ne peut pas résister. Les deux coursiers renversés frapperent la terre de leurs croupes; à l'instant leurs maîtres les font relever à coups d'éperons, jettent les tronçons de leurs lances, & reviennent l'un contre l'autre l'épée à la main : tous deux manient leurs chevaux avec une égale adresse; & tournant sans cesse l'un autour de l'autre, ils cherchent les endroits où le fer peut pénétrer au défaut des armes.

Rodomont n'avoit plus alors la dépouille du serpent qui défendoit sa poitrine par un

rempart impénétrable, ni l'épée tranchante de Nemrod, ni le casque de ce conquérant. Depuis le jour où il avoit succombé sous le bras de la fille d'Aimon, ces armes étoient suspendues aux marbres sacrés, qui formoient le tombeau d'Isabelle. Celles dont il s'étoit pourvu, quoiqu'excellentes, n'étoient pas aussi parfaites que les anciennes; mais ni ses nouvelles armes, ni celles de son trop fameux aïeul, n'auroient opposé qu'une foible résistance au tranchant de Balizarde, que rien ne pouvoit émousser, ni la force des enchantemens, ni la finesse de l'acier le mieux trempé.

Roger dirige ses coups contre le sarrasin, de maniere qu'il pénetre à travers ses armes dans plusieurs endroits. Lorsque Rodomont vit son sang couler de toutes parts, & qu'il lui étoit impossible d'éviter ces fatales atteintes, il devint plus furieux que la mer n'est orageuse au milieu des hivers. Il jette son bouclier; & prenant son épée à deux mains, il frappe le casque de Roger. Les machines dressées sur les bords du Pô, lorsqu'elles ont été enlevées à force de bras, ne retombent pas plus lourde-

ment ſur les pieux qu'elles ſont deſtinées à enfoncer, que l'épée de Rodomont ne tomba ſur le caſque de Roger. Si ce caſque n'eût pas été enchanté, le coup ſuffiſoit pour fendre en deux Roger & ſon cheval. Ce chevalier baiſſa deux fois la tête juſques ſur celle de ſon courſier, il chancella, ſes bras & ſes jambes s'ouvrirent comme s'il alloit tomber. Le féroce ſarraſin redouble pour que ſon adverſaire n'ait pas le temps de revenir à lui; il aſſene encore un troiſieme coup; mais l'épée cédant à la dureté du caſque, vole en éclats, & la main du prince d'Alger reſte déſarmée. Cet accident ne rallentit pas ſon courage. Il s'approche de Roger, qui ſemble avoir perdu toute eſpece de ſentiment, tous ces coups répétés l'avoient étourdi. Mais le ſarraſin le tira bientôt de ce ſommeil létargique; il le ſerre dans ſes bras, le ſecoue, l'ébranle, lui fait perdre les arçons, & le renverſe.

A peine Roger a-t-il touché la terre, qu'il ſe releve encore plus honteux qu'irrité de ſa chûte. Ses yeux ſe tournent vers Bradamante, & il la voit interdite, troublée, éperdue. A

l'aspect du danger que couroit son amant, le visage de cette belle s'étoit couvert d'une pâleur mortelle. Roger, pour effacer cette honte, reprend son épée, & s'avance contre le sarrasin. Rodomont, pousse son cheval contre lui, dans le dessein de le renverser une seconde fois; mais Roger évite ce choc par un détour adroit; & saisissant en même-temps les rênes du cheval de son adversaire, il l'arrête, lui porte plusieurs coups d'épée aux flancs, au ventre, à la poitrine, & lui fait deux larges blessures, l'une au ventre, l'autre à la cuisse.

Rodomont qui avoit conservé la garde de son épée, en donne un si grand coup sur le casque de Roger, qu'un autre, porté avec la même force, pouvoit lui faire perdre une seconde fois le sentiment; mais l'époux de Bradamante, qui avoit pour lui le bon droit, & pour qui la victoire devoit se déclarer, lui saisit le bras, & le tira si vigoureusement, qu'il l'entraîna par terre. Soit vigueur, soit adresse, le sarrasin tomba sur ses pieds; si son épée ne se fût pas brisée dans ses mains, Roger n'auroit encore eu aucun avantage sur lui. Il tâche de le tenir

éloigné pour n'avoir pas à lutter contre un homme d'une force auſſi prodigieuſe. Il ſent tout ſon avantage & veut le conſerver. Le ſang qui couloit à grands flots des flancs & de la cuiſſe de ſon adverſaire, lui faiſoient eſpérer que bientôt ſes forces épuiſées, le mettroient hors d'état de lui diſputer la victoire.

Le ſarraſin gardoit encore le reſte de ſon épée. Il réunit toute ſes forces & la lance contre Roger, que cet horrible coup étendit plus qu'aucun autre. Il en fut atteint au viſage & à l'épaule, & le choc fut ſi terrible, qu'il chancela pluſieurs fois, comme s'il alloit tomber, & qu'il eût bien de la peine à ſe ſoutenir. Rodomont, pour profiter de cet avantage, voulut ſe jetter ſur lui & le renverſer ; mais ſa trop grande précipitation, jointe à la bleſſure de ſa cuiſſe, qui l'empêchoit de marcher, le fit tomber ſur un genou. Roger, ſans perdre de temps ſe jette ſur lui, le heurte de toute ſa force, & lui porte de ſi terribles coups, qu'il le renverſe. Mais bientôt ſon vigoureux adverſaire ſe releve, le joint & le ſerre dans ſes bras. Tous deux cherchent à s'ébranler ;

ils se donnent de violentes secousses, & joignent beaucoup d'adresse à une vigueur extrême.

Le sang qui couloit de la cuisse & des flancs de Rodomont lui ôtoit une grande partie de ses forces. Roger qui avoit beaucoup d'expérience dans l'art des combats, s'apperçut facilement de cet avantage, & pour l'augmenter il le serroit davantage de la poitrine & des genoux, dans les endroits où il le voyoit blessé. Rodomont, plein de rage & de fureur, saisit Roger par le col, par la poitrine, par les épaules; il le serre avec force dans ses bras; il l'enleve de terre & fait les plus grands efforts pour le renverser; mais en vain, Roger toujours sur ses gardes, emploie tout son courage & son sens froid à conserver sa supériorité. Après avoir tenté lui-même plusieurs manieres de terrasser Rodomont, il le presse dans ses bras nerveux, le fait pencher du côté gauche, l'entraîne de toute sa force, appuie son genou sur sa blessure, entrelace ses jambes dans les siennes, l'enleve, & le jette à la renverse. La tête & le dos de Rodomont frappent la terre d'un horrible coup, & sa chûte fait jaillir au

loin le ſang de ſes bleſſures. Roger, pour qui la fortune ſe déclare, appuie ſes deux genoux ſur le ventre du ſarraſin. D'une main il le tient à la gorge, de l'autre il ſuſpend ſon poignard au-deſſus de la viſiere de ſon caſque. Lorſque la terre indignée s'affaiſſe dans les mines de l'Inde ou du Pérou, les malheureux que la ſoif impie de l'or y a conduit ſont tellement opprimés par ces ruines, que leur ame ne ſait par où elle pourra échapper à ſes indignes liens. Il en eſt de même de Rodomont, ſon vainqueur l'accable dès qu'il a touché la terre. Il ne ceſſe de tenir la pointe de ſon poignard ſur la viſiere de ſon caſque. Il lui crie de ſe rendre, s'il veut conſerver ſa vie; mais le roi d'Alger, qui redoute moins la mort que de témoigner la moindre crainte, s'agite ſans rien répondre à ces offres, il tâche d'ébranler & de mettre ſous lui ſon adverſaire. Tel un mâtin l'œil en feu & la gueule écumante ſe débat en vain ſous le dogue féroce, qui, après l'avoir renverſé, a enfoncé ſes dents dans ſa gorge, ſa rage eſt impuiſſante contre la force de ſon

ennemi : ainſi le fier roi d'Alger fait d'inutiles efforts pour échapper à ſon vainqueur.

Cependant à force de s'agiter, il parvient à dégager ſon bras droit, puis il tente de frapper Roger dans les reins avec ſon poignard, qu'il avoit auſſi eu l'adreſſe de tirer dans cette ſanglante lutte. L'époux de Bradamante s'apperçoit alors du danger où il s'expoſe en différant de porter le coup mortel à ſon adverſaire. Il éleve ſon bras redoutable, & il plonge deux ou trois fois le fer de ſon poignard dans l'horrible front du ſarraſin, à qui il arrache ainſi la vie. Son ame ſi fiere & ſi orgueilleuſe, pendant ſa vie, s'échappe par cette large bleſſure, & s'enfuit ſur les ſombres rivages de l'Acheron.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

961852

Digitized by Google

(1) 4 vol

150 NF

1er Tirage

[illegible] LE TITIEN

92 figures AVANT LETTRE

(46 par COCHIN et 46 [illegible])

[illegible] complète

Digitized by Google







Digitized by Google